

CRISE DE LA LITTÉRATURE et partage des disciplines



Sous la direction de
MARIE BLAISE, MAŁGORZATA SOKOŁOWICZ et SYLVIE TRIAIRE

CRISE DE LA LITTÉRATURE
et partage des disciplines

CRISE DE LA LITTÉRATURE et partage des disciplines

Sous la direction de
MARIE BLAISE, MAŁGORZATA SOKOŁOWICZ et SYLVIE TRIAIRE



Rapporteur : Paweł Matyaszewski

Responsable éditoriale : Maria Szewczyk

Relecture orthotypographique : Zofia Stępińska-Kucza

Projet de la couverture et des pages de titre : Zbigniew Karaszewski

Composition : Piotr Molski

En couverture : Paul Klee, *Légende du marais* (1919), source : Wikimedia Commons

L'ouvrage publié avec le concours de l'Université de Varsovie.

© Copyright by Wydawnictwa Uniwersytetu Warszawskiego, Warszawa 2020

ISBN 978-83-235-4654-2 (druk)

ISBN 978-83-235-4670-2 (e-pub)

ISBN 978-83-235-4662-7 (pdf online)

ISBN 978-83-235-4678-8 (mobi)

Wydawnictwa Uniwersytetu Warszawskiego

Presses universitaires de Varsovie

ul. Prosta 69, 00-838 Warszawa

e-mail : wuw@uw.edu.pl

librairie en ligne : www.wuw.pl

Première édition, Varsovie 2020

Crise de la littérature et partage des disciplines

Introduction

Crise

Aux temps primitifs assimilés par Hugo, dans la Préface de *Cromwell*, à l'ode et la Genèse, la littérature ne connaît pas la crise – elle est hymne, prière et remerciement dans un monde Un. Mais toute la suite découle de l'entrée de la littérature dans une logique de crise, celle de l'épopée, du monde divisé où les nations « se gênent et se froissent ; de là les chocs d'empires, la guerre »¹ ; puis celle du christianisme, qui contraint la littérature à composer haut et bas, grotesque et sublime, esprit et matière, poésie, légendes, mythes, arts. C'est en termes d'*invasion*, *irruption*, *débordement* (de « monstres, dogues, démons », « goules », « sabbat ») que Hugo peint la littérature romantique, qui sera convulsive ou ne sera pas, en quelque sorte. La plupart des articles publiés ici signalent l'importance de la notion de crise dans la compréhension des rapports entre littérature et savoirs, tant du point de vue de l'histoire littéraire que de la poétique : crise des savoirs à la Renaissance ; bataille des siècles, crise des valeurs antiques et reconstruction du Moyen Âge après la Révolution ; crise de l'exotisme, puis crise de la pensée coloniale, crises politiques, crises démographiques, qui affectent la vie des communautés et les structures amoureuses. Mais surtout, si ces articles s'intéressent à la manière dont les crises ont affecté les rapports qu'a entretenus la littérature avec d'autres champs du savoir, c'est que ces rapports sont devenus peut-être à la fois plus nécessaires et plus difficiles en raison de la constitution et de l'autonomisation des disciplines dans le paysage intellectuel de la seconde moitié du XIX^e siècle. Après la Révolution, en effet, la nécessité d'un nouveau partage des savoirs apparaît ; les méthodes de la science s'imposent peu à peu pour atteindre ce qui sera le but de tout le XIX^e siècle, l'instruction

¹ V. Hugo, *Préface de Cromwell*, Paris, GF-Flammarion, 1968, p. 64.

publique ; des domaines qui furent longtemps partie prenante de la littérature (histoire, psychologie, sociologie...) se reconnaissent un objet et une méthode et s'émancipent en disciplines. La littérature, perdant le caractère « absolu » que lui reconnaissait le Romantisme, s'ouvre à la tentation d'une « pureté » qui la conduira, au cœur du XX^e siècle, à sacraliser son domaine et à rejeter l'histoire. Désormais, cependant, comme l'écrit Jean-Pierre Martin dans « La littérature nous dirait-elle quelque chose plutôt que rien ? », invitation à rééquilibrer la tendance à l'autotélisme en *reliant la littérature* à d'autres disciplines pour montrer « comment le récit croise et conteste la pensée limitée d'une époque », il s'agit pour elle de se reconnaître des compétences qu'elle avait perdues ou auxquelles elle avait renoncé. Citant Jacques Bouveresse, Pierre Macherey, Tzvetan Todorov, J.-P. Martin conclut en ces termes :

Entre l'obscurantisme (la « bigoterie littéraire ») et le textualisme (l'absolutisation du texte), entre le repli sur soi et la soumission intimidée à la pensée conceptuelle de la philosophie ou des sciences humaines, une voie nouvelle devrait s'ouvrir à l'étude de la littérature. Une voie qui se situerait aux croisements de l'histoire des idées, de l'anthropologie et des arts du langage, une voie qui ne ferait pas vœu de pauvreté (l'étude restreinte des formes), qui ne s'en tiendrait pas à la définition communément partagée d'une discipline telle qu'elle s'enseigne, une voie enfin qui accorderait toute son attention à une forme de pensée spécifique propre à l'écrivain et qui puisse tirer tous les enseignements, sans en excepter aucun, de cette science humaine très douce qu'est la littérature.²

Car si, comme le disait Hugo à sa manière, la crise est constitutive de la littérature (dans son histoire, ses poétiques, ses objets), la question du partage, des savoirs et des disciplines, qui est celle, au fond, de la compétence de la littérature, a été, est toujours, une manière de mettre l'idée de littérature en crise et, par voie de conséquence, d'ouvrir à de nouveaux possibles poétiques³. Constants et insistants sont donc les liens de la littérature avec d'autres disciplines, du côté de l'histoire (de la *Princesse de Clèves* à *Guerre et Paix* ou aux *Bienveillantes*), de « la » science, pour le dire sommairement, de Jules Verne jusqu'à Liu Cixin par exemple, de la philosophie (de *Louis Lambert* à *La Nausée*), de la sociologie (de Balzac à Proust), de la politique et de l'économie (Zola ou Stefano Massini et ses *Frères Lehman*), de la géographie (et les multiples formes des récits d'exploration et de voyage), etc. *Bouvard et Pécuchet* est de ce point de vue exemplaire, avec ses multiples ouvertures vers les savoirs et les disciplines les plus divers ; d'autant plus exemplaire que ce roman (encyclopédique « en

² J.-P. Martin, « La littérature nous dirait-elle quelque chose plutôt que rien ? », *Les Temps Modernes*, n° 4 (655), 2009, p. 69.

³ La science-fiction est l'un de ces possibles poétiques.

farce ») porte la question de l'usage que la littérature peut faire de ces savoirs, et de la manière dont elle leur emprunte – ou dont elle les annexe ou les recycle, sous la forme de clichés ou de pastiches.

Partage, partition, indivision

Partager peut *aussi bien* signifier « prendre part à, posséder en commun avec quelqu'un » (partager le lit, les succès, le sort, des sentiments) ou encore « s'associer en pensée, prendre part » (partager la joie, la douleur) *que* « diviser en partis opposés, voire hostiles » (un peuple, un groupe) ou « constituer une limite entre des parties distinctes »⁴ (un fleuve, l'équateur partagent un espace).

Le partage est donc à la fois ce qui lie (le partage du pain, de son bien) et ce qui délie, départage et privatise (héritage) ou divise (partage du monde en blocs antagonistes). Il existe d'ailleurs une sensible différence dans cette petite variante syntaxique : partager son gâteau, se partager le gâteau.

Le partage des disciplines est marqué par une telle ambiguïté. Historiquement situé dans le second XIX^e siècle (mais précédé de plus anciennes et progressives séparations – Belles Lettres et littérature, lettres et sciences⁵), il donne lieu à une *partition* des savoirs et des champs disciplinaires, en même temps qu'à des essais de dialogue entre eux.

Pour régler la crise ou la traverser, on a pu imaginer des formes idéales du partage, supposer par exemple un temps mythique de l'indivision et du partage heureux des objets de pensée, où Vinci aurait touché à tout, où Pascal aurait inventé la machine d'arithmétique en écrivant les *Pensées* ; il serait incarné en Pic de la Mirandole qui, dans la légende de sa brève existence, aurait possédé le savoir total de l'humanisme. Mais Pascal se moque de ceux qui parlent de tout et ce temps n'existant pas davantage que celui du bon sauvage, on peut simplement constater que la circulation entre les champs du savoir a peut-être été plus aisée à certaines périodes qu'à d'autres, mais même la spécialisation disciplinaire (XIX^e-XX^e) n'a pas empêché Nietzsche de donner des formes poétiques à sa philosophie, ni Musil ou Mann de pratiquer une littérature expressément ouverte aux pensées constituées dans d'autres champs du savoir. Aujourd'hui, après les vagues pluridisciplinaires, interdisciplinaires, transdisciplinaires, la notion de *bien commun* pourrait permettre d'envisager une nouvelle manière

⁴ « Partage », dans : CNRTL : <https://www.cnrtl.fr/definition/partage>, consulté le 8/07/2020.

⁵ Cf. *Fabula-LhT*, n° 8 : *Le partage des disciplines*, mai 2011, <https://www.fabula.org/lht/8/>, consulté le 8/07/2020, et en particulier S. Zékian, « Siècle des lettres contre siècle des sciences : décisions mémorielles et choix épistémologiques au début du XIX^e siècle » et N. Kremer, « Entretien avec Philippe Caron ».

de comprendre la compétence des humanités. Dans cette longue histoire des rapports à géométrie variable, le récent ouvrage d'Ivan Jablonka, *L'histoire est une littérature contemporaine*, invite par exemple à donner du jeu à l'écriture de l'histoire, et plus largement des sciences humaines, par la mise en récit et la littérisation des savoirs⁶.

Analysant la distribution administrative et facultaire des disciplines dans le cadre de l'université, Ronald Shusterman affirmait la nécessité d'un tel jeu entre des disciplines prises dans des logiques étrangères à ce qui constitue l'essence de la recherche :

[S]i le système administratif a son utilité, la connaissance elle-même supporte mal cette division. Quand on regarde la recherche elle-même, on voit tout de suite qu'il n'y a pas de système. Il n'y a que des rhizomes, il n'y a qu'un tissage de disciplines et de savoirs qui s'entrecoupent constamment. C'est précisément à cause de la proximité des disciplines que le partage des disciplines est le lieu de jalousies, de protectionnisme, de snobisme, et de craintes.⁷

Rhizomes, tissage, proximité : il y aurait donc une sorte de *naturalité* du partage des disciplines (en fonction de quoi Bouvard et Pécuchet glissent *comme naturellement* de l'histoire à la littérature : « Sans l'imagination, l'histoire est défectueuse. – “Faisons venir quelques romans historiques !” »⁸), mais une naturalité contrariée par le cadrage, le quadrillage à la fois administratif, pédagogique, sans doute aussi coutumier (sans exclure le souci jaloux du pré carré) de nos métiers, comme a été contrariée par les enclosures la forme singulière de l'*openfield* médiéval et sa « champagne » ouverte.

Les auteurs des communications réunies ici ont fait le pari de ce bien commun, essayant de réfléchir à la manière dont des écrivains de périodes diverses ont accueilli et installé, selon des proportions variables dans leurs œuvres, des éléments de savoir ou des démarches épistémologiques et intellectuelles extra-disciplinaires.

Structure du volume

Chacun des articles qui suivent interroge la littérature dans ses rapports à d'autres champs, domaines ou disciplines sur la longue durée de l'histoire :

⁶ I. Jablonka, *L'histoire est une littérature contemporaine. Manifeste pour les sciences sociales*, Paris, Seuil, 2014.

⁷ R. Shusterman, « Partage des disciplines : rhizomes ou chasses gardées ? », *Fabula-LhT*, n° 8, *op. cit.*

⁸ G. Flaubert, *Bouvard et Pécuchet*, Paris, G-F, 1999, p. 185.

- avec l’histoire justement et largement, qu’il s’agisse de penser les reconfigurations de l’histoire littéraire engagées par la reconnaissance du Moyen Âge au XIX^e siècle (M. Blaise), le genre du roman historique au XIX^e siècle, dans ses déclinaisons et ses contradictions (S. Triaire), ou encore le cas singulier de Renan, dont la *Vie de Jésus* fut un best-seller étrangement « romanesque » pour un philologue et historien des religions (P-Y. Kirschleger) ;
- avec les sciences : sciences naturelles, pour lesquelles l’humaniste Pierre Belon du Mans cherche la meilleure forme, alternant discours scientifique et discours littéraire (D. Szeliga), géologie revisitée par la linguistique et le mythe (I. Zatorska) ;
- avec les sciences sociales, « sociologie » balzacienne appliquée à la littérature polonaise contemporaine (K. Popowicz), ethnographie dans le roman « colonial » venant, au début du XX^e siècle, prendre la relève du roman exotique tombé en disgrâce (M. Sokołowicz), démographie traversant débats et fictions, notamment utopiques, au XVIII^e siècle (S. Świtlik) ;
- enfin à la croisée de la théologie et des notions plus diffuses de la spiritualité et de la prédication protestante, vers la fin de la Renaissance, avec la forme de l’octonaire venant rappeler, poétiquement, la vanité de toute forme (D. Krawczyk).

Le principe de composition de ce volume n’est pas chronologique, mais, fidèle à la problématique de notre journée d’étude⁹, interdisciplinaire : les séquences proposées sont fondées sur des croisements disciplinaires, ou, plus largement, sur ce que l’on pourrait appeler des périmètres d’interdisciplinarité, à l’intérieur desquels peuvent prendre place des démarches et des pratiques distinctes, dans le temps et l’espace comme dans le rapport entre les disciplines convoquées.

La première partie, « Crise des disciplines : paradoxes, conversions », présente deux réflexions, l’une théorique, l’autre générale, sur la crise frappant une ou des disciplines. On y est situé à deux moments clés de la culture, nécessitant un travail de recomposition des formes et des valeurs : le XIX^e siècle, né du grand bouleversement de la Révolution et lieu de la réhabilitation du Moyen Âge ; le XVI^e siècle, moment de la crise initiée dans la redécouverte de l’Antiquité, continuée par la fracture de la Réforme, achevée par les guerres religieuses et le mouvement de fond des vanités, qui interroge les assises mêmes du renouveau de la culture. Du premier moment au second, se construit une figure duelle

⁹ Cette journée d’étude franco-polonaise, intitulée *Crise de la littérature et partage des disciplines*, a eu lieu à Varsovie le 5 décembre 2019 dans le cadre du projet pluriannuel *Crises en littérature du Moyen Âge au XXI^e siècle*, engagé par le département de Lettres Modernes et l’équipe de recherche CRISES (U.R. 4424) de l’Université Paul-Valéry Montpellier 3 en France et le département littéraire de l’Institut d’études romanes de l’Université de Varsovie en Pologne.

du Moyen Âge, banni, réhabilité, ce qui interroge la façon de composer/décomposer/recomposer le passé pour construire les valeurs d'une société à un moment historique donné.

Marie Blaise s'intéresse à la redécouverte du Moyen Âge au XIX^e siècle. Après la rupture révolutionnaire, et dans un moment de crise majeure des valeurs politiques, religieuses, artistiques, le Moyen Âge, bouleversant les perspectives, s'offre en effet comme nouveau modèle de continuité historique, l'opposition du Grand Siècle des Lettres et du siècle des Lumières et des Sciences cédant le terrain aux « temps des commencements » sur lesquels le romantisme fonde la modernité. Dans cette perspective, la fabrique du Moyen Âge, à la fois imaginaire et disciplinaire, constitue un remède à la crise historique et morale et, en tant que remède, selon le diagnostic posé, s'ajuste aux termes de la crise, ce qui explique son extraordinaire plasticité, dans le domaine de la fiction comme dans celui de l'érudition. La démonstration s'appuie sur trois exemples, pris chez Potocki pour sa « méthode historique », chez Balzac pour les *Chouans*, conçu en diptyque avec un roman médiéval – *Le capitaine des Boute-feux* – qui ne verra pas le jour mais dont l'idée est nécessaire au roman de la Révolution, et enfin chez Michelet, qui écrit son *Histoire de la Révolution française* depuis l'histoire de Louis XI, selon une « continuité des profondeurs », garante de la « vraie vie » de l'histoire selon l'historien romantique.

Dariusz Krawczyk, en travaillant sur une forme mineure, protestante, et encore peu étudiée de la vanité, l'octonaire, s'attache à la mise en crise des savoirs propre à la vanité, en soulignant la dimension paradoxale d'une pratique poétique qui, alors même qu'elle demande « Mains, pourquoi tracez-vous les vanitez du monde ? », n'en cherche pas moins à produire « un beau rien ». Paradoxe redoublé, puisque l'un ou l'autre des poètes étudiés dans l'article ne répugne pas, alors même qu'il révoque par principe l'orgueil de savoir, à user de références médicales, historiques, ou d'images, attestations d'autorité peu attendues en pareil contexte. La profonde crise humaniste protestante de la fin du XVI^e siècle, refusant les voies possibles de l'austérité ou de la mystique, ne se dit finalement qu'à coup de savoirs. Pour le dire de manière anachronique, la révocation des « disciplines » dans la vanité ne peut avoir lieu autrement que sous la forme d'une reconfiguration de ces mêmes disciplines, tenues mais puissantes dans la forme brève de l'octonaire.

La deuxième partie, « Dire l'ailleurs dans le partage des disciplines : des mythes aux savoirs », rassemble trois articles qui nous conduisent du XVI^e aux XIX^e et XX^e siècles. Ils répondent à la question de l'écriture des savoirs, soit que ces savoirs – scientifiques – soient premiers et que l'écrivain doive leur donner forme, soit que les formes littéraires elles-mêmes doivent s'acclimater en quelque sorte à des savoirs nouveaux. Des auteurs comme Pierre Belon du Mans au

XVI^e siècle ou Malcolm de Chazal au XX^e peuvent opérer un choix entre des démarches épistémologiques distinctes ; traité naturaliste *et/ou* récit de voyage pour décrire la nature et la civilisation du Levant, théories géologiques *et/ou* inventions et interprétations mythologiques quand il s'agit de l'hypothétique civilisation engloutie de la Lémurie. En somme, exposés scientifiques *contre* (aux deux sens du terme) constructions poétiques pour rendre compte d'un territoire et de la territorialité qui en découle. Si l'ethnographie, trouve place dans cette partie, c'est qu'au moment inaugural de cette discipline, au début du XX^e siècle, elle apparaît comme alternative et relève pour la forme historiquement et culturellement épuisée de la description de l'ailleurs qu'était l'exotisme. Ainsi la naissance d'une discipline, à même la littérature, en liquide une forme périmée. « Ceci tuera cela », disait Hugo du livre pour l'architecture. Aujourd'hui, autre manifestation de la crise des valeurs et des formes, les études décoloniales ont déboulonné à la fois l'espèce « roman colonial » et l'ethnographie du colonisé. Ainsi va la vie des concepts et des alliances disciplinaires, et celle de la littérature et de ses canons.

Dorota Szeliga travaille sur les nombreuses publications du naturaliste Pierre Belon du Mans, voyageur et observateur des pays du Levant, et très prolixe et précautionneux éditeur des ouvrages nés de ces voyages. Belon, en voyage entre 1546 et 1549 en Grèce, Égypte, Terre Sainte, Turquie, cherche la meilleure et la plus adaptée manière de donner à lire ses relations de voyage, à la fois journal, récit, traité scientifique, et en langue savante ou vernaculaire, selon le contenu des volumes et le public visé. Entre 1551 et 1558, Pierre Belon publie un véritable cycle de savoirs, une dizaine d'ouvrages pour partie en français, pour partie en latin, visant des publics divers, certains volumes se voyant même repris et réédités au format « portatif », pour pouvoir servir de guides à d'autres voyageurs. L'alternance éditoriale disciplinaire – descriptions, récits, images, voire brefs poèmes descriptifs ajoutés par l'éditeur sous les illustrations – et le souci du choix de l'instance narrative, entre la voix singulière du voyageur et la voix savante et collective de l'humaniste lecteur des antiques, rend compte de la nécessité de se situer entre les disciplines ; c'est-à-dire dans les deux.

Après la transcription humaniste des lointains, c'est l'ailleurs post-romantique qui est analysé par Małgorzata Sokołowicz dans une présentation de la fin du récit exotique de l'Orient, perçu comme épuisé ou kitsch, auquel se substitue une forme romanesque à visée ethnographique, dans le cadre historique de la colonisation et de la constitution conjointe du roman colonial et des discipline et méthode de l'ethnographie, dans les premières décennies du XX^e siècle. L'auteure montre comment les romanciers font entrer dans la fiction les matériaux ethnographiques – langue, folklore, chants, histoire – tout comme les protocoles de l'enquête ethnographique (informateur, témoignages d'autochtones). Cette variation disciplinaire de l'écriture de l'ailleurs est illustrée

par l'évocation de l'un des ouvrages d'une romancière française installée au Maghreb, Aline Réveillaud de Lens, qui publie en 1922 *Derrière les vieux murs en ruines. Roman marocain*, récit-témoignage où le journal intime le cède par moments à de rigoureuses et assez généralement objectives descriptions de coutumes et de rituels religieux. Contre un Orient simplifié ou fantasmé, le roman ethnographique revendique le sérieux de ses observations et l'approche précise, *scientifique*, d'une culture étrangère.

Une trentaine d'années plus tard, aux commencements de la décolonisation, Malcolm de Chazal écrit *Petrusmok. Mythe*. Izabella Zatorska présente ce roman étrange d'un peintre et écrivain surréaliste écrit dans la perspective d'un ouvrage antérieur de Jules Hermann, *Les Révélations du Grand Océan*, publié à titre posthume en 1927. Il s'agit dans les deux cas de la description, ou plutôt de la *vision*, par ces deux insulaires, de leurs îles respectives, île Maurice et île de la Réunion, sur fond de poésie, de science, d'anthropologie et de métaphysique. L'article s'attache à la réécriture chazalienne du mythe de la Lémurie qu'Hermann avait développé d'un point de vue linguistique et géologique, et que Chazal réécrit, entre métaphysique, intuition, synesthésies et harmonies de la nature. Dans les deux démarches, quoique davantage chez Chazal, la pensée scientifique – rationnelle, ordonnée, et coloniale – est portée à ses limites, par la reconfiguration poétique et l'embarquée métaphysique.

Les articles de la troisième partie, « Littérature et sciences humaines : tensions et tentations », rendent compte des rapports entre la littérature et des disciplines soit anciennement comprises dans les Belles-Lettres (l'histoire), soit spontanément acclimatées à la littérature : l'on songe ici à la « sociologie » dans sa forme littéraire – stendhalienne, balzacienne, plus tard proustienne – qui peut apparaître, rétrospectivement, comme matrice¹⁰ de la future discipline. Quant à la démographie, elle touche de près à la sociologie des collectivités, mais aussi à la géographie, à l'économie ; et elle trouve elle aussi naturellement place dans des œuvres littéraires qui se situent, par la nature de leur objet et de leur projet, au carrefour de plusieurs champs : ainsi de l'utopie, qui convoque, dans la trame fictionnelle qu'elle utilise largement, économie, politique, droit, démographie, sociologie.

Sylvie Triaire revient, sur un corpus classique de romans historiques ou récits de l'histoire (Vigny, Balzac, Dumas, Flaubert), à la question des

¹⁰ Stendhal, Balzac sont les contemporains des Saint-Simon et Comte ; et la littérature configure des données sociales avant que soient formalisées les cadres et les méthodes disciplinaires. Freud soulignera cette capacité de la littérature à figurer des savoirs qu'il nomme « endopsychiques », non encore définis, normés mais saisissants pour l'homme de science (voir comment Œdipe ou Hamlet vont servir la pensée freudienne).

rapports effectifs, dans les œuvres, entre littérature et histoire – question déjà largement débattue mais qu'elle traite en considérant les articulations, contradictions, rapports de force entre les postulats théoriques (revendiqués dans l'espace préfaciel), les effets induits par la disposition concrète des savoirs et documents historiques dans le texte, et les biais souvent utilisés par les écrivains pour « tordre le bras » à l'histoire, alors même qu'elle constitue leur fond de commerce. Le Balzac de *Sur Catherine de Médicis* et le Dumas de *La route de Varennes* illustrent exemplairement ce que l'on peut définir comme un forçage de l'histoire nonobstant la révérence à l'historiographie. Un tel système repose sur une conception consensuelle de l'histoire, assurée de son sens et de la capacité de la littérature à le traduire. La position flaubertienne ne souscrit pas à de tels présupposés : dans *Salammbô* comme dans *L'Éducation sentimentale*, l'histoire est, sinon illisible, du moins contournée, contrefaite.

Dans son étude sur *La vie de Jésus* d'Ernest Renan, Pierre-Yves Kirschleger s'intéresse lui aussi au rapport prégnant entre histoire et littérature dans ce qui fut l'extraordinaire best-seller de l'année 1863 – bénéficiant de dix éditions rien que cette année-là. Un best-seller, et l'objet d'une polémique, allumée en 1862 par le premier cours de Renan au Collège de France, avec ce fameux Jésus « homme incomparable » qu'avait lâché le professeur devant ses auditeurs. P.-Y. Kirschleger montre la complexité des ambitions de Renan – sortir l'histoire de Jésus des présupposés dogmatiques, relever la part de légendaire et rendre compte de la réalité du terrain (qu'il visite en 1860) et de la dimension historique ; à tout cela s'ajoutant encore la dimension biographique. L'œuvre de science est partout marquée d'une « part de divination et de conjecture » : « étrange méthode scientifique », disent les détracteurs ; mignardise et clichés, disent les littéraires. En somme, avec une écriture de « dilettante raffiné et sceptique », Renan, plus poète que savant, brouille les repères entre l'histoire, la dimension sacrée des écritures et la littérature.

Kamil Popowicz nous invite à une réflexion sur le transfert historique de la grille de lecture politique et sociologique proposée par le roman stendhalien mais surtout par le roman balzacien à la société polonaise issue de la chute du communisme. Il s'agit donc de comparer le regard critique porté par les deux romanciers de la Restauration sur la société française issue de la Révolution et de l'Empire et revenue (en partie) à l'Ancien Régime et le regard tout aussi critique porté par le journaliste et historien Adam Michnik et par l'écrivain Jacek Dehnel sur la Pologne post-communiste, chacun d'eux revendiquant clairement la référence, stendhalienne pour l'un, balzacienne pour l'autre. C'est surtout sur *Balzakiana* de Dehnel que s'arrête K. Popowicz, pour interroger la validité du transfert, à la lumière d'une contextualisation des crises française et polonaise et d'une révision sociologique des concepts empruntés, ainsi que d'une réflexion sur la dimension littéraire de l'exercice : *Balzakiana* [À la Balzac], est-ce pastiche, hommage – ou soumission à un modèle occidental ?

L'utopie a par nature vocation à accueillir les sciences sociales, comme en témoigne *Le monde au XXII^e siècle. Utopies pour après-demain*¹¹, esquisses d'utopie écrites, sous forme de petits récits, par divers chercheurs en sciences humaines et sous la houlette de l'écrivain Alexis Jenni. Stanisław Świtlik montre ici comment, au XVIII^e siècle, la démographie s'invite dans l'utopie, genre qui par définition pense l'organisation de la collectivité sociale. Le débat démographique entre tenants de la croissance et de la décroissance de la population, présent chez Montesquieu, Hume, Wallace, d'autres encore, jusqu'à Malthus et son *Essai sur le principe de population* en 1798 trouve donc, comme bien d'autres questions philosophiques, des débouchés littéraires. Parmi son corpus de textes, S. Świtlik s'attache particulièrement aux *Aventures de Nicolas Doswiadczynski* d'Ignacy Krasicki, au curieux *Icosameron* de Casanova, ainsi qu'à l'anonyme *Découvertes dans la mer du Sud. Nouvelles de M. de la Peyrouse, jusqu'en 1794*, pour proposer un tour d'horizon des positions à l'égard des problèmes démographiques et de leurs corrélations politiques, dont on trouve aussi écho chez Sade, entre libertinage et philosophie politique.

*
* *
*

Enfin, les articles réunis ici permettent d'aller, après qu'a été posé dans le premier article la perspective de la conversion des valeurs et de l'invention de nouvelles formes de continuité pour la littérature et pour l'histoire, de la vanité à l'utopie – c'est-à-dire de l'invitation à se garder des illusions de puissance et de maîtrise à l'invention des possibles collectifs ; de la conscience de la fragilité de toute chose à la relance et au réarrangement. Ce parcours est un programme. Et aussi bien une formule possible de la crise en littérature, articulée dans cette tension triangulaire entre les temps du doute, de la ruine des acquis, de l'arrêt de l'élan (que les vanités de la fin du XVI^e siècle peuvent incarner ici), les temps des possibles et de la relève (que l'utopie peut assez exemplairement représenter), et le mouvement de conversion des systèmes, qui constitue le principe de liaison entre les deux temps de la crise. Ce que délie la crise, dans sa phase aiguë (des modèles, des manières) donne lieu à reconfigurations, redistributions (des formes, des théories, des disciplines). Ce volume se propose d'en donner à voir quelques-unes.

Marie Blaise, Małgorzata Sokołowicz et Sylvie Triaire

¹¹ A. Jenni et al., *Le monde au XXII^e siècle : Utopies pour après-demain*, Paris, PUF, 2014.

Première partie

Crise des disciplines : paradoxes, conversions

Marie Blaise

Université Paul-Valéry, Montpellier 3 (CRISES, UR 4424)

Le Moyen Âge : passés recomposés et (in)disciplines

The Middle Ages: Composed Pasts and the Lack of Discipline(s)

Between flagrant contradictions and successive denials, scholars and artists, unequally, have been constructing the idea of the Middle Ages since the 16th century. Generations were derogatory of the Dark Ages, or the “middle age”, and unflattering texts by Enlightenment philosophers are well known. In the dawn of the 19th century, the idea of Middle Ages appears as both a symptom and a privileged locus for the study of the ruptures and concordances between Classical and Romantic conceptions as, in the mist of the French Revolution, the paradigms that governed history no longer hold. During all the 19th century, reconstructing the Middle Ages blurs the borders between the various orders of knowledge and the new academic disciplines, and opens a *via regia* to the complex reassessment of literature.

Focusing on the choice of the Middle Ages as an “historical other”, this article comments on these disputes in order to assert that, if the medieval period has always been the result of an *a posteriori* construction, it is as a part of the rise of modernity.

Keywords: Middle Ages, 19th century, orders of knowledge, literature, history

Mots-clés : Moyen Âge, XIX^e siècle, partage des savoirs, littérature, histoire

La grande passion pour le Moyen Âge qui commence dans la seconde moitié du XVIII^e siècle constitue l'un des grands phénomènes culturels de masse en Occident. C'est un lieu commun (à tous les sens de l'expression) des études

dix-neuviémistes, de l'histoire littéraire, de l'histoire des représentations. L'intense production de cette mode médiévale pénètre l'art dans son ensemble, de la littérature à l'architecture, de la peinture à la musique¹ : le néogothique, le roman historique, les mouvements troubadours et préraphaélites, le théâtre lyrique, le romantisme lui-même² en sont autant d'expressions. C'est que le « goût du Moyen Âge »³ a touché toutes les classes sociales ; en témoignent, dans ce qu'il est convenu d'appeler les « arts mineurs », les monuments mortuaires⁴, images, gravures, enluminures, vitraux bon marché. Le confirment encore, les contrefaçons⁵, fausses ruines, manuscrits, tapisseries imitées, copies grossières ou véritable travail d'érudition, qui inondent le marché de l'art. On s'est habillé, on a mangé et bu Moyen Âge – et cela, contrairement à une idée longtemps reçue, d'un bout du siècle à l'autre, différemment certes, sarcastiquement parfois, mais avec constance, comme en témoignent Flaubert ou Huysmans ou encore cet extrait du journal des frères Goncourt qui révèle, avec un peu de perfidie, que Zola lui-même avait succombé – nous sommes alors en avril 1891 :

[...] des chaises à dossier doré de sept pieds, où on est reflété dans des glaces aux cadres faits de chasubles d'or et d'argent, où on aperçoit la rue de Paris à travers le coloriage archaïque d'un vitrail, où on évoque le ménage dormant dans une ruelle défendue par une grille de fer forgé... Tout ce décrochez-moi-ça *cathédraleux* fait un drôle d'entour à l'auteur de *l'Assommoir* et de *Nana*.⁶

Or, on le remarque moins souvent, cet engouement général pour le Moyen Âge apparaît à un moment crucial de l'histoire de l'Europe, temps de conversion des valeurs d'un ancien régime (politique, religieux, artistique...) en un monde nouveau ; moment de crise presque paradigmatique qui voit, disons-le comme pêle-mêle, l'avènement du Romantisme, de la Révolution Française, du catastrophisme, du partage des savoirs – partage de l'instruction et partage des disciplines⁷. Dans ce contexte, le phénomène culturel que représente le Moyen Âge se présente comme une chambre d'écho des événements, des positions politiques

¹ Voir M. Blaise, « Du passé composé. Le Moyen Âge et le bloc magique », *L'anachronisme nécessaire : le Moyen Âge moderne et contemporain*. Tangence, n° 110, 2016, p. 13-57.

² Pour Madame de Staël, le romantisme est le nom de la littérature moderne dont l'origine est médiévale.

³ Ch. Amalvi, *Le goût du Moyen Âge*, Paris, La Boutique de l'histoire, 2002.

⁴ Comme le monument funéraire d'Héloïse et Abélard au Père Lachaise (et son histoire).

⁵ Ains des poèmes d'Ossian, de Thomas Chatterton, inventeur de Thomas Rowley, ou d'Horace Walpole, célèbre auteur du *Château d'Otrante*.

⁶ Ed. et J. de Goncourt, « 2 avril 1891 », dans : *Journal*, t. 3, 1887-1896, éd. R. Ricatte, Paris, Robert Laffont, 1989, p. 568.

⁷ J. Starobinski, « Le partage des savoirs », dans : *L'apprentissage du savoir vivant. Fonction des grands collèges européens*, sous la dir. de P. Viallaneix, Paris, Presses Universitaires de France, 1995, p. 21-36.

et des orientations scientifiques, des croyances religieuses et des jugements esthétiques : il les réverbère, elles s'en emparent, il s'en nourrit. Nostalgiques du royaume de France et partisans de la République, « dévots de Marianne et enfants de Marie » pour reprendre une expression de Christian Amalvi, se disputent Jeanne d'Arc ou Duguesclin. En même temps que se développe l'idée de Moyen Âge, les contradictions qui l'alimentent contribuent à faire de la période « intermédiaire » un objet historique et littéraire d'une étonnante plasticité.

Comme l'écrivit Huysmans :

À n'en pas douter, ce fut une singulière époque que ce Moyen Âge [...]. Pour les uns, il est entièrement blanc et pour les autres, absolument noir ; aucune nuance intermédiaire ; époque d'ignorance et de ténèbres, rabâchent les normaliens et les athées ; époque douloureuse et exquise, attestent les savants religieux et les artistes.⁸

Si les choses ne sont pas aussi tranchées, le Moyen Âge est tout de même comme ces kaléidoscopes qui, au début du XIX^e siècle, fascinent savants et écrivains : il réagence sans fin, semble-t-il, les matins du monde et les temps barbares, l'identité des nations et la permanence de l'histoire, la peste et les enchantements. Mais dans ses configurations changeantes, et par un effet de retour non négligeable, l'idée de Moyen Âge a aussi contribué à *mettre en crise* à la fois les contextes historiques qui l'ont vu (re)naître⁹ et que, par cela même, elle a aidé à (re)construire, et la période historique que l'expression désigne¹⁰. Cette plasticité n'a pas toujours été perçue comme un élément négatif : berceau controversé de la médiévistique¹¹, c'est elle cependant qui a offert, aux historiens du XIX^e siècle comme à Germaine de Staël, un nouveau modèle de continuité historique. Et c'est encore en puisant dans cette plasticité que le goût du Moyen Âge aura eu pour conséquence de bouleverser le régime des Belles Lettres et la notion de goût elle-même, *indisciplinant* en quelque sorte la littérature comme l'histoire.

Sur la prééminence des sciences et des lettres

Au moment de la Révolution, il n'est pas rare d'utiliser les savoirs et les disciplines ou les périodes historiques pour arguments politiques. Ainsi, au

⁸ J.-K. Huysmans, *Là-bas* [1891], Paris, Garnier Flammarion, 1978, p. 128.

⁹ Ce sont les humanistes qui inventent le Moyen Âge.

¹⁰ Sans parler des élucubrations du récentisme, la question de savoir si le Moyen Âge existe comme période historique est un sujet usuel de l'historiographie.

¹¹ Voir M. Blaise, « Lire le Moyen Âge aujourd'hui ou de quoi le médiéviste est-il le héros ? », dans : *Lire les textes médiévaux aujourd'hui : entre historicité et actualisation*, sous la dir. de P. Victorin, Paris, Champion, 2011, p. 239-252.

tournant du XIX^e siècle, on débat âprement à propos de la prééminence des lettres et des sciences. Cuvier, en apparence, s'en amuse :

On disputait, il y a quelque temps, sur la prééminence des sciences et des lettres : question admirable pour entretenir la conversation quand un bulletin retardait ! Autant aurait valu disputer sur la prééminence du printemps et de l'automne, ou sur celle du soleil et de la pluie. Aussi personne ne s'entendait, ni sur le mot prééminence, que les uns prenaient pour utilité, les autres pour difficulté, ni sur le mot lettres, sous lequel les partisans des lettres rangeaient tout ce qui n'est pas physique ou mathématique, et que leurs adversaires restreignaient à l'art d'écrire. Après qu'on s'étonne si ces discoureurs ne s'accordaient pas !¹²

Nous ne sommes pas encore, comme le remarque Stéphane Zékian¹³, dans le moment du partage des disciplines proprement dit. La notion même de discipline n'est pas fixée. Mais il ne faut pas s'y tromper, le dialogue de sourds qu'évoque plaisamment l'inventeur de l'anatomie comparée n'est pas une simple mondanité. Son article concerne « la part à faire aux sciences et aux lettres dans l'Instruction publique », un sujet que le savant prend d'autant plus au sérieux que, contribuant à définir le patrimoine culturel et mémoriel français après la Révolution, il est éminemment politique. D'ailleurs, les termes de l'amusante « dispute » ne se dissiperont pas aussi vite que les nuages : alors même que les pratiques qu'ils désignent changent, ils continueront de nourrir les représentations disciplinaires de la seconde moitié du siècle¹⁴. C'est dans cette perspective politique que le débat a contribué à définir la littérature de manière de plus en plus spécifique, comme en témoigne Germaine de Staël.

Dans la première moitié du XVII^e siècle, avoir de la littérature, comme avoir des lettres, c'était être cultivé. Avoir des lettres *humanisait*. Les Belles Lettres ont désigné l'ensemble des ouvrages de l'esprit (et donc toutes les disciplines actuelles y compris les sciences), tout en représentant la continuité de la tradition antique dans la *convenance* propre au « Grand Siècle ». Notre idée de la littérature, un ensemble de textes répondant à une visée esthétique, est donc relativement neuve puisque c'est au XIX^e siècle qu'elle s'est généralisée en

¹² G. Cuvier, « De la part à faire aux sciences et aux lettres dans l'Instruction publique », [1807], *Les cahiers d'histoire et de philosophie des sciences*, n° 49 : *Études sur l'enseignement des sciences physiques et naturelles*, Lyon, ENS Éditions, 2001, p. 198. Cuvier commente le *Traité élémentaire de minéralogie avec des applications aux arts* d'Alexandre Brongniart.

¹³ S. Zékian, « Siècle des lettres contre siècle des sciences : décisions mémorielles et choix épistémologiques au début du XIX^e siècle », *Fabula LTH* 8, *Le partage des disciplines*, 2011 : <https://www.fabula.org/lht/8/zekian.html>, consulté le 30/05/2020.

¹⁴ Voir M. Blaise et S. Triaire, « Puissances de la littérature », dans : *Faut-il brûler les Humanités et les Sciences humaines et sociales ?*, sous la dir. de F. Rousseau et J.-F. Thomas, Paris, Houdiard, 2013, p. 206-220.

même temps que, après la séparation des savoirs entre les sciences et les lettres, s'opérait le partage des disciplines¹⁵. Or, plus les disciplines naissantes se sont désolidarisées du socle initial des Belles Lettres, plus la littérature s'est ouverte à des périodes que celles-ci jugeaient malséantes ou barbares. Mais l'histoire littéraire des écrivains n'est pas celle des universitaires¹⁶ et l'affirmation de l'idée moderne de littérature a été un préalable nécessaire à l'introduction du Moyen Âge dans les manuels : les textes médiévaux ne pouvant soutenir la comparaison avec la « belle langue » du XVII^e, ce n'est qu'à la fin du XIX^e siècle que l'histoire littéraire inclura le Moyen Âge dans le corpus de la littérature française. Celle-ci restant définie par la langue (le français, langue de la République unie et indivisible) et non le territoire, tout le corpus médiéval occitan, c'est-à-dire tous les poèmes, romans, chansons de geste des troubadours, en a été et en demeure exclu. Mais, dans le corpus francien, le Moyen Âge aura défait l'opposition entre le siècle des sciences et celui des lettres.

En 1800, pour Germaine de Staël, le mot « littérature » recouvre bien, comme le remarque Cuvier, « tout ce qui n'est pas physique ou mathématique » : elle veut « retracer l'importance de la littérature considérée dans son acception la plus étendue ; c'est-à-dire, renfermant en elle les écrits philosophiques et les ouvrages d'imagination, tout ce qui concerne enfin l'exercice de la pensée dans les écrits, *les sciences physiques exceptées* »¹⁷. Pourquoi cette exception ? Les travaux des savants de l'Institut ne concernent pas, selon Madame de Staël, « la morale publique » « sans laquelle il n'est point de gloire durable » pour une nation. Eux prospèrent en dehors des régimes politiques auxquels leurs résultats ne causent pas de dommages. Napoléon n'a-t-il pas doublé la campagne militaire d'Égypte d'une campagne scientifique, se faisant accompagner de 150 savants, dont Geoffroy Saint-Hilaire et Monge ? Cuvier lui-même a conservé les prestiges d'un haut dignitaire de l'Institution depuis la Révolution et l'Empire jusqu'à la Monarchie de Juillet. Cette impassibilité des sciences physiques devant les crises de l'histoire les disqualifie de « l'exercice de la pensée » qui pratique la critique des institutions politiques et religieuses, comme le dit précisément le titre complet du livre : *De la Littérature considérée dans ses rapports avec les institutions sociales*. En ce début de XIX^e siècle, les institutions sociales sont confrontées à une crise historique telle que certains y voient

¹⁵ Voir M. Blaise, « La truite et le problème de l'homme. Autorités paradoxales de la littérature », dans : *Un temps pour tout : Études sur les mutations de l'autorité de l'Antiquité au XXI^e siècle*, sous la dir. de M. Blaise, A. Gonzalez Raymond, Montpellier, PULM, 2019, p. 227-255.

¹⁶ Voir *L'histoire littéraire des écrivains*, sous la dir. de M. Blaise, S. Triaire, *Lieux littéraires*, n° 11, 2009 ; *Fictions d'histoire littéraire*, sous la dir. de J.-L. Jeannelle, *La Licorne*, n° 86, 2009.

¹⁷ G. de Staël, *De la Littérature considérée dans ses rapports avec les institutions sociales*, Paris, GF, 1998, p. 66.

l'Apocalypse¹⁸. La Révolution semble avoir introduit une discontinuité aussi fondamentale dans l'histoire des hommes que le catastrophisme de Cuvier dans la nature. La perfectibilité célébrée par le siècle des Lumières en paraît ébranlée. Germaine en est réduite à un étrange pari pascalien :

Si tous les efforts devaient être inutiles, si les travaux intellectuels étaient perdus, si les siècles les engloutissaient sans retour, quel but l'homme de bien pourrait-il se proposer dans ses méditations solitaires ? Je suis donc revenue sans cesse, dans cet ouvrage, à tout ce qui peut prouver la perfectibilité de l'espèce humaine. Ce n'est point une vaine théorie, c'est l'observation des faits qui conduit à ce résultat.¹⁹

Elle veut donc analyser « les causes morales et politiques qui modifient l'esprit de la littérature » afin de considérer « comment les facultés humaines se sont graduellement développées par les ouvrages illustres en tout genre, qui ont été composés depuis Homère jusqu'à nos jours »²⁰. Car, si la Révolution et la Terreur ont inscrit dans l'histoire une cassure que la science, qui y est insensible, ne pourra pas combler, ce sera à la littérature de prouver que l'élan de la perfectibilité n'est pas brisé. La « littérature », et non plus les « Belles Lettres ». En effet, un nouveau régime des lettres se met en place, venu d'Allemagne ; il offre un modèle de liaison et une conception renouvelée de l'histoire qui pourrait contribuer à réduire la fracture. Cette pensée, que Madame de Staël, à la suite des Allemands, qualifie de « romantique », met le Moyen Âge au centre de l'histoire pour en faire le principe de l'identité moderne.

La bataille des siècles

Plus qu'aucune autre période historique, le Moyen Âge est un passé recomposé. Les humanistes déconsidèrent ainsi, *medium ævum*, *media tempestas*, les temps intermédiaires qui les séparent de l'Antiquité, enfin « renaissante ». En finir avec le Moyen Âge c'était entrer dans le temps des marchands et la conquête du monde, l'histoire moderne. Les philosophes des Lumières abhorreront plus encore cet âge des ténèbres dans lequel la raison et la perfectibilité ont failli sombrer. Jusqu'à la Révolution.

Vers 1800, la querelle sur la prééminence des sciences et des lettres a un autre front, plus radical : s'y défient le siècle des Lumières (temps de la connaissance

¹⁸ E. Joy Mannucci, « La révolution comme apocalypse positive et apocalypse négative », dans : *L'image de la révolution française*, sous la dir. de M. Vovelle, Oxford, Pergamon Press, vol. III, 1989.

¹⁹ G. de Staël, *De la Littérature...*, *op. cit.*, p. 89.

²⁰ *Ibid.*, p. 65.

et de l'affirmation de la liberté, ou règne des sciences physiques, libertin, destructeur, responsable de la Révolution) et « le Grand Siècle » (siècle de la tyrannie monarchique, ou âge moral, apogée des Lettres et de la langue française). Leurs héritages semblent incompatibles. En 1819, Louis de Bonald évoque ainsi, dans « Sur la guerre des sciences et des lettres », la « période bénie où l'on ne soumettait heureusement pas au compas et au calcul ce qui doit n'être que jugé et senti »²¹. Tel est le contexte du décentrement romantique : venu d'Allemagne et d'Angleterre, dans un moment où les combats de la France contre presque toute l'Europe occupent les esprits, lui se réfère au Moyen Âge. Dans les cercles de la réaction, l'âge des ténèbres se recouvre du voile de la trahison. Il faut un Moyen Âge français. Puisque la langue ne peut être sauvée, l'histoire nationale, avec ses figures héroïques, religieuses et morales, le fera. Lorsque l'effet de mode médiévale se traduira en travail d'érudition, l'histoire de la médiévisque sera celle de ces contradictions²².

L'usage « militant »²³ du XVII^e siècle sera encore repris en 1880 par Brunetière dans son compte rendu du livre de Charles Aubertin intitulé « L'érudition contemporaine et la littérature française du Moyen Âge »²⁴. Il y oppose philologie classique et philologie romane : la première a posé les critères du goût que la seconde se refuse à admettre. Les romanistes (venus d'Allemagne !) ont « la prétention de déplacer le centre de la littérature française » en voulant introduire la chanson de geste dans le canon quand « on ne saurait nier que nos ancêtres aient parlé, du X^e au XV^e siècle, la langue la plus barbare, une langue rude comme leurs mœurs et grossière comme leurs appétits, une langue enfin privée de toutes les qualités qui font le prix, la richesse, et la splendeur d'un idiome ».

Ce « jargon demi-latin demi-germanique » dans lequel « les mots demeurent empêtrés comme un nouveau-né dans ses langes » n'a pu produire rien « de ce qui conserve les œuvres, de ce qui les défend et les soutient contre les révolutions de la langue et du goût ». « Et on peut tirer hardiment de là cette conséquence que, si le XVII^e et le XVIII^e siècle n'ont pas fait plus qu'ils n'ont fait pour cette littérature du moyen âge, c'est qu'ils ont estimé, après y avoir bien songé, qu'il n'y avait rien de plus à faire »²⁵.

²¹ L. de Bonald, *Œuvres choisies, I. Écrits littéraires*, éd. G. Gengembre et J.-Y. Pranchère, Paris, Classiques Garnier, 2010, p. 257.

²² I. DiVanna, *Reconstructing the Middle Ages : Gaston Paris and the Development of Nineteenth-century Medievalism*, Cambridge, Cambridge Scholars, 2008.

²³ S. Zékian, « Les enjeux littéraires de la science de l'homme : Bonald et Cabanis dans la "guerre des sciences et des lettres" », dans : *Le moment idéologique*, sous la dir. d'Y. Citton et L. Dumasy, Lyon, ENS Éditions, 2013.

²⁴ Voir U. Bähler, *Gaston Paris et la philologie romane*, Genève, Librairie Droz, 2004.

²⁵ F. Brunetière, *Études critiques sur l'histoire de la littérature française*, Paris, Hachette, 1880, p. 15 (pour la citation précédente) et 49.

Brunetière se défend de calomnier la « grande histoire » du Moyen Âge. Son mépris va à la littérature médiévale et à ceux qui l'étudient. Les littératures sont comme les rivières qui ne sont importantes qu'à partir de l'endroit où elles deviennent navigables... et la littérature médiévale, à laquelle les tenants de « l'école allemande » prétendent s'intéresser, ne l'est pas du tout. Ébranler le modèle esthétique national, qui éclairait l'âme de la littérature française, au profit d'une décadence inaugurée par le romantisme relève de la trahison : les médiévistes menacent de niveler le champ patrimonial littéraire. Ainsi Gaston Paris accusant, dans son *Histoire poétique de Charlemagne*, en 1865, le faux goût de ceux qui croient déroger en passant de la lecture d'Homère à celle de la *Chanson de Roland*. La philologie romane sera accusée d'avoir contribué à la défaite de la France face à l'Allemagne... C'est Gustave Lanson qui, en 1894, fera pour la première fois une large part au Moyen Âge dans son *Histoire de la Littérature française*²⁶.

Ainsi, défaisant l'opposition entre XVII^e et XVIII^e siècles, éteignant la vision centralisée du siècle-soleil, le Moyen Âge a établi une autre continuité.

« La vraie vie »

En 1750 paraît le *Tableau philosophique des progrès de l'esprit humain* de Turgot. Peu après la Révolution, Condorcet en reprend presque littéralement le titre dans son *Esquisse d'un tableau historique des progrès de l'esprit humain* mais, de « philosophique », le tableau est devenu « historique ». Comme pour son illustre prédécesseur, le caractère de perfectibilité de l'homme est le mouvement de l'histoire :

Tel est le but de l'ouvrage que j'ai entrepris, et dont le résultat sera de montrer, par le raisonnement et par les faits, [...] que la perfectibilité de l'homme est réellement indéfinie ; que les progrès de cette perfectibilité, désormais indépendants de toute puissance qui voudrait les arrêter, n'ont d'autre terme que la durée du globe où la nature nous a jetés. Sans doute, ces progrès pourront suivre une marche plus ou moins rapide ; mais jamais elle ne sera rétrograde.²⁷

La crise est donc assujettie au vecteur du progrès qui la traverse comme naturellement : elle peut suspendre un moment son mouvement, mais ni

²⁶ Le Moyen Âge autorise en quelque sorte Lanson à introduire, dans son histoire de la littérature française, le XIX^e siècle. « On verra en lisant cette histoire, que j'y ai fait une grande place au Moyen Âge, une grande aussi au XIX^e siècle ». G. Lanson, « Avant-propos », dans : *Histoire de la littérature française*, Paris, Hachette, 1951 (éd. complétée par P. Tuffrau), p. X.

²⁷ N. de Condorcet, *Esquisse d'un tableau historique des progrès de l'esprit humain*, [réédigé en 1793-94 ; première édition 1795], Paris, Flammarion, 1988, p. 80-81.

l'inverser ni altérer durablement la perfectibilité de la nature humaine. Le cours des choses, nécessairement, absorbe le phénomène de discontinuité que représente la catastrophe et la crise, tôt ou tard, se franchit toujours dans le bon sens.

L'Esquisse est bien connue pour sa critique féroce du Moyen Âge, « cette époque désastreuse » où, à cause de « l'anarchie féodale », dont la « législation [...] fut incohérente et barbare », l'on a vu

l'esprit humain descendre rapidement de la hauteur où il s'étoit élevé, et l'ignorance traîner après elle, ici la férocité, ailleurs une cruauté raffinée, partout la corruption et la perfidie. À peine quelques éclairs de talents, quelques traits de grandeur d'âme ou de bonté, peuvent-ils percer à travers cette nuit profonde. Des rêveries théologiques, des impostures superstitieuses, sont le seul génie des hommes, l'intolérance religieuse est leur seule morale ; et l'Europe, comprimée, entre la tyrannie sacerdotale et le despotisme militaire, attend dans le sang et dans les larmes, le moment où de nouvelles lumières lui permettront de renaître à la liberté, à l'humanité, et aux vertus.²⁸

Ces « nouvelles lumières », la Renaissance et la Réforme, ont heureusement fait leur œuvre ; comment pourrait-il être question de porter quelque nostalgie à ce désastre que fut l'âge des ténèbres ? Pourtant au moment où s'écrit *L'Esquisse*, il y a déjà quelque temps qu'en Angleterre et en Allemagne, se développe un goût pour le Moyen Âge. Une nouvelle forme de continuité s'esquisse, que Germaine de Staël introduira en France : les siècles obscurs deviennent temps des commencements, nouvelle affirmation de l'identité moderne et de l'histoire. C'est le célèbre passage de *De l'Allemagne* :

Le nom de *romantique* a été introduit nouvellement en Allemagne pour désigner la poésie, dont les chants des troubadours ont été l'origine, celle qui est née de la chevalerie et du christianisme. Si l'on n'admet pas que le paganisme et le christianisme, le Nord et le Midi, l'antiquité et le moyen âge, la chevalerie et les institutions grecques et romaines, se sont partagé l'empire de la littérature, l'on ne parviendra jamais à juger sous un point de vue philosophique le goût antique et le goût moderne. [...] La littérature romantique est la seule qui soit susceptible encore d'être perfectionnée, parce qu'ayant ses racines dans notre propre sol, elle est la seule qui puisse croître et se vivifier de nouveau ; elle exprime notre religion ; elle rappelle notre histoire ; son origine est ancienne, mais non antique.²⁹

²⁸ *Ibid.*, p. 163.

²⁹ G. de Staël, *De l'Allemagne*, Paris, GF, 1968, p. 211.

« Romantique » désigne les chants des troubadours *et* les romans contemporains. La littérature romantique est *historique* parce qu'elle est le seul lieu possible d'exercice de la perfectibilité. L'intermédiaire devient pivot, force d'appui. De cette nouvelle forme de continuité nous donnerons trois exemples.

Comme l'écrit Dominique Triaire³⁰, le Moyen Âge de Jean Potocki fait exception dans le paysage français de 1790. L'érudit polonais défend une méthode historique différente des tableaux chronologiques :

Il m'a toujours paru que ceux qui se plaisoient à décharner l'histoire, pour ne présenter presque que des squelettes chronologiques, ornés des fleurs de leur éloquence ou des réflexions de leur morale, étoient premièrement lus rarement & avec dégoût, & en second lieu il m'a paru qu'ils montroient peu de confiance dans le critère de leurs lecteurs.³¹

Dire le passé selon les règles du goût présent revient à exhiber des squelettes rhétoriques qui ne touchent pas le public. Or, pour incarner l'histoire, il faut le Moyen Âge :

Je dis que mes recherches remonteront, parce qu'en effet, je ne passerai aux tems plus reculés, qu'après avoir parfaitement établi la connoissance du moyen age, que l'on a beaucoup négligé jusques à présent, & sans laquelle pourtant les tems modernes ne peuvent acquérir aucune connoissance exacte des tems anciens : car le moyen age est le chaînon qui les lie.³²

Au lieu de l'annuler comme un âge des ténèbres heureusement terminé, il faut comprendre le chaînon que constitue le Moyen Âge, dont l'importance réside précisément dans la raison pour laquelle les humanistes et Condorcet l'avaient sorti de l'histoire : il se situe entre les anciens et les modernes. Pour cela, il suffit de « laiss[er] parler les auteurs eux-mêmes » depuis « leur vraie place chronologique », sans altérer la langue, ni voiler les passages qui pourraient choquer la bienséance des lecteurs. Si on laisse s'*incarner* l'âge intermédiaire, il ne marque plus une rupture dans l'histoire, au contraire il en établit la continuité. L'image est féconde ; on la retrouve chez Balzac.

³⁰ D. Triaire, « Le Moyen Âge de Jean Potocki », *Revue des Langues Romanes*, n° 115-1 : *Les imaginations savantes : Fictions et éruditions du Moyen Âge au dix-neuvième siècle*, 2011, p. 27-47.

³¹ J. Potocki, *Suite des recherches sur la Sarmatie*, Varsovie, Drukarnia Wolney, 1790, livre IV, p. 96-97.

³² J. Potocki, *Chroniques, mémoires et recherches pour servir à l'histoire de tous les peuples slaves*, cité par D. Triaire, *op. cit.*, p. 32.

Longtemps « le roman historique en pourpoint » a été compris comme « le grand refuge des esprits mal remis des bouleversements »³³ de la Révolution. Mais est-ce si sûr ? Certes, les romans à la manière de Walter Scott n'affirment pas tous, loin de là, l'ambition de rendre sa chair à l'histoire mais, à la différence de ce qui se passait au XVIII^e siècle, ils composent avec une insistance certaine la période historique. Ainsi le jeune Balzac qui publie *Agathise*, sous le déguisement d'un instituteur du nom de Matricante traduisant l'œuvre d'un Abbé Savonati³⁴. Mais c'est précisément du roman dont on a dit qu'il rompait avec le Moyen Âge qu'il faut parler. Dans « l'Avvertissement du Gars », son projet de préface à la première version des *Chouans*, Balzac utilise des formules étonnamment proches de celles de Potocki : « [N]e plus faire enfin, de l'histoire un charnier, une gazette, un état civil de la nation, un squelette chronologique »³⁵.

Nous sommes en 1828. *L'Avvertissement* est une autre fiction d'auteur dans laquelle Balzac prétend découvrir au public un génie, jeune paysan passionné « par la lecture et la solitude », Victor Morillon. C'est lui qui se propose de réincarner l'histoire. Comme Potocki, il veut rendre « les faits ignorés de nos mœurs et de nos usages », et le Moyen Âge. *Le Gars* a un double : Morillon et Balzac évoquent tous deux, « un ouvrage consciencieux dont le titre est *Le Capitaine des Boutefeux* [dont] le sujet [est] pris dans les temps les plus orageux du XV^e siècle »³⁶. *Le Gars* et *Le Capitaine* « forment deux tableaux à mettre en regard ». Il ne reste que quelques notes du *Capitaine des Boutefeux* mais, dans cette préface, l'histoire moderne de la Révolution se compose avec le Moyen Âge. Ce sera la thèse de Michelet.

L'ambivalence de l'historien à propos du Moyen Âge ne se dit peut-être jamais mieux que dans la préface de *l'Histoire de France* de 1869 quand, alors même qu'il revient sur la naïveté de ses premiers écrits sur le Moyen Âge, Michelet affirme qu'« on ne peut y toucher ». Comme Potocki et Balzac, il veut être un « ressusciteur » du passé dans sa chair :

Plus compliqué, plus effrayant encore [que Géricault tentant de refaire tout le Louvre] était mon problème historique posé comme *résurrection de la vie intégrale*, non pas dans ses surfaces, mais dans ses organismes intérieurs et profonds. Nul homme sage n'y eut songé. Par bonheur, je ne l'étais pas.³⁷

³³ P. Gaspar, « Préface », dans : H. de Balzac, *Les Chouans*, Paris, Gallimard, 1988, p. 7.

³⁴ De l'œuvre médiévaliste de Balzac, mentionnons encore *L'Excommunié*, et deux nouvelles *Les proscrits* (1831) et *Maître Cornélius* (1831).

³⁵ H. de Balzac, *Les Chouans*, op. cit., p. 497-498.

³⁶ *Ibid.*, p. 500-501.

³⁷ J. Michelet, « Préface de 1869 », dans : *Le Moyen Âge*, Paris, Robert Laffont, 1985, p. 16.

Pour réussir l'histoire comme incarnation, il ne suffit pas de « raconter seulement ou juger », il faut « évoquer, refaire, ressusciter les âges ». Le signe de la vie, la « vraie preuve », ce n'est ni « l'animation, une sorte de chaleur », ni « le galvanisme [qui] semble dépasser la vie même par ses bonds, ses efforts, des contrastes heurtés, des surprises, des petits miracles ». « La vraie vie a un signe tout différent, sa continuité »³⁸.

Une continuité qui ne se confond pas avec la chronologique ; pour écrire l'Histoire de France, il a fallu écrire l'histoire de la Révolution juste après celle du Moyen Âge :

J'entrais par Louis XI aux siècles monarchiques. J'allais m'y engager quand un hasard me fit bien réfléchir. Un jour, passant à Reims, je vis en grand détail la magnifique cathédrale, la splendide église du Sacre. [...] Là un spectacle étrange m'étonna fort. La ronde tour avait une guirlande de suppliciés. [...] Quoi ! l'église des fêtes, cette mariée, pour collier de noces, a pris ce lugubre ornement ! Ce pilori du peuple est placé au-dessus de l'autel. Mais ses pleurs n'ont-ils pas pu, à travers les voûtes, tomber sur la tête des rois ! Onction redoutable de la Révolution, de la colère de Dieu ! « Je ne comprendrai pas les siècles monarchiques, si d'abord, avant tout, je n'établis en moi l'âme et la foi du peuple. » Je m'adressai cela, et après Louis XI, j'écrivis la Révolution (1845-1853).

On en fut surpris mais rien n'était plus sage.³⁹

Ainsi le diptyque de Balzac se retrouve-t-il chez Michelet.

Indiscipline

Comme le remarque Christian Amalvi, il serait possible de réécrire l'histoire de France de 1789 à 1914 à la lumière des débats sur le Moyen Âge⁴⁰. Ils portent la singularité du regard du XIX^e siècle sur l'histoire et la littérature.

Contrairement à ce que suggère une association trop rapide ou étroite entre fabrique du Moyen Âge et nostalgie de l'Ancien Régime ou militantisme d'un catholicisme conservateur, le *roman* médiéval (à la fois langue et forme comme l'avait saisi Novalis) est compris par le Romantisme comme le principe de la conversion des valeurs antiques en valeurs modernes. En réponse à la crise que la Révolution inscrit dans le réel, c'est une conversion semblable qu'il a l'ambition d'accomplir, de l'ancien régime vers un nouveau « partage du sensible »⁴¹. Il ne

³⁸ *Ibid.*

³⁹ *Ibid.*, p. 30-31.

⁴⁰ C. Amalvi, *op. cit.*, p. 193.

⁴¹ J. Rancière, *Le Partage du sensible. Esthétique et politique*, Paris, La Fabrique éditions, 2000.

s'agit pas d'un retour en arrière mais de l'affirmation d'une autre continuité (Madame de Staël dirait « perfectibilité ») dans des conditions nouvelles de la valeur littéraire. Ainsi programme poétique et programme politique ne font-ils qu'un dans ce fragment de Friedrich Schlegel : « La poésie est un discours républicain ; un discours qui est à lui-même sa propre loi et sa propre fin, et dont toutes les parties sont des citoyens libres ayant le droit de se prononcer pour s'accorder »⁴².

Défendre le Moyen Âge c'est, pour Germaine de Staël, récuser la prétendue absence de goût des textes médiévaux, au nom de la puissance *démocratique* du génie.

Ceux qui se croient du goût en sont plus orgueilleux que ceux qui se croient du génie. Le goût est en littérature comme le bon ton en société ; on le considère comme une preuve de la fortune, de la naissance, ou du moins des habitudes qui tiennent à toutes les deux ; tandis que le génie peut naître dans la tête d'un artisan qui n'aurait jamais eu de rapport avec la bonne compagnie. Dans tout pays où il y aura de la vanité le goût sera mis au premier rang, parce qu'il sépare les classes, et qu'il est un signe de ralliement entre tous les individus de la première.⁴³

Dans cette perspective de l'accueil de l'œuvre dans l'histoire, le Moyen Âge est un outil pour penser le devenir de la littérature :

La littérature des anciens est chez les modernes une littérature transplantée : la littérature romantique ou chevaleresque est chez nous indigène, et c'est notre religion et nos institutions qui l'ont fait éclore. Les écrivains imitateurs des anciens se sont soumis aux règles du goût les plus sévères ; car ne pouvant consulter ni leur propre nature, ni leurs propres souvenirs, il a fallu qu'ils se conformassent aux lois d'après lesquelles les chefs-d'œuvre des anciens peuvent être adaptés à notre goût, bien que toutes les circonstances politiques et religieuses qui ont donné le jour à ces chefs-d'œuvre soient changées. Mais ces poésies d'après l'antique, quelque parfaites qu'elles soient, sont rarement populaires, parce qu'elles ne tiennent, dans le temps actuel, à rien de national. La poésie française étant la plus classique de toutes les poésies modernes, elle est la seule qui ne soit pas répandue parmi le peuple.⁴⁴

Le génie, qui parle naturellement au cœur des hommes, les *représente* au sens le plus politique du terme, parce qu'il incarne le mouvement de l'histoire. Au cœur du Romantisme se trouve donc la quête d'une langue bien différente

⁴² F. Schlegel, « Fragments critiques » (65), dans : Ph. Lacoue-Labarthe et J.-L. Nancy, *L'absolu littéraire. Théorie de la littérature du romantisme allemand*, Paris, Seuil, 1978, p. 88.

⁴³ G. de Staël, *De l'Allemagne*, *op. cit.*, p. 247.

⁴⁴ *Ibid.*, p. 213.

de celle que la doctrine du goût fige au XVII^e siècle. « La langue n'est pas fixée : le goût change à chaque nouvelle production des hommes de talent ; tout est progressif, tout marche, et le point stationnaire de perfection n'est point encore atteint ; mais est-ce un mal ? »⁴⁵

Comme le roman au Moyen Âge, la littérature, cette langue en mutation doit *romantiser* le monde⁴⁶ ; la quête accompagne et signifie un déplacement majeur des principes de fondation de la valeur de l'œuvre, de l'imitation (des anciens et de la nature), qui se trouvait au cœur du système des Belles-Lettres, vers l'origine et l'originalité qui vont fonder l'œuvre dans le nouveau régime d'art – le nôtre.

Bibliographie

- Amalvi, Christian, *Le goût du Moyen Âge*, Paris, La Boutique de l'histoire, 2002.
- Bähler, Ursula, *Gaston Paris et la philologie romane*, Genève, Librairie Droz, 2004.
- Balzac, Honoré de, *Les Chouans*, Paris, Gallimard, 1988.
- Blaise, Marie, « Du passé composé. Le Moyen Âge et le bloc magique ». *L'anachronisme nécessaire : le Moyen Âge moderne et contemporain*. *Tangence*, n° 110, Montréal, 2017, p. 13-57.
- Blaise, Marie, « La truite et le problème de l'homme. Autorités paradoxales de la littérature », dans : *Un temps pour tout : Études sur les mutations de l'autorité de l'Antiquité au XXI^e siècle*, sous la dir. de Marie Blaise et Anita Gonzalez-Raymond, Montpellier, PULM, 2019, p. 227-255.
- Blaise, Marie, « Lire le Moyen Âge aujourd'hui ou de quoi le médiéviste est-il le héros ? », dans : *Lire les textes médiévaux aujourd'hui : entre historicité et actualisation*, sous la dir. de Patricia Victorin, Champion, 2011, p. 239-252.
- Blaise, Marie et Triaire, Sylvie, « Puissances de la littérature », dans : *Faut-il brûler les Humanités et les Sciences humaines et sociales ?*, sous la dir. de Frédéric Rousseau et Jean-François Thomas, Paris, Michel Houdiard, 2013, p. 206-220.
- Bonald, Louis de, *Œuvres choisies, I. Écrits littéraires*, éd. Gérard Gengembre et Jean-Yves Pranchère, Paris, Classiques Garnier, 2010.
- Condorcet, Nicolas de, *Esquisse d'un tableau historique des progrès de l'esprit humain*, Paris, GF Flammarion, 1988.

⁴⁵ *Ibid.*, p. 215.

⁴⁶ « Le monde doit être romantisé. C'est ainsi que l'on retrouvera le sens originel. [...] Philosophie romantique. *Lingua romana*. Alternance d'élévation et d'abaissement. » Novalis, *Le monde doit être romantisé*, trad. O. Scheffer, Paris, éditions Allia, 2002, fragment 105 [1798], p. 45.

- Cuvier, Georges, *Études sur l'enseignement des sciences physiques et naturelles*, éd. Nicole Hulin, Lyon, ENS Éditions, 2001.
- DiVanna, Isabel, *Reconstructing the Middle Ages: Gaston Paris and the Development of Nineteenth-century Medievalism*, Cambridge, Cambridge Scholars, 2008.
- Fictions d'histoire littéraire*, sous la dir. de Jean-Louis Jeannelle, *La Licorne* n° 86, 2009.
- Goncourt, Edmond et Jules de, *Journal*, éd. Robert Ricatte, Paris, Robert Laffont, 1989.
- Huysmans, Joris-Karl, *Là-bas*, éd. Pierre Cogny, Paris, Garnier Flammarion, 1978.
- Lacoue-Labarthe, Philippe et Jean-Luc Nancy, *L'absolu littéraire. Théorie de la littérature du romantisme allemand*, Paris, Seuil, 1978.
- L'histoire littéraire des écrivains*, sous la dir. de Marie Blaise et Sylvie Triaire, *Lieux littéraires*, n° 11, 2009.
- Mannucci, Erica Joy, « La révolution comme apocalypse positive et apocalypse négative », dans : *L'image de la révolution française*, sous la dir. de Michel Vovelle, Oxford, Pergamon Press, vol. III, 1989, p. 2046-2056.
- Michelet, Jules, *Le Moyen Âge*, Paris, Robert Laffont, 1985.
- Novalis, *Le monde doit être romantisé*, trad. Olivier Scheffer, Paris, éditions Allia, 2002.
- Potocki, Jean, *Suite des recherches sur la Sarmatie*, Varsovie, Drukarnia Wolney, 1790.
- Rancière, Jacques, *Le Partage du sensible. Esthétique et politique*, Paris, La Fabrique éditions, 2000.
- Staël, Germaine de, *De la Littérature considérée dans ses rapports avec les institutions sociales*, éd. Axel Blaeschke, Paris, GF Flammarion, 1998.
- Staël, Germaine de, *De l'Allemagne*, Paris, GF Flammarion, 1968.
- Starobinski, Jean, « Le partage des savoirs », dans : *L'apprentissage du savoir vivant. Fonction des grands collèges européens*. Paris, PUF, 1995, p. 21-35.
- Triaire, Dominique, « Le Moyen Âge de Jean Potocki », *Les imaginations savantes*, *RLR*, n° 115-1, 2011, p. 27-48.
- Zékian, Stéphane, « Siècle des lettres contre siècle des sciences : décisions mémorielles et choix épistémologiques au début du XIX^e siècle », *Fabula LTH* 8, *Le partage des disciplines*, 2011 : <http://www.fabula.org/lht/8/zekian.html>, consulté le 13/06/2020.

Dariusz Krawczyk
Université de Varsovie
ORCID 0000-0002-3407-9592

Quelle voix choisir ? L'art de l'octonaire et deux poètes protestants : Antoine de la Roche Chandieu et Joseph Du Chesne

Which Voice to Choose? The Art of the Octonaire by Two French Protestant Poets: Antoine de la Roche Chandieu and Joseph Du Chesne

Before the fascination for vanity in painting, it existed, in late Renaissance France, a fascination for poetic vanities written by both Catholic and Protestant writers. However, the *octonaire* – an epigrammatic poem of eight verses that describes the vanity and inconstancy of the world – was invented by Protestant poets. Their poetry had to obey the rhetorical, literary and spiritual imperatives that were to incite the readers to hate the world and seek God. This article compares the book of poems of Antoine de la Roche Chandieu and the one of Joseph Du Chesne to highlight the differences between the two. These differences seem to reflect the tensions in Protestant poetics: between the simplicity of the biblical word and the splendor of the literary tradition.

Keywords: octave, vanity, religious poetry, Renaissance, Protestant poetics

Mots-clés : octonaire, vanité, poésie religieuse, renaissance, poétique protestante

À chaque époque son lot de thèmes, d'images, de tons et d'inspirations. La seconde moitié du XVI^e siècle privilégie le déclin, l'instabilité, la fin et la mort, et trouve dans l'*Ecclésiaste* un miroir fidèle de ses propres misères. Ce livre sapientiel est particulièrement d'actualité en ce temps de crise qui provoque un extrême désarroi et incite à des interrogations angoissées sur le sens à donner

aux événements. C'est là que la poésie se tourne vers la philosophie morale antique et chrétienne pour devenir une poésie sentencieuse, appelée à délivrer des leçons de détachement.

« Mains, pourquoi tracez vous les vanitez du monde? », demande dans le premier vers de ses *Treize Octonaires de la vanité du Monde* Simon Goulart (1543-1628), théologien protestant¹. La question est en effet intéressante parce que, d'un côté, elle fait penser à la poursuite des vanités, comme pendant la chasse, et, d'un autre, au geste du peintre dessinant ces vanités. Elle constitue aussi un défi : pourquoi parler de ce qui n'est ni beau, ni bon, ni utile, de ce qui représente à proprement parler le néant? Dans l'octonaire V, le même poète reprend, en l'élargissant, cette isotopie picturale et lance un appel au peintre :

Tu ne saurois, peintre, faire un tableau,
 Ne si divers, ne si grand, ne si beau,
 Que fut le monde alors qu'il vint à naistre.
 Et de present que peché y est maistre,
 Et l'a brouillé de cent milles malheurs,
 Tu ne peux pas le hausser de couleurs.
 Leve toi donc, ou si tu peins le monde,
 Tire un beau rien sur la face de l'onde.²

Si l'artiste est incapable de représenter la beauté du monde créé tel qu'il était à sa naissance, dans sa splendeur première, il peut bien le peindre dans sa forme actuelle, sans l'embellir. Il faut donc qu'il le représente sous les traits d'un « beau rien » qui flotte sur les eaux. Car ce monde finissant est vain et ce serait une erreur de vouloir le cacher sous un plaisant voile. L'ironie de l'expression « beau rien » est patente ; en plus, elle exprime ce goût très particulier pour les oxymores, antithèses et paradoxes propre à la poésie de la seconde moitié du XVI^e siècle. Mais peut-être cache-t-elle un autre sens : est-ce justement cette beauté du rien qui justifie l'intérêt du sujet pour le peintre? Parce que d'habitude dans le cas des vanités le jugement esthétique et le jugement moral se combinent pour enlever au sujet toute prétention à la beauté. Ici Simon Goulart semble donner à la vanité une valeur et confère à la vanité une réalité poétique qui « permet de conjurer la fuite de tout vers le rien par une *poétique du rien* bravant l'anéantissement »³.

¹ Les octonaires de Simon Goulart sont insérés à la fin du recueil de poésies religieuses de Pierre Poupo : *La Muse Chrestienne de Pierre Poupo*, s.l., Jeremie des Planches, 1585, p. 83-85 (Bibliothèque nationale de France, Arsenal, Réserve 8-BL-10190), <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k1522212f>, consulté le 24/04/2020.

² *Ibid.*, p. 85.

³ N. Cernogora, « L'écriture de la vanité chez les poètes français de l'automne de la Renaissance : du *memento mori* aux vertiges d'une poétique du vain », *Littératures classiques*, n° 56, 2005/1, p. 216.

Ce petit joyau de Simon Goulart appartient au genre de l'octonaire qui du point de vue formel est un huitain et qui par son sujet contient une méditation à connotation calviniste sur la vanité⁴. Les octonaires sont constitués en recueils, mais chacun garde son unité et son indépendance sémantique. Contrairement aux sonnets de l'époque, ils se caractérisent par leur grande variété de mètres (heptasyllabe, octosyllabe, décasyllabe, alexandrin et vers hétérométriques) et de rimes utilisés. Une variété qui participe au tableau bigarré de la vanité et de l'inconstance du monde :

Change et rechange, ô poete, et accorde
Ores sur l'une, ores sur l'autre chorde
Le different d'une mesme chanson ;
Une en sujet, differente en façon :
Representant par la varieté
Le changement du Monde perissable.⁵

Le tableau peint par le poète est donc composé d'une succession de huitains ce qui permet de multiplier les aspects décrits et les points de vue.

Le corpus des octonaires, peu volumineux, n'a pas encore joui de l'attention des historiens de la littérature autrement qu'en tant qu'un des exemples du discours sur la vanité⁶. Il a plus intéressé les musicologues, mais plutôt du point de vue de l'art du compositeur que de celui du poète⁷. On a aussi commencé à explorer une piste très prometteuse concernant la parenté entre l'octonaire et l'art de l'emblème⁸. Il serait donc intéressant de proposer une réflexion sur l'octonaire

⁴ Voir l'article de F. Mauger, « Les Octonaires... d'Antoine de Chandieu : archéologie d'un titre », *Revue d'Histoire littéraire de la France*, n° 5 (99), 1999, p. 975-988.

⁵ A. de Chandieu, *Octonaires sur la Vanité et Inconstance du Monde*, éd. F. Bonali-Fiquet, Genève, Droz, 1979, p. 94, octonaire XLIX.

⁶ Voir notamment l'article cité de N. Cernogora et celui de Th. Brunel, « Vanités textuelles », « Vanités littéraires », validité du concept et critères de reconnaissance dans la littérature du XVII^e siècle ? », *Études Épistémè*, n° 22, 2012, p. 1-20.

⁷ Par exemple E. Weber, « Quelques perspectives d'analyse paléographique, littéraire et hymnologique : œuvres vocales de Paschal de L'Estocart (1539-après 1584) », *Studii de immnologie*, Universitatea de vest din Timisoara, Editura Mirton, Timisoara, 2002, p. 129-149.

⁸ Il existe une édition imprimée et des éditions manuscrites d'estampes d'Étienne Delaune accompagnées d'octonaires de Chandieu, ce qui suggère qu'aussi bien pour les imprimeurs que pour les lecteurs il n'y avait qu'un pas à franchir pour transformer l'octonaire en *subscriptio* de l'emblème et qu'ils trouvaient cette association tout à fait naturelle. Ceci dit, ce recueil de Delaune constitue l'unique exemple d'une telle pratique. Voir F. Mauger, « Antoine de Chandieu et Étienne Delaune : les Octonaires sur la Vanité et Inconstance du Monde. Un recueil d'emblèmes ? », *Bibliothèque d'Humanisme et Renaissance*, t. XVIII, n° 3, 1996, p. 611-629, et M. Hertrampf, « La Réforme et la réforme poétique : les Octonaires sur la vanité et inconstance du monde d'Antoine de La Roche de Chandieu », *Romanische Studien*, n° 2, 2015, p. 159-178, www.romanischestudien.de/index.php/rst/article/view/36/275, consulté le 28/04/2020.

comme révélateur des tensions propres à la poésie religieuse protestante. Nous prendrons en compte deux recueils : ceux d'Antoine de la Roche Chandieu et de Joseph Du Chesne qui sont en même temps les plus grandes et les seules réussites du genre. Nous mettrons en évidence les particularités de la voix de chacun dans cette entreprise qui possède l'allure d'une démarche collective à visées aussi bien morales et religieuses qu'esthétiques.

La littérature de la vanité est représentée aussi bien par les catholiques que par les protestants, mais les octonaires identifiés sont composés uniquement par les poètes protestants. Joseph du Chesne attribue la paternité de ce genre à un « tres excellent personnage » en pensant sans doute à Chandieu⁹. On situe leur invention au milieu des années soixante-dix du XVI^e siècle quand ils apparaissent dans les premiers manuscrits¹⁰ et tout porte à croire que dès le début son inventeur avait l'intention de faire de l'octonaire un genre religieux protestant. En 1582, certains octonaires ont été mis en musique par Paschal de l'Estocart et publiés dans son *Premier et Second Livre des Octonaires de la Vanité du Monde*. L'année suivante ils paraissent en recueils : *Octonaires de la Vanité et Inconstance du Monde* d'Antoine de la Roche Chandieu (cinquante octonaires) et *La Morocosmie ou De la folie, vanité, et inconstance du Monde* de Joseph Du Chesne (cent octonaires). Finalement, en 1585 paraissent les octonaires de Simon Goulart (treize) publiés à la fin du volume de *La Muse Chrestienne* de Pierre Poupou. L'octonaire ne semble donc pas avoir rencontré beaucoup de succès en tant que forme littéraire, même s'il a eu l'honneur d'une traduction latine par Jean Jacquemot (première édition complète en 1598, deuxième, remaniée, en 1601). Il a, par contre, rencontré un très grand succès en tant que forme musicale aussi bien dans la version de l'Estocart que dans celle de Claude Le Jeune (première édition posthume de trente-six octonaires en 1606)¹¹.

Les octonaires sont l'exemple d'une poésie de dévotion dont l'objectif est didactique : fournir au lecteur une matière à méditer sur sa propre misère, lui faire détester le monde en soulignant son inconstance et sa vanité pour l'inciter

⁹ Dans l'adresse *Au lecteur*, il écrit : « à l'imitation d'un tres excellent personnage, qui le premier a fait les octonaires sur la vanité et inconstance du monde, j'ay basti ceste mienne Morocosmie [...] je recongny son edifice [...] estre et le plus beau et de plus grande valeur que ceste mienne petite et povre cassine », Joseph du Chesne, *La Morocosmie ou De la folie, vanité, et inconstance du Monde avec Deux Chants Doriques De l'Amour céleste et du Souverain bien*, éd. Lucille Gibert, Genève, Droz, 2009, p. 133. C'est notre édition de référence.

¹⁰ Les sources manuscrites retrouvées remontent à l'année 1574. Voir F. Rouget, « Sur une version inédite partielle des octonaires d'Antoine de la Roche-Chandieu », *French Studies Bulletin*, vol. 29, Issue 106, 2008, p. 10-14.

¹¹ Il existe des enregistrements des deux versions : la version de Claude Le Jeune, *Octonaires de la vanité et inconstance du monde*, Arion, 1973 par l'ensemble Jacques Feuillie et celle de Paschal de l'Estocart, *Octonaires de la vanité du monde*, dir. D. Visse, Harmonia Mundi, 1992 par l'Ensemble Clément Janequin.

à se tourner vers ce qui est éternel et immuable. Il vise donc à promouvoir une attitude spirituelle à travers de nombreuses stratégies de la rhétorique et de la poétique. La démarche du poète est celle du prédicateur qui doit éveiller l'esprit endormi, l'éclairer et l'exhorter à abandonner les anciennes erreurs. Il doit mobiliser davantage les ressources du *movere* et *docere* que celles du *delectare*, à quoi contribue entre autres la construction du sujet parlant qui adopte la pose du guide spirituel et impose son autorité.

C'est le cas du sujet parlant tel qu'il se présente dans les octonaires de l'inventeur présumé du genre, Antoine de la Roche Chandieu (1534-1591). Il est celui qui sait et qui transmet son savoir à travers des démonstrations sans faille : « Qu'est-ce que doncques que le Monde ? / Un vent, une fleur, une onde » (octonaire XXVIII). Car il s'agit premièrement de s'adresser à la raison, en utilisant les tournures explicatives et descriptives pour transmettre la vérité. Les ressources du *movere* ne sont pas ignorées et cette combinaison est censée avoir une grande force de persuasion :

Mondain, qui vis et meurs au Monde perissable,
Miserable est ta vie, et ta mort miserable,
Car ta vie te tue et te tien attaché
Des liens de la mort, salutaire du peché;
Et du mourant pecheur la mort est immortelle,
D'autant plus perissant, qu'il perit sans perir.
Ainsi vivant mourant, Mondain, ta peine est telle,
Que ta vie est sans vivre, et ta mort, sans mourir. (Octonaire XIII)

La leçon sur le vrai sens chrétien de la mort est transmise à travers une élaboration poétique particulièrement complexe tendant vers la pointe, qui joue à la fois sur les sonorités¹², les parallélismes et figures de pensée comme l'oxymore particulièrement prisés par les auteurs inspirés du livre de Qohélet. Cet octonaire exemplifie aussi le rapport d'autorité imposé par le sujet parlant à travers les apostrophes souvent accompagnées de tournures exclamatives et interrogatives.

Seul, l'homme dépourvu de la lumière de la grâce n'a pas de force pour sortir lui-même du piège tendu par le Monde et cette conception pessimiste de l'homme est mise en relief par la doctrine calviniste. Ce n'est qu'ébranlé dans ses certitudes, reconnaissant sa faiblesse et son erreur que l'homme déchu devient plus susceptible de suivre le mouvement herméneutique de dévoilement

¹² L'élaboration sonore semble très importante pour le poète, il soigne particulièrement les pointes. Il en va de même pour les sonorités, comme en témoigne cette belle allitération : « Les biens font mal à qui des biens abusent. / Les biens font bien aux bons qui bien en usent » (XXXVII).

de la vérité sur le monde qui cache sa vraie nature pour aveugler les chrétiens et les transformer en mondains. L'imposition de ce rapport d'autorité constitue donc un pas vers l'introduction de la hiérarchie ciel-terre, éphémère-éternel, inconstant-immuable, apparent-vrai qui structurent la méditation.

Dans l'élaboration poétique, Chandieu a largement recours à l'image comme support de persuasion et de méditation et dans cette méthode il s'inspire des livres didactiques et sapientiaux de l'Ancien Testament (*Psaumes, Proverbes, Cantique des Cantiques, Livre de Job* mais surtout *Ecclésiaste*). Il met en œuvre toute la topique de la vanité (qui d'ailleurs n'est pas particulièrement riche), comme l'évocation des saisons de l'année, de l'eau, des fleurs, du vent, de la fumée, des ruines, etc. Ses octonaires sont donc très picturaux, ce qui constitue une de ses stratégies poétiques principales.

D'autres stratégies visent la dramatisation (questions rhétoriques, anaphores, apostrophes, prosopopées) et parmi elles la plus importante est sans doute l'invention d'un grand ennemi : le Monde. Il incarne la vanité et l'inconstance en devenant le véritable héros du recueil. La définition qu'en donne Du Chesne explique le sens particulier donné à ce mot :

Or en traitant du monde je n'enten parler de celui qui est materiel et composé de quatre Elements [...]. Mais au contraire sous le nom du monde je traite de la perverse, malheureuse, et detestable vie des mondains, les tyrans, les bourreaux, et seuls dissipateurs de la bonté, de la paix, et des vertus qui devroyent reluire en eux mesmes. [...] Brief je discours des mondains de ce monde, la nature desquels est totalement depravée et corrompue.¹³

Les termes Monde et Mondains se rencontrent dans cette définition, parce que le Monde désigne une attitude morale privilégiant l'artifice et l'attachement aux biens terrestres. Le paradoxe de ce recueil, tout comme des autres recueils d'octonaires, est que, promu au rang du grand antagoniste, le Monde n'a d'adversaire qu'en la personne du sujet parlant. Concentré à décrire les méfaits du monde, le poète n'évoque pas les joies célestes et le bonheur des élus. C'est en quelque sorte au lecteur de le déduire, en méditant sur l'ampleur du mal. Il est significatif que Dieu n'est évoqué que dans une douzaine d'octonaires, alors que le Monde et le Mondain apparaissent dans chacun d'eux. Paradoxalement, en voulant effrayer, le poète a donné plus de vie et de consistance au mal qu'il n'a donné de soif pour désirer le bien.

Les octonaires de Chandieu ne tirent pas seulement leur force persuasive et leur beauté esthétique de la construction et de l'ornement de chaque poème, mais aussi en tant que parties d'un tout. La rhétorique de l'accumulation, de la *copia*,

¹³ J. Du Chesne, *La Morocosmie, op. cit.*, p. 119-120. Voir aussi dans la même édition un commentaire très instructif sur le sens de ce titre, p. 36-38.

y joue un rôle important. L'ordre des poèmes n'était pas une préoccupation majeure de Chandieu, puisqu'il n'a cessé de changer d'une édition à l'autre. Mais il y a à l'intérieur du recueil des octonaires qui forment des ensembles liés par le sujet, comme dans le cas des saisons de l'année (octonaires VIII-XI), de trois concupiscences, Ambition, Volupté, Avarice (XVIII-XXIV). Il y a aussi des liens qui réunissent deux octonaires voisins (métaphore végétale dans les octonaires XXXIII et XXXIV, chute des empires XXXVII-XXXVIII). Dans l'ensemble toutefois, il y a peu de traces d'un travail plus important sur l'agencement interne. Cette structure discontinue, inspirée de l'*Éclésiaste* et imposée en quelque sorte par la forme brève du huitain, permet un jeu d'analogies et d'échos entre les parties. Contrairement aux structures élaborées des recueils poétiques des poètes de la Pléiade, seuls les thèmes dominants assurent la cohérence de l'ensemble, imposant une monosémie à cette polyphonie de formes et d'images.

La vanité ne s'inscrit dans aucune époque particulière, aussi Chandieu ne cherche-t-il pas à tisser des liens avec son présent. Atemporels, ses octonaires tendent toujours à tirer une leçon à valeur universelle sur le déclin de toute chose. La France des guerres de religion exemplifie donc cette loi générale de l'inconstance :

Tu me seras tesmoin, ô inconstante France,
Qu'au monde n'y a rien qu'une vaine inconstance,
Car ta paix est ta guerre et ta guerre est ta paix,
[...] N'y a chose en toy qui ferme se maintiene,
Et n'as rien de constant que l'inconstance tiene. (Octonaire XXVI)

C'est bien peu pour un siècle qui a vu naître de longs discours et des débats acharnés sur les misères de la France, auxquels Chandieu a participé lui-même en composant une riposte au célèbre *Discours des misères de ce temps* de Ronsard (1562)¹⁴. Poète des octonaires, Chandieu n'est plus polémiste, mais un prédicateur qui tout en parlant à son auditoire, s'adresse à tous les chrétiens de tous les temps. C'est d'ailleurs cette vocation à l'universalité qui peut expliquer l'anonymat sous lequel il a décidé de cacher son auctorialité¹⁵.

¹⁴ *Response aux calomnies contenues au Discours et Suyte du Discours sur les Miseres de ce temps, faits par Messire Pierre Ronsard, jadis Poëte, et maintenant Prebestre*, Lyon, s. é., 1563.

¹⁵ Écrire sous l'anonymat ou sous pseudonyme était une pratique courante des pasteurs protestants vivant ou circulant en France. La première version intégrale des octonaires de Chandieu est publiée sous le pseudonyme A. Zamariel, c'est-à-dire « chant de Dieu », qui était à la fois un jeu sur son nom et son nom de plume, S.K. Barker, *Protestantism, Poetry and Protest: The Vernacular Writings of Antoine de Chandieu (c. 1534-1591)*, London/New York, Routledge, 2009, p. 42.

Les passages cités rendent bien compte d'un autre trait de l'écriture de Chandieu, qui est sa simplicité et sa clarté. Il ne surcharge pas non plus ses textes de références mythologiques, historiques ou bibliques complexes, même si toutes ces traditions lui fournissent leur matière poétique. Il s'approche donc des principes exposés par Théodore de Bèze dans l'*Abraham sacrificant* et de Calvin dans les *Commentaires sur les Pseaumes* de 1558 (version française), sans pour autant s'astreindre au seul modèle psalmique et rejeter les artifices de la poésie profane¹⁶. Il en résulte une œuvre étrange où la motivation religieuse est à chercher sous l'idée du déclin général, et il y a plus de vanité dans le recueil que de Dieu et de salut. Un peu à la manière des tableaux d'Arcimboldo où la figure principale est à reconstituer à partir d'une infinité de ses composantes.

La trouvaille poétique de Chandieu, les possibilités du genre, ainsi qu'un accueil favorable de la part des lecteurs ont inspiré au moins deux autres poètes protestants à créer leurs propres octonaires. Ils se sont d'ailleurs retrouvés tous les trois dans l'édition de Paschal de l'Estocart, où dans le second volume se côtoyaient les poèmes de Joseph Du Chesne et de Simon Goulart. Au moment de la mise sous presse de son recueil (1583), Joseph du Chesne, seigneur de la Violette (1544 ou 1546-1609), est déjà connu comme médecin et paracelsiste protestant, mais n'a pas encore révélé ses talents de poète et de dramaturge. Aussi bien sa formation, sa sensibilité que ses modèles littéraires ont poussé Du Chesne à se démarquer de Chandieu et à choisir une autre variante de la poésie religieuse et morale.

Commençons par un détail significatif : tout comme dans le cas de Chandieu, les octonaires de Du Chesne n'occupent pas tout le recueil de la première édition (à Lyon, chez Jean de Tournes en 1583). Le premier relègue les siens à la fin du recueil, parce qu'il place au début les *Méditations sur le Pseaume XXXII*. Ce geste est symbolique et exprime la subordination du reste du recueil à la méditation sur la parole davidique. Le second place les siens au début et leur titre est celui de tout le recueil : *La Morocosmie ou de la folie, vanité, et inconstance du monde. Avec deux chants Doriques, de l'Amour celeste, & du Souverain bien*. Ni l'« Amour celeste » ni le « Souverain bien » n'apparaissent en première position. Cette mise en relief d'un néologisme savant constitue un écart duchesnien qui peut sembler anodin, mais il est corroboré par d'autres choix qui expriment une autre conception de la poésie spirituelle.

Il faut noter que Du Chesne impose à son recueil une construction plus rigoureuse. Comme l'a très bien remarqué Lucile Gibert, à partir de l'octonaire XLI les poèmes jusque-là sans ordre apparent s'organisent en

¹⁶ Voir à ce titre l'étude de la poétique réformée de V. Ferrer, « Pour une poétique réformée : l'influence de Calvin sur les poètes des XVI^e et XVII^e siècles », *Revue d'Histoire littéraire de la France*, n° 4 (110), 2010, p. 883-899.

séries¹⁷. Si la forme de l'octonaire reste toujours peu propice à une réflexion plus développée et approfondie, leur nombre deux fois plus grand donne à l'auteur plus d'espace pour aborder des sujets nouveaux, comme la critique sociale (LXXII-LXXXIV), un rapide tour politique et social de l'Europe (XLI-LIV) et un autre du monde (LXXXV-XCII). Le poète procède à la description de la vanité avec plus de méthode pour en donner un tableau plus exact et plus complet. Rien ne peut échapper à son regard scrutateur.

L'organisation interne relève de la *dispositio*, mais il faut encore revenir à la question de l'inspiration qui dans le cas de *La Morocosmie* se pose avec acuité. L'intention du recueil est principalement de dénoncer la vanité des biens terrestres et l'inconstance du monde, ce que le poète aborde déjà dans l'octonaire-apostrophe à Dieu qui précède le recueil :

Toy seul, qui le timon conduis de l'Univers,
Gouverne, o Dieu ; la nef où s'embarquent mes vers,
[...] Fay, Seigneur, qu'autre charte elle n'ayt que ta loy
Et que ton saint Esprit luy serve de boussole.¹⁸

La fidélité du poète à la muse chrétienne reste ferme, du moins en apparence, parce que la muse païenne exerce sur lui une influence plus forte que dans le recueil somme toute dépouillé de Chandieu. Le titre tout seul le suggère déjà, parce que la *Morocosmie* (folie-monde) dans sa formation rappelle *La Morosophie* de Guillaume La Perrière (1553), elle-même inspirée de la célèbre *moria* d'Érasme. Du Chesne s'inscrit clairement dans cette tradition de la réflexion chrétienne et morale sur le monde. Ainsi, quand il fait son entrée en poésie, il arrive armé de toute sa culture scientifique et littéraire humaniste, avec une admiration certaine pour la Pléiade.

D'un côté, dans l'épître liminaire *A tres illustre et tres vertueuse Dame, Madame la Comtesse d'Antremons, Admirale de France*, il paie un tribut à la tradition anti-intellectuelle représentée par certains humanistes chrétiens en critiquant le savoir et la *libido sciendi* : « qui n'advouëra tres veritable la sentence de l'écriture, qui dit que toute la sagesse de ce monde n'est que pure folie devant Dieu ? »¹⁹ Mais de l'autre, lui-même ne choisit pas la voie de l'ignorance. S'il est certain que sa vision du monde est profondément chrétienne et nourrie par les lectures de la Bible, il ne rejette pas la tradition philosophique, morale et littéraire antique qui constituent sa matière poétique dans le modèle ronsardien. Il remplit par exemple ses octonaires d'allusions et de références à l'histoire

¹⁷ Voir l'introduction de L. Gibert à son édition critique, *op. cit.*, p. 44-47.

¹⁸ J. Du Chesne, *op. cit.*, p. 137.

¹⁹ *Ibid.*, p. 119.

et la mythologie antiques²⁰, alors que les références bibliques et historiques chrétiennes sont quasiment absentes.

Une autre particularité du recueil de Du Chesne réside dans son traitement de l'actualité politique. Si Chandieu s'en distance, *La Morocosmie* lui réserve une certaine place, y compris aux troubles religieux : « ce temps dernier calamiteux et miserable »²¹. Du Chesne déplore l'état de la France : « Jadis le seul honneur et la gloire du monde / France, tu as esté : aujourd'huy tu n'es rien » et conclut qu'en elle « le malheur de tous malheurs abonde » (XLI)²². Sa démarche consiste à exploiter la valeur rhétorique du présent :

Que sert il qu'on nous face entendre
D'un Cesar, Daire ou d'Alexandre
Tous les tristes evenements,
Tesmoins des mondains changements ?
Veu qu'on peut lire en nostre France ;
[...] Aujourd'huy la mesme inconstance ? (Octonaire XXIV)

L'effet d'immédiateté est donc privilégié, mais reste rare : les rois et les grands héros des champs de batailles des guerres de religion ne peuplent pas les pages du recueil. Cette place est quand même occupée par César et Alexandre qui représentent mieux la vanité parce que leur chute était tout simplement plus grandiose.

Du Chesne n'est pas seulement un humaniste, mais aussi un médecin²³, ce qui apparaît nettement dans sa poésie où le vocabulaire des maladies, poisons et remèdes (XXXIV, XL) et des références plus ou moins explicites au domaine médical²⁴ inspirent des octonaires tout entiers. C'est le cas de l'octonaire IX consacré à la rage, où le sujet parlant s'adresse au Monde en disant :

²⁰ Le lecteur de Du Chesne doit connaître l'histoire romaine (« Salluste reprit Sempronie / Blasmé bien fort fu Gabinie / Pour sçavoir danser dextrement », octonaire XXXVI) et l'histoire du Proche Orient (« Cyaxare on m'appelle : un Gadathe et Gobrie / Mirent d'un Balthazar le sceptre en ma puissance », octonaire XCV). Ces connaissances n'étaient pas hors de portée des lecteurs de l'époque, mais en même temps il faut remarquer que les poèmes de Ronsard paraissaient déjà accompagnés de commentaires explicatifs et que *La Semaine* de Du Bartas a eu même le droit à deux commentaires différents.

²¹ J. Du Chesne, *op. cit.*, p. 122.

²² Dans l'octonaire suivant il évoque les horreurs vécues par la France « depuis vingt années » (XLII) et dans celui consacré aux pays allemands il parle des ravages causés par les mercenaires allemands (XLIII).

²³ Voir le commentaire de L. Gibert sur l'inspiration médicale des octonaires de Chandieu, *op. cit.*, p. 98-106.

²⁴ L'octonaire XXIX décrit une scène de consultation médicale où le patient (le Monde) entend les médecins lui annoncer qu'il est malade de « ladrerie » (lèpre et avarice).

Comme tu es navré de la dent venimeuse
D'un chien, qui de grand'rage a la bouche escumeuse ?
Qui te rend hydrophobe, et privé de raison,
De sorte qu'il n'y a espoir de guérison
Et toy, veu qu'enragé de plus fort tu enrages
Plus on cuide appliquer remedes à tes rages ?

Il ne semble pas choisir au hasard les endroits où glisser telle image ou telle expression médicales, mais s'efforce de leur donner plus de résonance. Dans l'octonaire ci-dessous il procède par une surenchère : il utilise une métaphore saisissante de la rage (maladie mortelle à l'époque) et il en renforce l'efficacité rhétorique par des homéotéleutes, polyptotes et allitérations. En fin de compte la posture du prédicateur et celle du médecin se complètent et lui confèrent encore plus d'autorité : il n'est pas seulement moraliste, mais aussi savant. Son œil de médecin identifie la maladie et son diagnostic est catégorique :

Les maux du corps sont guérissables,
Pource que leur cause on congnoit :
Mais ceux de l'esprit, qu'on ne void,
Le plus souvent sont incurables. (Octonaire XXII)

Il ressort de ces remarques sur l'inspiration et la construction de l'éthos du sujet parlant que par sa poétique Du Chesne se distancie par rapport aux modèles promus par les grands chefs spirituels protestants. Dans sa poétique, il reste attaché à ce Ronsard à qui lors de la célèbre querelle on a tant reproché son manque de ferveur religieuse. Ici, il ne s'agit pas de porter un jugement sur ses choix, mais de remarquer que malgré toutes les tentatives la poétique protestante peine à s'instaurer en modèle vraiment rival de la Pléiade.

Le résultat poétique est intéressant parce qu'il anoblit l'écrit humain à travers la matière profane pour atteindre des objectifs religieux. Le discours de la vanité s'approche des méditations d'un Du Bellay, sous-tendues par la réflexion mélancolique sur la fuite du temps et la ruine. Il y a certainement plus de lyrisme chez Du Chesne que chez Chandieu. Celui-ci ne quitte jamais sa chaire et s'astreint à ne jamais révéler ses sentiments. Il en va de même de l'autre, mais à quelques exceptions près, quand le « je » laisse percer ses angoisses et donne au poème une allure plus personnelle :

Ce monde est un pèlerinage :
Les meschans [...]
Tombent en la fosse profonde
De la mort : mais à toy, mon Dieu,
Guidant mes pas en autre lieu,
Tire moy du chemin du monde. (Octonaire XX)

Le dernier trait est aussi de l'ordre de l'élocution. Les octonaires reposent en grande partie sur la puissance de l'image, sa répétition et son accumulation. Du Chesne n'hésite pas à forcer les traits et à la réserve de Chandieu en matière d'image et de son utilisation il oppose sa force de frappe. Sans tomber dans le macabre, exploité aussi bien dans la littérature religieuse qu'amoureuse de l'époque, il n'hésite pas occasionnellement à mettre en relief la turpitude :

Povre stropiat miserable,
 Qui te vois autour de la table
 Force enfans qui meurent de faim,
 Ayant une femme putain,
 Qui te bat, te mocque et te tance,
 Tu reçois de tant de forfaitcs,
 Qu'en ta jeunesse tu as fait,
 Ores la digne recompense. (Octonaire LXXVI)

Les images de vieillesse, de maladie et de mort (« Plein de goutte, edenté, ropieux et maussade, / Rassoté, me portant à moy mesmes encombre, / Comme n'estant rien plus que de la mort pure ombre », octonaire LXXVII) constituent par leur force suggestive et leur fonctionnement dans l'économie du poème une sorte d'équivalent du crâne des vanités picturales. C'est grâce à ce type d'arrêts sur image que Du Chesne peut atteindre une intensité émotionnelle très élevée et il ne lui est plus nécessaire d'évoquer les images apocalyptiques²⁵, alors que le thème de la vanité l'y autorisait pleinement et que d'autres poètes du côté protestant et surtout du côté catholique ne s'en privaient pas.

Même si une étude comparative plus poussée serait nécessaire pour bien observer la manière dont les deux poètes conçoivent un genre qui vient tout juste de naître et qui n'a pas encore la consistance de ceux légués par la tradition littéraire, certaines différences sont bien perceptibles. Ils partagent tous les deux le même objectif religieux, mais les voies pour l'atteindre diffèrent, tout comme les voix des sujets poétiques qui y amènent les lecteurs. Ces différences ne sont pas fondamentales parce que les deux auteurs s'appuient sur le même corpus, sont contraints par les mêmes limites du huitain et la tradition de l'épigramme moralisante. Mais elles permettent d'observer que la poésie religieuse protestante est traversée par de très fortes tensions déjà au moment même où ayant formulé les fondements de sa poétique elle part à la conquête des cœurs et des esprits. L'exemple de Simon Goulart (1543-1628) est parlant : lui, à l'époque déjà auteur du recueil poétique des *Imitations chrétiennes* (1574), quand il compose ses octonaires semble plus décidé à en faire un brillant exercice de style sur le thème de la vanité qu'à leur conférer une forte teneur spirituelle.

²⁵ Le dernier octonaire évoque la fin du monde, mais avant tout pour donner le prétexte de terminer le recueil : « Ma Muse donc retire toy ».

Ainsi, en apparence, les octonaires, qui sont révélateurs d'une crise profonde et de l'effondrement des croyances en les possibilités de l'homme, convoquent les différentes connaissances pour faire le procès de tout savoir. Ils les utilisent pour mieux les détruire. Mais ils évitent la voie de la pureté et de la simplicité prônée entre autres par Calvin, sans parler des possibilités que pouvait leur offrir la tradition mystique avec son riche vocabulaire de l'ignorance. Que ce soit à cause de la méfiance protestante envers le mysticisme ou par penchants poétiques personnels, les poètes participent paradoxalement à une certaine mise en valeur du savoir, peut-être parce que dans ce monde en crise il reste, à côté de l'enseignement chrétien, la seule valeur refuge et le seul outil pour appréhender la réalité.

Ce paradoxe est inhérent à toutes les vanités, que ce soit dans leurs formes littéraires ou, un peu plus tard, dans leurs formes picturales qui oscillent entre l'invitation au dépouillement, à l'abandon de toute richesse et de toute parure, et ce faste d'images et de détails. Car le dénigrement du vain passe par sa célébration et cette fascination de « nommer cette vanité, de lui trouver des équivalents poétiques, de parer le rien des fastes de l'image »²⁶. Quand donc Du Chesne peint son ennemi, le Monde, il le fait avec le concours et *par* celui-ci :

Le monde au reste n'a occasion de se plaindre que je le depeigne en telle sorte, veu qu'il me sert de portrait luy mesme, me met en main le pinceau luy mesme, me broye les couleurs luy mesme, est le tableau luy mesme, et m'apprend tous les traits luy mesme pour y tirer principalement au vif sa folie, sa misere et inconstance.²⁷

Le Monde de la vanité constitue à la fois la source d'inspiration, la matière et la forme poétique – en un mot tout l'art d'un octonaire. Il suffit qu'une main habile s'applique à le rendre sur le vif. Le risque encouru par l'écrivain qui se soumet au dictat du Monde est qu'au lieu de le dominer, il se laisse assujettir à lui. C'est peut-être aussi dans ce sens-là qu'il est possible de comprendre le « beau rien » dont parle Simon Goulart dans l'octonaire cité au début : la beauté est l'unique valeur de ce rien.

Bibliographie

- Barker, Sara K., *Protestantism, Poetry and Protest: The Vernacular Writings of Antoine de Chandieu (c. 1534-1591)*, London/New York, Routledge, 2009.
- Brunel, Thierry, « "Vanités textuelles", "Vanités littéraires", validité du concept et critères de reconnaissance dans la littérature du XVII^e siècle ? », *Études*

²⁶ N. Cernogora, *op. cit.*, p. 213.

²⁷ Du Chesne, *op. cit.*, p. 121.

- Épistémè*, n° 22, 2012, p. 1-22, journals.openedition.org/episteme/365, consulté le 28/04/2020.
- Cernogora, Nadia, « L'écriture de la vanité chez les poètes français de l'automne de la Renaissance : du *memento mori* aux vertiges d'une poétique du vain », *Littératures classiques*, n° 56, 2005/1, p. 199-217.
- Chandieu, Antoine de, *Octonaires sur la Vanité et Inconstance du Monde*, éd. Françoise Bonali-Fiquet, Genève, Droz, 1979.
- Du Chesne, Joseph, *La Morocosmie ou De la folie, vanité, et inconstance du Monde avec Deux Chants Doriques De l'Amour céleste et du Souverain bien*, éd. Lucile Gibert, Genève, Droz, 2009.
- Ferrer, Véronique, « Pour une poétique réformée : l'influence de Calvin sur les poètes des XVI^e et XVII^e siècles », *Revue d'Histoire littéraire de la France*, n° 4 (110), 2010, p. 883-899.
- Hertrampf, Marina, « La Réforme et la réforme poétique : les *Octonaires sur la vanité et inconstance du monde* d'Antoine de La Roche de Chandieu », *Romanische Studien*, n° 2, 2015, p. 159-178, www.romanischestudien.de/index.php/rst/article/view/36/275, consulté le 28/04/2020.
- Mauger, Florence, « Antoine de Chandieu et Étienne Delaune : les *Octonaires sur la Vanité et Inconstance du Monde*. Un recueil d'emblèmes ? », *Bibliothèque d'Humanisme et Renaissance*, t. XVIII, n° 3, 1996, p. 611-629.
- Mauger, Florence, « *Les Octonaires...* d'Antoine de Chandieu : archéologie d'un titre », *Revue d'Histoire littéraire de la France*, n° 5 (99), sep.-oct. 1999, p. 975-988.
- Poupo, Pierre, *La Muse Chrestienne de Pierre Poupo [...]*, s.l., Jeremie des Planches, 1585, p. 83-85, Bibliothèque nationale de France, Arsenal, Réserve 8-BL-10190, <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k1522212f>, consulté le 24/04/2020.
- Rouget, François, « Sur une version inédite partielle des octonaires d'Antoine de la Roche-Chandieu », *French Studies Bulletin*, vol. 29, Issue 106, 2008, p. 10-14.

Deuxième partie

Dire l'ailleurs dans le partage des disciplines :
des mythes aux savoirs

Dorota Szeliga
Université de Varsovie
ORCID 0000-0001-8302-4152

Entre discours littéraire et discours scientifique – un dilemme de l’auteur d’un récit de voyage : *Les Observations* de Pierre Belon du Mans

Between Literary Discourse and Scientific Discourse – Author’s Dilemma. Les Observations by Pierre Belon du Mans

The present paper focuses on relationships and tensions between literary and scientific discourses in the following editions of Oriental travel accounts by Pierre Belon du Mans. This French traveller, naturalist and doctor travelled across Greece, Egypt, Jerusalem and Turkey between 1546 and 1549 and, afterwards, published three volumes of *Les Observations de plusieurs singularitez et choses memorables, trouvées en Grece, Asie, Judée, Egypte, Arabie, et autres pays estranges*. Whereas in the first edition (1553), he put emphasis to dynamics of narration and differentiation between his own adventures and those of other travellers, in the second one (1555), he introduced some major changes, which were to underline the scientific nature of his trip. Those changes show, on one hand, the pressures the author underwent when he wanted to meet the scientific requirements of his times and, on the other hand, a kind of crisis he experienced being trapped between literary and scientific discourses and their stylistics.

Keywords: Pierre Belon, Levant, travel, Renaissance, Egypt

Mots-clés : Pierre Belon, Levant, voyage, Renaissance, Égypte

Une question toujours actuelle

Dans sa leçon inaugurale au Collège de France prononcée le 30 novembre 2006, Antoine Compagnon proposait « une réflexion franche sur les usages et le pouvoir de la littérature » :

Les noces de la littérature et de la modernité, disais-je, n'ont jamais cessé d'être batailleuses. Ce constat me replace devant la première et la vraie question que je voudrais débattre avec vous aujourd'hui : pourquoi parler – parler encore – de la « Littérature française moderne et contemporaine » en notre début du XXI^e siècle ? Quelles valeurs la littérature peut-elle créer et transmettre dans le monde actuel ? Quelle place doit être la sienne dans l'espace public ? Est-elle profitable dans la vie ? Pourquoi défendre sa présence à l'école ?¹

Ces questions qui lui paraissaient urgentes face à une crise de la littérature et de la lecture en ce début du XXI^e siècle ne cessent d'être actuelles. Comme *credo* de son colloque d'ouverture Antoine Compagnon citait Italo Calvino : « Si j'ai confiance en l'avenir de la littérature, c'est parce qu'il y a des choses, je le sais, que seule la littérature peut offrir par ses moyens »².

Cet optimisme fait penser naturellement aux attitudes des humanistes au début de la Renaissance envers le pouvoir de la langue en tant que système et moyen de communication ainsi qu'envers la littérature et le texte imprimé qui rendaient possible une diffusion du savoir autrefois limité à un groupe restreint d'initiés. Renouant avec l'enseignement des Anciens, ils ont pressenti le potentiel croissant de la littérature, son impact sur la vie intellectuelle, sociale et spirituelle. Il est intéressant de noter que ce point de vue était caractéristique non seulement des plus grands humanistes de l'époque, mais qu'il était aussi présent parmi les auteurs moins connus dont les écrits constituaient cependant ce tissu indispensable de l'atmosphère intellectuelle. Prenons comme exemple François Bonivard, grand défenseur de la République de Genève et son historiographe, ami de Clément Marot. Cet homme qui à cause de son indépendance a passé six ans dans les caves du Château de Chillon comme prisonnier du duc de Savoie, Charles II, comprenait la littérature comme élément constitutif de la société. Il commence ses *Chroniques de Genève* par une réflexion sur l'importance de l'art d'écrire et le rôle de la transmission du savoir dans la construction des liens entre les générations. Insistant sur le caractère éphémère de la transmission orale, il met en valeur le pouvoir du texte écrit :

¹ A. Compagnon, *La littérature, pour quoi faire ?* [2007], Paris, Collège de France, coll. « Leçons inaugurales du Collège de France », n° 188, septembre 2013, p. 10.

² I. Calvino, *Leçons américaines. Six propositions pour le prochain millénaire*, 1985, cité d'après A. Compagnon, *op. cit.*, p. 23.

Car, quant ceux qui ont la parolle par la bouche avancee et ceux qui l'ont ouye des aureilles meurent, la memoire de la parolle donnee et de la reçue meurt et est en la fosse d'oubli ensevelie. Je me tais de ce encor entre les vivantz, elle est oubliee le plus souvent.

Mais le bon et sage Dieu, voulant monstrier encor sur terre l'esprit humain estre immortel, luy ha donné la grace de trouver un moien de rendre ses faitz encor immortelz et pardurables en ce monde soutz lunaire, qu'est de parler avec la main par l'art et science d'escriture, par laquelle nous faisons asçavoir nos pensees à ceux qui sont de lieu de nous distanz 1000 lieues, mais à ceux qui le sont encor de 1000 siecles à nous posthumes.³

Nous retrouvons les mêmes idées sur le pouvoir de l'écriture et de la littérature dans un passage du discours inaugural d'Antoine Compagnon : « La littérature doit donc être lue et étudiée parce qu'elle offre un moyen – certains diront même le seul – de préserver et de transmettre l'expérience des autres, ceux qui sont éloignés de nous dans l'espace et le temps, ou qui diffèrent de nous par les conditions de leur vie »⁴. Cette coïncidence ne témoigne-t-elle pas des affinités entre les humanistes d'autrefois et d'aujourd'hui ? Des témoignages si éloignés dans le temps montrent une certaine convergence entre l'opinion de l'humaniste Bonivard sur l'importance de la littérature et les conclusions d'Antoine Compagnon. Comme si les mêmes espoirs et les mêmes inquiétudes effaçaient les conséquences de la fuite du temps et marquaient la continuité de la réflexion sur la littérature.

Bonivard, fasciné par le pouvoir de la littérature, ajoute un autre élément qui, selon lui, est décisif pour la propagation des idées et pour le développement des langues vernaculaires – c'est le mystère de l'imprimerie dont l'importance est très vite comprise par les hommes de lettres :

Et nous ha encores donné le bon Pere celeste un autre avantage non loing de nostre temps. Qu'est de se faire à meilleur marché et plus commodement par l'invention de l'art d'imprimerie. Duquel nous recevons au temps present tel fruct qu'il n'i ha chose en terre, en mer, aer, feu, ni celeste, ni terrestre que ne nous soit mise devant les yeux, voire en langage de toutes nations et à tel marché que, ce que eust jadis cousté cent escuz, n'en couste pas maintenant un. Et veritablement c'est chose à l'humain lignage très salutaire de pouvoir apprendre si aysement et à si bon marché toutes sciences divines et humaines.⁵

³ F. Bonivard, *Chroniques de Genève*, éd. M. Tripet, Genève, Droz, 2001, p. 2-3.

⁴ A. Compagnon, *op. cit.*, p. 72.

⁵ F. Bonivard, *op. cit.*, p. 3.

En observant la joie qui découle des opinions de Bonivard, partagées d'ailleurs par la plupart des humanistes à ce premier stade de la Renaissance française, on a du mal à croire à la possibilité de l'apparition des crises qui se manifesteront dans la seconde moitié du siècle par les dramatiques conflits entre les catholiques et les protestants, aboutissant aux guerres de Religion. Cependant une observation de Jean Delumeau faite dans *Civilisation de la Renaissance* nous invite à éviter une image simpliste de l'époque :

Aussi bien la Renaissance apparaît-elle comme un océan de contradictions divergentes, une difficile cohabitation de la volonté de puissance et d'une science encore balbutiante, du désir de beauté et d'un appétit malsain de l'horrible, un mélange de simplicité et de complications, de pureté et de sensualité, de charité et de haine.⁶

Discours littéraire et discours scientifique – un rapport de tension

La nature complexe du mouvement humaniste se manifeste entre autres dans son attitude envers les langues classiques et vernaculaires et leur lutte dans le domaine de la science. Le problème devient particulièrement sensible dans la littérature géographique qui est à cheval sur différents genres. L'auteur d'une relation de voyage pouvait choisir presque librement le caractère de son récit et cette variété de genres constituait et constitue toujours un attrait irrésistible de ces textes : journal de bord, lettre, récit, traité scientifique et d'autres formes encore⁷. Une relation de voyage a souvent un double caractère, elle doit raconter et peindre ce que le voyageur a vu et vécu et en même temps nommer et expliquer ce qui relève déjà du discours scientifique. D'où plusieurs dilemmes des auteurs qui veulent à la fois distraire et instruire les lecteurs.

Pour illustrer cette problématique nous prendrons comme exemple une relation de Pierre Belon du Mans du voyage au Levant qu'il a effectué dans les années 1546-1549.

Dans le cas des récits de voyages de la Renaissance, le dialogue entre le visible et l'invisible opère à deux niveaux : d'abord un auteur-voyageur découvre des éléments inconnus d'une autre civilisation, souvent lointaine, ensuite il essaie de comprendre ce qu'il voit, d'assimiler les expériences qu'il a vécues et d'interpréter le savoir acquis dans une perspective plus vaste où apparaissent des questions sur l'Univers, son organisation et sa finalité. En partant à la découverte des terres et des choses nouvelles, les voyageurs réalisent le programme humaniste où la

⁶ J. Delumeau, *La Civilisation de la Renaissance*, Paris, Arthaud, 1967, p. 21.

⁷ Voir p. ex. M. Ch. Gomez-Géraud, *Écrire le voyage au XVI^e siècle en France*, Paris, PUF, 2000.

contemplation du Monde est non seulement une activité sensuelle et spirituelle mais souvent aussi scientifique. Un explorateur s'émerveille devant la beauté des contrées exotiques, celle de l'Amérique aussi bien que celle de l'Orient, mais il est de plus en plus avide de connaissances précises et approfondies. Il est fréquent que les voyageurs ne se limitent pas à rapporter de leurs expéditions des objets pour les exposer dans leurs collections, mais qu'ils veuillent les décrire et les placer dans un système cohérent de significations. Au XVI^e siècle, ce sont sûrement les cabinets de curiosités qui focalisent l'attention des amateurs de singularités. Cependant dans ce domaine, les publications jouent un rôle encore plus important, notamment les relations de voyages et les ouvrages où les auteurs exploitent leurs observations et expériences acquises lors des expéditions. L'auteur a plusieurs décisions stratégiques à prendre : choisir le latin ou une langue vernaculaire, le discours littéraire ou scientifique, se limiter au texte ou ajouter des illustrations. La réponse à ces questions, et à plusieurs autres, détermine le caractère du texte et en même temps vise un public différent.

Pierre Belon – passionné de science, fasciné par la langue

Pierre Belon du Mans est l'un des voyageurs français du XVI^e siècle qui ont largement contribué à la diffusion du savoir. Son cas est particulièrement intéressant parce qu'il s'est proposé d'explorer la nature des pays lointains, il a réalisé son projet avec une détermination exemplaire et il a réussi à atteindre ses objectifs. De plus, comme auteur d'ouvrages scientifiques il se distingue par le niveau de recherche et par un programme éditorial réfléchi dont chaque œuvre constitue une partie de la collection de la Nature.

Pierre Belon, né à La Soultière, près du Mans, commence son éducation chez René des Prez, apothicaire de l'évêque de Clermont. En tant que garçon apothicaire, il herborise et le goût pour les plantes lui restera toute sa vie. Il passe comme apothicaire au service de René Du Bellay, évêque du Mans, qui le protège et l'envoie à Wittenberg. Belon y étudie dans les années 1540-1541. Il y a l'occasion de suivre les cours de botanique de Valerius Cordus, minéralogiste et botaniste renommé. Cette rencontre marque sans doute Belon, Cordus devient son maître, c'est avec lui et un groupe d'étudiants allemands qu'il explore les champs et forêts en Saxe, Thuringe, Poméranie et Bohême, en herborisant. Le maître les emmène aussi en Flandres et en Angleterre. En 1542, Belon commence ses études à la Faculté de Médecine de Paris, mais comme il doit les interrompre à plusieurs reprises, il n'obtient sa licence qu'en 1560. À l'âge de 29 ans, il entreprend le grand voyage de sa vie, au Levant. Grâce à l'appui et aux fonds du cardinal de Tournon, il a la possibilité de devenir membre de la suite de l'ambassadeur Gabriel d'Aramont qui part pour le pays de Soliman le Magnifique en décembre 1546. Belon, avec enthousiasme, réalise son projet scientifique d'observer les

singularités des pays lointains pour ensuite les décrire dans une œuvre qui serait à la fois divertissante et riche en informations solides. La suite de l'ambassadeur n'arrive à Venise qu'en février 1547. Belon se sépare d'ailleurs de l'expédition pour visiter les îles grecques : Corfou, Zante, Cythère et la Crète. Il explore Salonique, le mont Athos, Constantinople. Dans les derniers jours d'août 1547, Belon décide d'accompagner François de Fumel, le nouvel ambassadeur, dans son voyage en Égypte. Il visite Alexandrie, le Caire, Memphis, Gizeh et ses pyramides, puis il part pour le mont Sinaï et le monastère Sainte-Catherine. L'expédition retourne au Caire pour se rendre ensuite à Jérusalem et en Terre sainte. Après le retour à Constantinople, il visite plusieurs régions de la Turquie. Il observe la flore et la faune des contrées parcourues, les paysages, les vestiges des civilisations anciennes. Il rentre en France au début de 1549 en rapportant de ce merveilleux voyage, outre des notes et des dessins, plusieurs *singularitez* – objets précieux comme plantes exotiques, grains et peaux de serpents⁸.

Le voyage au Levant constitue pour Belon le moment crucial dans sa vie de scientifique. Non seulement il a réussi à réaliser son rêve d'entreprendre un voyage lointain, mais il a aussi élaboré sans doute le projet d'éditer un cycle de livres consacrés surtout aux observations qu'il avait eu la chance de faire pendant ce voyage. En l'espace de huit ans, dans les années 1551-1558, Belon publie neuf ouvrages, en français et en latin (sans compter les rééditions et les traductions). Il commence par *L'histoire naturelle des estranges poissons marins*, éditée à Paris chez Regnaud Chaudière en 1551. Deux ans plus tard, il publie quatre autres textes : sa relation du voyage au Levant en trois livres intitulée *Les Observations de plusieurs singularitez et choses memorables, trouvées en Grece, Asie, Judée, Egypte, Arabie, et autres pays estranges*, parue à Paris chez Guillaume Cavellat, édition partagée la même année avec Gilles Corrozet. Ensuite viennent deux ouvrages en latin qui sont complémentaires aux *Observations*. L'un présente les souvenirs des antiquités égyptiennes et les analyses de plusieurs problèmes de l'histoire antique : *De admirabile operum antiquorum*. L'autre, *De arboribus coniferis*, est consacré à la description des arbres. Sept semaines séparent la sortie des *Observations* de celle des deux traités. À ce triptyque, il faut ajouter la quatrième publication : *De aquatilibus* où Belon cherche à systématiser ses recherches sur les poissons.

Cette collection paraît imposante dans la mesure où Belon n'est rentré à Paris après son long voyage qu'en 1549 et a dû partir aussitôt pour Rome avec son protecteur le cardinal de Tournon ; de plus, il a effectué deux voyages, sans doute diplomatiques, en Angleterre en 1550.

Habitué à un travail systématique, Belon publie en 1555 un ouvrage monumental *L'histoire de la nature des oyseaux*, en sept livres, chez Guillaume

⁸ *Voyage au Levant (1553). Les Observations de Pierre Belon du Mans*, texte établi et présenté par A. Merle, Chandeigne, 2001, p. 89.

Cavellat, l'édition partagée avec Gilles Corrozet et Benoist Prevost. La deuxième publication de cette année-là, *La nature et diversité des poissons* est une traduction française d'une grande partie de son ouvrage sur les poissons de 1553 édité en latin. Enfin, la même année, Belon donne une version remaniée des *Observations*. C'est en 1557 que voit le jour une autre publication qui constitue un remaniement de la matière iconographique contenue dans les *Observations* et les autres ouvrages. Publié chez Guillaume Cavellat, le livre intitulé *Portraits d'oyseaux, animaux, serpens, herbes, arbres, hommes et femmes d'Arabie et Égypte* fait référence à la relation de voyage du naturaliste mais cette fois propose aux lecteurs une sorte d'album, un recueil d'images accompagnées de courts poèmes (quatrains) contenant des informations sur l'objet représenté. La dernière publication de Belon, *Les Remonstrances sur le default du labour et culture des plantes*, est une étude sur les plantes et les jardins où il propose un vaste plan d'acclimatation de certaines espèces (chêne-vert et chêne-liège, épicea, platane, pavot) en France.

Belon a donc consacré trois ouvrages aux poissons marins et d'eau douce, et une importante étude aux oiseaux (en sept livres). Sa passion pour les plantes s'est vue réalisée dans deux livres. Mais l'œuvre sans doute la plus complète et diversifiée à la fois, c'est sa relation du voyage au Levant. On y trouve les descriptions des plantes, arbres, animaux, paysages, monuments et habitants des contrées lointaines. Belon en tant que naturaliste s'intéresse à plusieurs branches de la Nature, il veut approfondir ses connaissances mais en même temps il tient à la diffusion du savoir. D'autant plus qu'il est créatif et énergique, d'où l'idée contenue dans son dernier ouvrage : un projet d'acclimater en France certaines espèces exotiques. Il n'est pas donc étonnant que dans un sonnet dédié au roi, constituant une des pièces liminaires de *L'histoire de la nature des oyseaux*, Guillaume Aubert souligne la diversité et l'importance de l'activité scientifique de Belon en soulignant qu'il ne laisse « plus rien libre en l'univers » :

Belon passant, Sire, par le travers
Des flots glacéz, et des mers alterées,
Pour embellir tes terres bienheurees,
Apporte icy par maints aspres deserts

Ores des rocs les arbres toujours verds,
Or les poissons de leurs bleuës marrés,
Puis les oyseaux des celestes contrées,
Ne laissant plus rien libre en l'univers.

De ses travaux il remenace encores
L'Inde emperlée, et les arenas Mores,
Mais il ne peut plus rien sans ton secours.

Rechasse donc, Sire, celle souffrance :
Ainsi toujours la couronne de France
Vive immortelle en ses rares discours.⁹

Le poète apprécie les succès indiscutables du naturaliste et voyageur, mais il lui attribue aussi un rôle important dans la propagation de l'image exceptionnelle de la France dans le monde, ce qui devait plaire au roi. Henri II pouvait aussi ressentir une certaine satisfaction, en voyant que son mécénat avait servi à mener là une recherche de qualité.

Discours littéraire ou discours scientifique – un choix difficile

Une analyse des éditions successives des œuvres de Belon permet d'observer quelques traits caractéristiques.

Il a une conception bien précise de l'édition de ses œuvres. On pourrait même y voir, comme le propose Grégoire Holtz, le projet d'un cycle de publications¹⁰. Comme il a déjà été dit, en 1553, paraissent quatre œuvres de Belon dont trois en latin. Il réserve donc le français à sa relation du voyage, tandis que les trois autres questions : la spécificité des résineux, la description des antiquités d'Égypte et une étude sur les poissons, sont traitées en latin. L'auteur a préalablement analysé la matière rassemblée pendant le voyage et a opéré un choix avec précaution. La décision concernait les thèmes qui pouvaient être contenus dans les trois livres des *Observations* et ceux qui devaient se trouver dans les traités scientifiques en latin. C'est bien visible dans l'épisode égyptien. Belon lui consacre soixante-deux chapitres dans lesquels il décrit la flore et la faune d'Égypte, ses monuments, paysages et habitants sans parler amplement de l'histoire. C'est dans *De admirabile operum antiquorum* qu'il développe les sujets qui peuvent intéresser les historiens, les médecins et les philologues. Belon était donc pleinement conscient des différences qui séparent un récit destiné à un public large et une étude adressée aux spécialistes.

Pour réaliser ses projets, il collabore avec les éminents éditeurs-imprimeurs de l'époque. La plupart de ses ouvrages sont édités par Guillaume Cavellat associé à Gilles Corrozet et parfois à Benoist Prevost (les deux ont travaillé à l'imprimerie de Charles Estienne). Dans la plupart des cas, le texte est accompagné d'images et de cartes, ce qui renforce sa valeur éducative.

⁹ G. Aubert, « Au Roi », dans : P. Belon, *Histoire de la nature des oyseaux*, Paris, G. Cavellat, 1555, p. I v^o.

¹⁰ Voir G. Holtz, « Dossier critique », dans : P. Belon, *Le Voyage en Égypte*, éd. G. Holtz, Paris, Klincksieck, 2004, p. 165-166.

Un exemple intéressant d'un mélange de genres est le livre *Portraits d'oiseaux, animaux, serpens, herbes, arbres, hommes et femmes d'Arabie et Égypte* où le texte est réduit au minimum et les illustrations jouent le premier rôle. Le lecteur trouve parmi les pièces liminaires une épître dédicatoire au roi Henri II, dont l'auteur est Guillaume Cavellat, éditeur. Selon lui, Belon serait le premier parmi les auteurs anciens et modernes qui propose une nouvelle façon de présenter le savoir sur les oiseaux. Cavellat rappelle l'ouvrage précédent en sept livres qu'il avait édité lui-même et où cette nouvelle présentation de la matière était déjà réalisée. La nouvelle édition des *Portraits d'oiseaux* visait un autre public : les lecteurs qui aimeraient la brièveté et voudraient utiliser le livre en voyage, d'où le petit format. Chaque portrait était accompagné du nom en quatre langues : le grec, le latin, l'italien et le français pour contenter aussi d'autres lecteurs plus exigeants. Cavellat explique ensuite au roi et aux lecteurs que Belon étant en voyage dans un « pays étrange », l'éditeur lui-même a décidé de composer des quatrains en français qui devaient faciliter la mémorisation des traits caractéristiques de chaque objet (oiseau, animal, plante). Il exprime aussi l'idée que chaque savant qui rend ses écrits publics est comme un peintre qui fait une œuvre d'art. La lettre se termine sur la remarque que l'homme contemplatif qui écrit pour la commodité des autres a besoin de support, il est donc évident que le mécénat est indispensable car il faut supporter l'homme dont « l'ouvrage n'est vendible »¹¹.

Ce court texte témoigne bien des relations étroites qu'entretiennent les auteurs et les imprimeurs associés non seulement dans un but lucratif mais aussi pour réaliser des projets scientifiques. On peut voir une certaine continuité dans le projet éditorial de Pierre Belon. Il passe en revue plusieurs domaines de la Nature, il collectionne les objets apportés des pays lointains, mais en même temps il systématise les connaissances et organise la diffusion du savoir en visant différents types de lecteurs, des plus initiés connaissant le latin aux amateurs qui désirent observer la nature en se promenant le livre à la main.

Un autre problème de Belon est le choix narratif. Dans la première version des *Observations*, celle de 1553, il a décidé d'écrire à la première personne du singulier, ce qui rend bien la dimension de l'aventure et l'authenticité des expériences personnelles. Cependant, il y a renoncé à partir de l'édition de 1555 et il a recouru à la première personne du pluriel. Ainsi, il a renoué avec l'usage en vigueur qui imposait « nous » aux textes d'ambition scientifique. La version de 1555 devient donc moins pittoresque grâce à ce « nous » plus neutre, si bien que Belon s'approche volontairement du discours scientifique. Cependant, le récit perd en dynamique et ce qui est aussi regrettable c'est que

¹¹ G. Cavellat, « Au trèschrestien roy Henry, deuxiesme de ce nom », dans : P. Belon, *Portraits d'oiseaux, animaux, serpens, herbes, arbres, hommes et femmes d'Arabie et Égypte*, Paris, G. Cavellat, 1557, p. iii.

ce changement a nivelé certaines nuances dans la narration. Dans la version originale où le « je » alternait avec le « nous », le lecteur pouvait s'imaginer plus facilement l'activité de l'auteur lui-même et celle du groupe dont il faisait partie¹². Les fragments ci-dessous illustrent bien ce problème. Commençons par une très belle description de la « grande pyramide », qui dans la version de 1553 se présente ainsi :

La plus grande pyramide, pour être en un lieu un peu plus bas que la seconde, apparaît de loin être plus petite ; mais de près elle se montre sans comparaison beaucoup plus grande. Véritablement elles sont plus admirables que ne les ont décrites les historiens, desquelles la plus grande est faite à degrés par le dehors. *J'ai mesuré*¹³ sa base, qui a 324 pas d'un coin à l'autre, lesquels *je comptai*, étendant un peu les jambes. Commençant à compter du pied de ladite pyramide en montant, *je trouvai* environ 250 degrés, desquels chacun degré est de la hauteur de cinq semelles d'un soulier à neuf points.

Étant à la sommité, *je voyais* bien à clair la ville du Caire delà le Nil du côté de l'Arabie déserte, et de l'autre côté *me retournant* vers le septentrion, je voyais tout le pays d'Égypte comme submergé, ressemblant quelque grande mer.¹⁴

Ce passage si personnel dans sa première version devient beaucoup plus schématique et conventionnel en 1555. Sans doute le style est-il plus solennel et s'approche-t-il du discours scientifique :

La plus grande pyramide pour être en un lieu un peu plus bas que la seconde, apparaît de loin être plus petite, mais de près elle se montre sans comparaison beaucoup plus grande. Véritablement elles sont plus admirables que ne les ont décrites les historiens, desquelles la plus grande est faite à degrés par le dehors. *Nous avons mesuré* sa base, qui a trois cent vingt-quatre pas d'un coin à l'autre, lesquels *comptâmes*, étendant un peu les jambes. Commençant à compter du pied de ladite pyramide en montant, *trouvâmes* environ deux cent cinquante degrés, desquels chacun degré est de la hauteur de cinq semelles d'un soulier à neuf points. Étant à la sommité, *voyions* bien à clair la ville du Caire de là le Nil du côté de l'Arabie déserte, et de l'autre côté *nous retournant* vers le septentrion, *voyions* tout le pays d'Égypte comme submergé semblant quelque grande mer.¹⁵

¹² C'est entre autres pour ces raisons qu'Alexandra Merle a choisi le texte des *Observations* de 1553 pour son édition de 2001 : *Voyage au Levant (1553). Les Observations de Pierre Belon du Mans*, Paris, Chandeigne, 2001.

¹³ C'est nous qui soulignons.

¹⁴ *Voyage au Levant (1553). Les Observations de Pierre Belon du Mans*, op. cit., p. 312.

¹⁵ P. Belon, *Le Voyage en Égypte*, op. cit., p. 62. Le texte de l'épisode égyptien (chapitres XV-LXXVII) est établi d'après l'édition des *Observations* publiée à Paris en 1555 chez Guillaume Cavellat.

Cependant, il y a d'autres extraits où cette substitution du « je » par le « nous » devient plus problématique. Restons dans le chapitre « Observation des pyramides », où en 1553 Belon écrit :

Quand *nous fûmes retournés* en la première cavité, en marchant plus outre, *trouvâmes* quelque petit espace à main gauche, qui a ainsi été rompue, car autrement elle est toute massive. *Nous y trouvâmes* des souris chauves différentes aux nôtres, et à celles que *j'avais* auparavant vues dedans le labyrinthe de Crète, car les nôtres n'ont la queue plus longue que les ailes, mais celles de la pyramide ont une queue qui passe quatre doigts outre les ailes, longue comme aux souris. *Nous sortîmes* de la pyramide, et *allâmes* voir la seconde.¹⁶

Dans la version de 1555, ce passage est légèrement modifié :

Quand *nous fûmes retournés* en la première cavité, en marchant plus outre, *trouvâmes* quelque petit espace à main gauche, qui a ainsi été rompue, car autrement elle est toute massive. *Nous y trouvâmes* des souris chauves différentes aux nôtres, et à celles qu'*avons* auparavant vues dedans le labyrinthe de Crète, car les nôtres n'ont la queue plus longue que les ailes, mais celles de la pyramide ont une queue qui passe quatre doigts outre les ailes, longue comme aux souris. *Nous sortîmes* de la pyramide, et *allâmes* voir la seconde.¹⁷

Mais ce petit changement fait perdre une nuance où l'emploi du « je » met en valeur l'expérience personnelle de l'auteur. Et pour le dernier exemple illustrant les conséquences des modifications de pronoms, prenons l'extrait où Belon décrit ses observations pendant le voyage du Caire au mont Sinaï. Dans la version de 1553, la distinction entre une activité de Belon et celle du groupe des voyageurs dont le naturaliste fait partie est nette :

Le landemain s'éleva un petit vent qui rafraîchit tout le jour, car il abattait la véhémence du soleil. Notre chemin était droit au levant. *Je trouvai* une sorte de rats en cette campagne, qui vivent seulement de ladite semence d'hyosciame : ils sont cendrés dessus, et blancs dessous, assez longs de corsage, ayant la queue longue et le museau pointu, lesquels il *m'était* facile observer, car quelque part où *je sois allé*, *j'ai* toujours eu mon pic quant et *moi*, duquel fouissant dedans la terre, *je* les tirais dehors, comme aussi tous serpent. *Cheminâmes* seulement jusques au midi, et *campâmes* dessous nos tentes pour reposer les chameaux et montures. *Abrevâmes* les montures au soir avec l'eau des outres que *nous avons prise* au Nil. Les chameaux ne burent point, car ils peuvent demeurer trois ou quatre jours sans boire.¹⁸

¹⁶ *Voyage au Levant (1553). Les Observations de Pierre Belon du Mans, op. cit.*, p. 313.

¹⁷ P. Belon, *Le voyage en Égypte, op. cit.*, p. 63-64.

¹⁸ *Voyage au Levant (1553). Les observations de Pierre Belon du Mans, op. cit.*, p. 329.

Dans la version de 1555, le récit est moins animé :

Le landemain s'éleva un petit vent qui rafraîchit tout le jour, car il abattait la véhémence chaleur du soleil. Notre chemin était droit au levant. *Nous trouvâmes* une sorte de rats en cette campagne, qui vivent seulement de ladite semence d'hycosciame : ils sont cendrés dessus, et blancs dessous, de corsage assez longs, ayant la queue longue, et le museau pointu, lesquels il était facile observer, car quelque part que *soyons allés, avons* toujours *eu* mon pic quant et *nous*, duquel fouissant dedans la terre, nous les tirions dehors, comme aussi tous serpent. Seulement *cheminâmes* jusques au midi, et *campâmes* dessous nos tentes pour reposer les chameaux et montures et *abreuvâmes* les montures au soir avec l'eau des outres que nous avons prise au Nil. Les chameaux ne burent point, car ils peuvent demeurer trois ou quatre jours sans boire.¹⁹

On s'aperçoit facilement que le texte du récit de la seconde version est plus neutre, l'auteur s'efface et renonce à la présence individuelle dans l'histoire. Le texte devient probablement plus scientifique, mais il devient moins dynamique, voire moins littéraire. Dans la première version, l'auteur nous présente un groupe de voyageurs qui parcourent le trajet du Caire au mont Sinäi. La caravane traverse le désert et surmonte plusieurs obstacles et difficultés, mais c'est seulement l'auteur qui, dans ces circonstances difficiles, a envie d'observer la nature, les rats du désert. Le lecteur a la chance de mieux s'imaginer les conditions du voyage et les relations entre l'auteur et les membres de la caravane. Le texte après les corrections n'a plus le même charme, bien qu'il reste intéressant.

Une question s'impose donc : pourquoi Belon, sans doute conscient des conséquences de ces modifications qui étaient plus que stylistiques, n'y a-t-il pas renoncé ? La réponse n'est pas simple. Mais elle peut se trouver dans les préfaces et les premiers chapitres de trois livres des *Observations*. Les thèmes abordés dans ces pages trahissent certains problèmes dont Belon devait être préoccupé. Tout d'abord, dans la préface du Premier livre, il explique sa méthode de travail :

Or pource que les choses singulières prises des plantes, animaux et minéraux pour la plus grande partie nous sont envoyées par le bénéfice des pérégrinations, sans lesquelles il nous est difficile, et du tout impossible avoir part ès dons et richesses des terres étranges, je me délibérai les aller voir sur les lieux de leur naissance. Et à cause que la connaissance d'icelles m'eût été d'autant plus malaisée, je voulus auparavant tirer la perspective de leurs effigies des livres de nos ancêtres, pour l'imprimer en mon idée ; et alors j'osai entreprendre les aller chercher au loin par les pays étranges, n'espérant autre récompense pour mes peines que de les voir en vigueur.²⁰

¹⁹ P. Belon, *Le voyage en Égypte*, op. cit., p. 80-81.

²⁰ *Voyage au Levant (1553). Les observations de Pierre Belon du Mans*, op. cit., p. 57.

Selon Belon, la vraie connaissance est impossible sans préparation préalable qui consiste à étudier les ouvrages des autorités antiques. Les choses singulières méritent cependant une étude nouvelle avant d'être décrites et assimilées par les savants modernes de la Renaissance. Il souligne le caractère novateur et la qualité de son travail : « Et pource que telles choses n'avaient par ci-devant été examinées ni mises en notre langue, ni accordées avec les écrits des anciens auteurs, la difficulté m'en a été d'autant plus laborieuse »²¹. Cependant un passage qui précède peut éveiller notre attention parce que l'auteur y insiste sur « des calomnies d'autrui » :

Et soit que plusieurs anciens et modernes aient par ci-devant écrit telle ou semblable matière en leurs voyages et navigations, toutefois parce que j'ai observé tout le contenu de ce présent traité, je l'ai hardiment osé mettre en lumière, sans avoir crainte des calomnies d'autrui. Car si quelqu'un confère ce mien œuvre avec les écrits des susdits, je me tiens pour assuré qu'on ne me pourra justement reprocher que j'aie rien traduit d'autrui, sinon des bons auteurs anciens, desquels je me suis souventes fois aidé en exprimant les noms des animaux et des plantes et autres semblables choses appelées par noms propres, mises en notre vulgaire français.²²

Le naturaliste fait allusion à quelques attaques dont il était probablement l'objet. En effet, il a dû faire face aux critiques violentes de la part de certaines personnes qui contestaient sa connaissance des auteurs antiques, sa maîtrise du latin et même l'authenticité de ses observations. Son tempérament de polémiste se manifeste également dans la préface du Second livre des *Observations* où il commente une opinion de Matthiolo, célèbre médecin siennois, sur l'usage de la momie comme médicament²³. Le nom du médecin n'était pas mentionné mais le milieu scientifique comprenait de quelle controverse il s'agissait :

Pource que nous lisons infinis discours des pérégrinations de plusieurs hommes, tant de notre temps que des Anciens qui ont voyagé par terre et mer, aussi trouvons que ceux qui se sont voulu mêler des choses qui étaient hors de leur connaissance et qu'ils n'entendaient pas, sont souvent convaincus de mensonge. Je mets l'exemple de ce qu'on nomme maintenant *mumie*, de laquelle quelques-uns s'avançant par trop, ignorant les bonnes lettres et les choses naturelles, ont prononcé qu'elle est faite des corps humains submergés ès sablons mouvants ès déserts d'Afrique ou d'Arabie. Mais quand je spécifierai les choses que j'ai observées en Égypte, je

²¹ *Ibid.*, p. 59.

²² *Ibid.*

²³ D. Szeliga, « Pierre Belon et l'affaire de la *mumie* à la Renaissance », dans : *Les momies, savoir et représentations. De l'Égypte ancienne à Hollywood*, sous la dir. de P. Martin, Neuilly, Atlande, 2009, p. 87-96.

prouverai la mumie être bien autre chose que ce que le vulgaire pense, et que les Grecs et Latins ne l'ont pas ignorée.²⁴

Philippe Glardon, auteur de l'ouvrage *L'histoire naturelle au XVI^e siècle*, suppose que Belon était aussi entré en conflit avec Rondelet, l'un des plus grands naturalistes de l'époque²⁵. Il en résulte que le voyageur devait veiller au caractère scientifique de ses publications, même au prix de la diminution de leur charme littéraire.

Heureusement la riche diversité des publications de Belon est toujours appréciée du public. En attestent les rééditions successives de ses ouvrages et surtout celles des *Observations*, texte qui traduit le mieux sa personnalité et ses projets scientifiques et littéraires. En poursuivant ses recherches, il essaie non seulement de connaître les plantes et les animaux, mais aussi de comprendre la structure du Monde, ses mystères et ses lois. Il cherche à faire connaissance avec les peuples mal connus et à les décrire et comprendre leurs mœurs. En vrai humaniste, il se tourne vers les auteurs antiques, Pline, Dioscoride, Hérodote, Strabon pour vérifier l'exactitude de leurs observations. Le texte de sa relation du voyage au Levant illustre bien, à notre avis, les rapports de tension entre les discours littéraire et scientifique à l'époque.

Bibliographie

- Belon, Pierre, *De admirabili operum antiquorum et rerum suspiciendarum praestantia liber primus. De medicato funere seu cadavere condito et lugubri defunctorum ejulatione liber secundus. De medicamentis nonnullis servandi cadaveris vim obtinentibus liber tertius*, Paris, G. Cavellat, 1553.
- Belon, Pierre, *De aquatilibus libri duo cum iconibus ad vivam ipsorum effigiem quoad ejus fieri potuit expressis*, Paris, Ch. Estienne, 1553.
- Belon, Pierre, *De arboribus coniferis resiniferis, aliis quoque nonnullis sempiterna fronde virentibus*, Paris, G. Cavellat, 1553.
- Belon, Pierre, *La Nature et diversité des poissons, avec leurs pourtraictz représentez au plus près du naturel*, Paris, Ch. Estienne, 1555.
- Belon, Pierre, *L'Histoire de la nature des oyseaux, avec leurs descriptions et naïfs portraits retirez du naturel*, en sept livres, Paris, G. Corrozet, 1555.
- Belon, Pierre, *L'Histoire naturelle des estranges poissons marins avec la vraie peinture et description du Dauphin et de plusieurs autres de son espèce*, Paris, R. Chaudière, 1551.

²⁴ *Voyage au Levant (1553). Les observations de Pierre Belon du Mans, op. cit.*, p. 229.

²⁵ Ph. Glardon, *L'histoire naturelle au XVI^e siècle : introduction, étude et édition critique de La nature et diversité des poissons de Pierre Belon (1555)*, Genève, Droz, 2011.

- Belon, Pierre, *Les Observations de plusieurs singularitez et choses mémorables trouvées en Grèce, Asie, Judée, Égypte, Arabie et autres pays estranges, rédigées en trois livres*, Paris, G. Corrozet, 1553.
- Belon, Pierre, *Le voyage en Égypte*, éd. Grégoire Holtz, Paris, Klincksieck, 2004.
- Belon, Pierre, *Portraits d'oyseaux, animaux, serpens, herbes, arbres, hommes et femmes d'Arabie et Égypte*, Paris, G. Cavellat, 1557.
- Belon, Pierre, *Remonstrances sur le default du labour et culture des plantes, et de la cognoissance d'icelles, contenant, la maniere d'affranchir et apprivoiser les arbres sauvages*, Paris, G. Corrozet, 1558.
- Bonivard, François, *Chroniques de Genève*, éd. Micheline Tripet, Genève, Droz, 2001.
- Compagnon, Antoine, *La littérature, pour quoi faire ?* [2007], Paris, Collège de France, coll. « Leçons inaugurales du Collège de France », n° 188, septembre 2013.
- Delumeau, Jean, *La Civilisation de la Renaissance*, Paris, Arthaud, 1967.
- Gardon, Philippe, *L'histoire naturelle au XVI^e siècle : introduction, étude et édition critique de La nature et diversité des poissons de Pierre Belon (1555)*, Genève, Droz, 2011.
- Gomez-Géraud, Marie-Christine, *Écrire le voyage au XVI^e siècle en France*, Paris, PUF, 2000.
- Szeliga, Dorota, « Pierre Belon et l'affaire de la *mumie* à la Renaissance », dans : *Les momies, savoir et représentations. De l'Égypte ancienne à Hollywood*, sous la dir. de Pierre Martin, Neuilly, Atlande, 2009, p. 87-96.
- Voyage au Levant (1553). Les Observations de Pierre Belon du Mans*, texte établi et présenté par Alexandra Merle, Paris, Chandeigne, 2001.

Małgorzata Sokołowicz
Université de Varsovie
ORCID 0000-0003-0554-8852

Le roman colonial : la crise de la littérature exotique et l'essor de l'ethnographie

Colonial Novel: the Crisis of Exotic Literature and the Development of Ethnography

The aim of the present paper is to show how the crisis of exotic literature, understood as the first type of literature inspired directly by colonies, contributed to the development of ethnography. The paper is divided into three parts. The first one defines exotic literature and analyses the reasons of its crisis. The second presents the main theories concerning colonial novel coming from the beginning of the 20th century; and the last part shows the example of an ethnographic discourse in one of the colonial novels praised by their theoreticians: *Derrière les vieux murs en ruines* by Aline Réveillaud de Lens (1881-1925).

Keywords: colonial novel, ethnography, exotic literature, crisis, Aïssaoua, Aline Réveillaud de Lens

Mots-clés : roman colonial, ethnographie, littérature exotique, crise, Aïssawa, Aline Réveillaud de Lens

Définie comme « un “discours scientifique” façonné par les voyageurs, les missionnaires et les spécialistes européens des sciences sociales [...] dans le but d'expliquer des cultures et des sociétés lointaines soumises au processus de la conquête et de la domination impériales »¹, l'ethnographie est dans l'effet la

¹ K. Aggarwal, « Colonial Ethnography as a Strategy for Self-Writing : The Case of Paul Hazoumés Doguicimi (1938) », *International Journal of Francophone Studies*, n° 18 (2/3), 2015, p. 171.

« science de l'ère coloniale »². Pour Emmanuelle Sibeud « parler d'ethnographie coloniale avant 1914 est un pléonasme »³. Il n'y a pas d'autre ethnographie. La seule qui existe à cette époque s'attache aux colonies. D'ailleurs, après la Seconde Guerre mondiale, c'est à cause de ses connotations coloniales que le mot sort de l'usage. Il est remplacé par un autre « plus noble » : « l'anthropologie, mot à mot irréprochable puisque *science* ou, plutôt, *traité de l'homme* »⁴.

En effet, apparu en français en 1823, le mot « ethnographie » n'a pas d'étymologie « noble ». Alors que sa deuxième partie, « graphie », se réfère visiblement à l'écriture, la première est plus équivoque. Le préfixe « ethno » vient du grec et désigne le peuple, la nation, l'ethnie ; l'ethnographie voudrait donc dire la description du peuple, de la nation ou de l'ethnie. Pourtant, Catherine Coquery-Vidrovitch souligne que le premier sens du mot « ethnique » était celui de « païen », par opposition au chrétien. « Il s'agissait [donc], pour des observateurs attentifs et curieux, de décrire les mœurs et les langues de peuples exotiques supposés être d'une nature différente de celles des sociétés "civilisées", c'est-à-dire de culture judéo-chrétienne occidentale »⁵.

C'est la raison pour laquelle l'ethnographie française se développe en même temps que le second empire colonial français : elle vise à décrire les peuples exotiques auxquels les Européens ont soudain un accès plus facile. Ce n'est pas un hasard si, en 1876, à Paris, ouvre l'École d'anthropologie, offrant à ses étudiants des cours d'ethnographie, et si deux ans plus tard est créé le Musée d'Ethnographie du Trocadéro. Les expositions universelles de 1889 et 1890 et le succès de récits de voyage contribuent encore au développement, entre 1880 et 1914, de ce qu'on appelle le discours ethnographique⁶.

Ce discours apparaît dans deux types de publication : d'une part, il est présent dans des publications scientifiques, dans des revues ethnographiques qui se développent, elles aussi, à l'époque⁷. D'autre part, il est facile de découvrir des descriptions tout à fait ethnographiques dans la littérature française créée dans les colonies ou inspirée par les colonies⁸. C'est l'émergence de cette littérature

² C. Coquery-Vidrovitch, « L'Anthropologie, ou la mort du Phénix ? », *Le Débat*, n° 90, 1996, p. 115.

³ E. Sibeud, « La Naissance de l'ethnographie africaniste en France avant 1914 », *Cahiers d'Études Africaines*, n° 34 (136), 1994, p. 651.

⁴ C. Coquery-Vidrovitch, *op. cit.*, p. 117.

⁵ *Ibid.*, p. 115.

⁶ E. Sibeud, *op. cit.*, p. 639-641.

⁷ Par exemple la *Revue d'Ethnographie et de Sociologie* (1908), le *Bulletin de l'Institut français d'Anthropologie* (1913), *Ethnographie* (1913). Pour plus de détails, voir E. Sibeud, *op. cit.*, p. 643.

⁸ Ce discours est d'ailleurs depuis toujours présent dans les relations de voyage. « Le voyage, écrit Jacques Chupeau, est toujours le compte rendu d'une enquête, l'apport d'observations qui doivent servir à rectifier ou compléter une connaissance encore incertaine et incomplète du globe ». J. Chupeau, « Les Récits de voyages aux lisières du roman », *Revue d'Histoire Littéraire*

dite coloniale (et plus particulièrement du roman colonial) et sa relation avec l'ethnographie qui sera au cœur de nos réflexions. Nous montrerons ainsi comment la crise de la littérature exotique – comprise comme le premier type de littérature inspirée des colonies – a contribué à l'essor de l'ethnographie et cela en trois mouvements. D'abord, nous parlerons de la littérature exotique et des raisons de sa crise. Ensuite, nous présenterons les principales théories concernant le roman colonial, venant toutes du début du XX^e siècle, et – enfin – nous prendrons pour exemple le discours ethnographique visible dans l'un des romans coloniaux bien accueillis par ses théoriciens, *Derrière les vieux murs en ruines* (1922) d'Aline Réveillaud de Lens.

La crise de la littérature exotique

En 1935, dans l'introduction à son édition du *Voyage en Égypte* d'Eugène Fromentin, Jean-Marie Carré parlait du « bric-à-brac exotique » « facile et décoratif » caractéristique de cette seconde moitié du XIX^e siècle, bric-à-brac fait « d'illuminations aveuglantes, d'éclats brusques et contrastés, d'anecdotes et de détails »⁹. Le premier sens du mot exotique voulait dire « extérieur » et – de ce fait – « étranger » à notre culture. Jean-Marc Moura souligne que c'est à partir du XIX^e siècle que le mot « exotisme » n'est plus considéré comme une « représentation littéraire de l'étranger (sens objectif) mais [comme représentation] des aspects surprenants, divertissants de celui-ci (sens impressif) »¹⁰. Cela est dû en grande partie à l'époque romantique où l'exotisme « faisait appel à l'imagination plus qu'à la stricte observation des choses et des hommes, des décors, des mœurs et des faits »¹¹. Les notions d'« orientalisme de chambre » ou d'« orientalisme de bibliothèque » qui se réfèrent à l'Orient né de rêves et de fantasmes et qui n'a rien à voir avec une contrée réelle, peuvent tout à fait s'appliquer à l'exotisme¹².

« [O]n entendra donc par exotisme une *rêverie* qui s'attache à un *espace lointain* et se réalise dans une *écriture* »¹³, écrit Jean-Marc Moura dans son

de la France, n° 3/4 (77), 1977, p. 537. Pourtant, ce n'est qu'à l'époque coloniale que se développe l'ethnographie en tant que science.

⁹ J.-M. Carré, « Introduction », dans : E. Fromentin, *Voyage en Égypte*, éd. J.-M. Carré, Paris, Éditions Montagne, 1935, p. 20.

¹⁰ Cf. J.-M. Moura, « Littérature coloniale et exotisme : Examen d'une opposition de la théorie littéraire coloniale », dans : *Regards sur les littératures coloniales. Afrique francophone : Découvertes*. Tome I, sous la dir. de J.-F. Durand, Paris, L'Harmattan, 1990, p. 24.

¹¹ Cf. P. Jourda, *L'Exotisme dans la littérature française depuis Chateaubriand*. Tome II : *Du romantisme à 1939*, Genève, Slatkine Reprints, 1970 [1938/1956], p. 9.

¹² Nous empruntons le terme « orientalisme de bibliothèque » à Jean-Marc Bailbé : « Orientalisme », dans : *Dictionnaire de la musique en France au XIX^e siècle*, sous la dir. de J.-M. Fauquet, Paris, Fayard, 2003, p. 915.

¹³ J.-M. Moura, *Lire l'exotisme*, Paris, Dunod, 1992, p. 4.

célèbre livre *Lire l'Exotisme*. Les rêveries qui s'attachent à un espace lointain portent pourtant un danger. Elles peuvent rapidement tourner en représentations répétitives et même kitsch. « La mer et le ciel y sont [...] les plus bleus, les femmes les plus sensuelles et les dangers les plus terribles »¹⁴ : c'est ainsi qu'Anaïs Fléchet définit la littérature exotique, tout en dénonçant son caractère facile, trompeur et de pacotille.

Victor Segalen a en vain essayé de sauver le terme¹⁵, les publications théoriques qui apparaissent au début du siècle critiquent la littérature exotique et ses auteurs. On les traite de « professionnels de l'Autre »¹⁶ qui, comme Pierre Loti, sont capables de produire un nombre infini de textes où parmi des palmiers, en plein soleil, des femmes sensuelles au teint basané tombent amoureuses d'un voyageur européen et lui offrent tous leurs charmes.

« L'exotisme ne revêt plus aux yeux de l'Occidental le moindre caractère de mystère »¹⁷, déplorent Louis Cario et Charles Régismanset en 1911. Pourquoi ? Parce que les écrivains-voyageurs ne savent pas profiter pleinement de leur séjour dans un endroit exotique qui, à cette époque-là, veut habituellement dire une colonie française. « Que demande le romancier d'Europe aux colonies qu'il traverse ? », demande Raphaël Barquissau en 1926 ; et il donne tout de suite une réponse : « Un décor bariolé, de la couleur locale, une idylle tragique et passionnée »¹⁸. Il y cherche « à renouveler une veine épuisée », s'indigne Roland Lebel : « C'est là toute l'erreur de l'ancien exotisme, de cet impressionnisme superficiel qui ne tient compte que du décor, du costume, de ce qu'il y a d'extérieur dans les mœurs du pays... »¹⁹. Dans son article « La littérature coloniale – hier et aujourd'hui », Robert Randau traite ce type de romancier de « passager d'escale » : « Chaque soir, il note en hâte ses impressions, les propos de table qu'il estime de haut goût, et quelques traits de paysage. Il effleure et sourit ; il paraît et est déjà parti [puis en France il] brode des lieux communs sur ses partis pris »²⁰. Les théoriciens montrent donc que la nature exotique est en crise en raison de son caractère superficiel, répétitif et kitsch même. Il faut aux lecteurs quelque chose de nouveau qui soit vrai, profond, et utile.

¹⁴ A. Fléchet, « L'Exotisme comme objet d'histoire », *Hypothèses*, n° 1 (11), 2008, p. 23.

¹⁵ Nous pensons bien évidemment à son essai sur l'exotisme : V. Segalen, *Essai sur l'exotisme*, Paris, Fata Morgana, 2014.

¹⁶ A. Fléchet, *op. cit.*, p. 19.

¹⁷ L. Cario et Ch. Régismanset, *L'Exotisme. La littérature coloniale*, Paris, Mercure de France, 1911, p. 194.

¹⁸ R. Barquissau, *Le Roman colonial français*, Hanoi, Imprimerie Librairie G. Taupin, 1926, p. 4.

¹⁹ R. Lebel, *Études de littérature coloniale*, Paris, J. Peyronnet et Cie, 1928, p. 17.

²⁰ R. Randau, « La Littérature coloniale. Hier et aujourd'hui », *Revue des deux mondes*, le 15 juillet 1929, p. 419.

Le roman colonial

C'est ainsi qu'émerge l'alternative à la littérature exotique : la littérature coloniale, et plus précisément le roman colonial. « Après l'exotisme de Loti, le roman colonial », déclarent Marius et Ary Leblond à travers le titre même de leur ouvrage²¹. Roland Lebel définit le roman colonial justement comme « une réaction contre le faux exotisme, contre le cliché, contre le préjugé et les sottises prétentions [...], les écrivains coloniaux ne feront plus d'œuvres exotiques de convention, mais des œuvres exactes, des œuvres locales, inspirées par la colonie et exprimant cette colonie, des œuvres écrites non pas pour le divertissement mais pour l'instruction du public »²². L'écrivain colonial « ne doit pas se contenter de faire beau, il faut aussi qu'il fasse vrai »²³, précise Eugène Pujarnisclé.

Comment doit faire alors l'écrivain colonial pour que son œuvre ne soit pas traitée d'exotique ? En 1909, dans le premier article français consacré à la littérature coloniale, le journaliste Pierre Mille déclarait que « la littérature coloniale française *n'existent[ait] pas* » et spécifiait :

Une œuvre de littérature coloniale, selon moi, serait celle qui eût été produite dans un pays où les Européens sont transplantés depuis un certain temps, par un de ces Européens qui y serait né, ou tout au moins y aurait vécu les seules années où l'on possède une sensibilité, où l'on pénètre dans leur essence la nature et les hommes : je veux dire celles de l'adolescence et de la première jeunesse. Plus tard on se contente du pittoresque et de l'utilité.²⁴

Selon Pierre Mille, seuls ceux qui sont nés aux colonies peuvent les comprendre pleinement et en dresser l'image véritable dans leurs œuvres. Plus tard, d'autres théoriciens du roman colonial reprendront cette idée. Peut-être n'est-il pas nécessaire que l'écrivain colonial soit né dans les colonies, mais il doit y vivre. « L'exotisme à l'ancienne mode, tel que l'entendent les auteurs d'escalaire, n'est qu'un décor. La littérature coloniale exige de l'écrivain qu'il observe, qu'il analyse, qu'il approfondisse »²⁵, déclare Robert Randau en 1929.

Après avoir analysé les textes théoriques de la littérature coloniale rédigés au début du XX^e siècle, Abdelmajid Zeggaf présente trois « idées-forces » du roman colonial. En premier lieu, le roman colonial est « un roman d'admiration de l'œuvre féconde de la colonisation. Après le soldat et le colon, l'écrivain doit

²¹ M.-A. Leblond, *Après l'exotisme de Loti, le roman colonial*, Paris, V. Rasmussen, 1926.

²² R. Lebel, *Histoire de la littérature coloniale en France*, Paris, Librairie Larose, 1931, p. 82.

²³ E. Pujarnisclé, *Philoxène ou de la littérature coloniale* [1931], éd. J.-C. Blachère, Paris, L'Harmattan, 2010, p. 17.

²⁴ P. Mille, « Littérature coloniale », *Le Temps*, le 19 août 1909, n° 17584, p. 2.

²⁵ R. Randau, *op. cit.*, p. 420.

témoigner des bienfaits de ses deux concitoyens ». En deuxième lieu, le romancier colonial « prétend ne pas s'écarter de l'observation des milieux et des races ». En troisième, il continue à se rappeler que la littérature coloniale n'est pas « une fiction gratuite ; elle doit servir et montrer. Basée sur la documentation, elle est une littérature de témoignage »²⁶. Ce sont avant tout les deuxième et troisième « idées-forces » qui nous intéressent ici, car elles semblent évoquer implicitement l'ethnographie. Le roman colonial doit se concentrer sur « l'observation des milieux et des races » et se baser sur une documentation fiable.

C'est pourquoi Eugène Pujarniscle, déjà cité, parle de la « collaboration d'un Indigène avec un Français ; l'Indigène fournissant la matière, le Français s'appliquant à revêtir cette matière indigène d'une forme [convenable] »²⁷. Les autochtones informent le métropolitain sur leur culture, celui-ci la décrit. En fait, le processus fait penser aux mécanismes ethnographiques et au rôle de l'informateur²⁸. Roland Lebel va encore plus loin : les « écrivains coloniaux proprement dits » doivent

[...] édifier leurs romans sur des documents solides et étendre la portée de leur œuvre en l'ouvrant à des considérations non seulement psychologiques mais ethniques et sociales. Envisagé sous cet angle, l'écart entre la littérature documentaire et la littérature d'imagination s'atténue singulièrement. [...] Elles sont toutes deux une forme de connaissance, ou mieux *une méthode de connaissance* du pays et des habitants.²⁹

Cette connaissance est nécessaire pour que les Français comprennent ce que signifient « les colonies ». C'est pourquoi le devoir des romanciers coloniaux est « de connaître les milieux qu'ils décrivent »³⁰. Pour y arriver, l'écrivain doit, tout comme l'ethnographe, « s'initier aux langues, à l'histoire, aux coutumes locales »³¹. Il doit, tout comme l'ethnographe, collectionner « les contes du folklore et les dictons »³². Son œuvre gagne une nouvelle valeur : celle d'un travail de recherche.

²⁶ A. Zeggaf, « Le Manifeste de la littérature coloniale », dans : *Maroc. Littérature et peinture coloniales (1912-1956)*. Actes du colloque organisé par la Faculté les 26-27-28 octobre 1994, Rabat, Publications de la Faculté des Lettres de l'Université Mohammed V, 1996, p. 13.

²⁷ E. Pujarniscle, *op. cit.*, p. 173.

²⁸ Pour le rôle d'informateur et sa relation complexe avec l'ethnographe, voir l'article très informatif de Gérard Leclerc : « L'Ethnographe et l'informateur », dans : *Histoire de l'autorité. L'assignation des énoncés culturels et la généalogie de la croyance*, sous la dir. de G. Leclerc, Paris, Presses Universitaires de France, 1996, p. 321-354.

²⁹ R. Lebel, *Histoire de la littérature coloniale...*, *op. cit.*, p. 79.

³⁰ R. Randau, *op. cit.*, p. 416.

³¹ R. Lebel, *Histoire de la littérature coloniale...*, *op. cit.*, p. 86.

³² R. Randau, *op. cit.*, p. 428.

Les théoriciens du roman colonial rejettent donc unanimement la littérature exotique dont la formule semble s'être épuisée. Ils proposent une alternative sous forme de roman colonial, roman où l'auteur qui vit dans les colonies et les connaît bien essaie de décrire les indigènes, de dévoiler leurs secrets devant le lecteur français. Pour que le roman colonial soit fiable, le romancier doit agir à l'instar de l'ethnographe : faire partie du monde qu'il décrit (observation participante), avoir des informateurs autochtones et observer et noter attentivement des coutumes, des chants, des dictons. C'est ainsi qu'il rassemble une documentation nécessaire pour écrire son roman.

L'ethnographie coloniale dans le roman d'Aline Réveillaud de Lens

C'est la théorie, et la pratique ? Les écrivains réalisaient-ils les postulats des théoriciens de la littérature coloniale ? Nous allons répondre à ces questions, en examinant la dimension ethnographique d'un roman colonial précis, à savoir le livre d'Aline Réveillaud de Lens (1881-1925) : *Derrière les vieux murs en ruines. Roman marocain*, publié, d'abord en cinq parties dans *La Revue de Paris* en 1922³³ et peu de temps après chez Calmann-Lévy³⁴. En 1911, Aline de Lens, jeune peintre, fraîchement sortie de l'École des Beaux-Arts de Paris, épouse André Réveillaud et le couple part à Tunis où André obtient un poste de fonctionnaire colonial. En 1913, ils déménagent à Rabat, ensuite à Meknès et à Fès. De santé fragile, une fois en Afrique du Nord, Aline se met à écrire. Avec le temps, ses nouvelles et romans deviennent plus connus que ses tableaux. En 1923, elle obtient même le prix Jouy de l'Académie française « décerné à un ouvrage soit d'observation, soit d'imagination, soit de critique, et ayant pour objet l'étude de mœurs actuelles »³⁵. En effet, Aline de Lens devient rapidement spécialiste des mœurs des femmes maghrébines. Une fois au Maghreb, elle réussit à apprendre l'arabe, pénètre dans le monde des harems et devient confidente des musulmanes recluses. Elle adopte (au moins partiellement) le mode de vie du pays (elle habite une maison décorée à l'arabe, participe à des fêtes de mariage vêtue comme une Maghrébine). Marcel Prévost l'appelle même demi-musulmane³⁶. Elle remplit alors toutes les conditions pour devenir

³³ A. R. de Lens, « Derrière les vieux murs en ruines », *La Revue de Paris*, janvier-février 1922, p. 117-138, 332-358, 609-626 et mars-avril 1922, p. 378-398 et 601-633.

³⁴ A. R. de Lens, *Derrière les vieux murs en ruines. Roman marocain*, Paris, Calmann-Lévy Éditeurs, 1922. Toutes les citations viennent de cette édition. Dorénavant, nous n'indiquerons que le numéro de la page entre parenthèses dans le corps du texte.

³⁵ Voir le site de l'Académie française : <http://www.academie-francaise.fr/prix-de-jouy>, consulté le 9/04/2020.

³⁶ Cf. M. Prévost, « Préface », dans : A. R. de Lens, *L'Étrange Aventure d'Aguida*, Paris, Les Éditions de France, 1925, p. II.

une bonne romancière coloniale, et – ce que nous allons montrer – une bonne ethnographe³⁷.

En effet, les théoriciens de la littérature coloniale déjà cités ont beaucoup apprécié son œuvre. « On doit à Mme A. R. de Lens », écrivait Roland Lebel en 1931, « des études caractéristiques sur la vie des intérieurs marocains et sur les façons d'agir, de sentir et de penser des musulmanes recluses [...]. Il y a là bien souvent des révélations »³⁸. Ces révélations, concernant avant tout le mode de vie des Maghrébines, constituent un sujet d'intérêt tout à fait ethnographique.

Le roman *Derrière les vieux murs en ruines* est écrit sous forme de journal intime rédigé par une Française qui avec son mari, fonctionnaire colonial, est venue vivre à Meknès. Bien sûr, on y retrouve facilement le portrait de l'auteur. L'action se concentre autour du mariage qu'un vieux Marocain puissant, Moulay Hassan, projette de conclure avec Lella Oum Keltoum, fille adolescente de son ennemi qui, à sa mort, a accordé à sa fille un privilège bien rare dans le monde musulman : elle ne pourra être mariée si elle ne déclare devant les notaires qu'elle accepte son futur époux. Par mille ruses, Moulay Hassan essaie de manipuler la jeune fille, qui refuse obstinément de l'accepter comme mari, et réussit finalement à la forcer de l'épouser. Dans le roman, on retrouve aussi nombre d'autres histoires racontant la vie quotidienne de la narratrice et de ses amies musulmanes. Ces histoires deviennent un prétexte pour décrire plusieurs coutumes et rites marocains. Faute de place, nous allons nous concentrer sur l'extrait du livre qui dépeint Aïssawa, confrérie spirituelle dont les membres, Aïssaouas, entrent lors des fêtes dans une sorte de transe, dévorent des animaux et/ou s'automutilent³⁹.

Aline de Lens décrit les Aïssaouas sur une dizaine de pages de son roman, réparties en quatre entrées du journal, les 13, 15, 18 et 19 janvier. La valeur ethnographique de cette description a été saluée par André Adam dans son livre *Bibliographie critique de sociologie, d'ethnologie et de géographie humaine du Maroc* de 1972⁴⁰.

Sous la date du 13 janvier, la narratrice-diariste note alors que Meknès est une ville très (et peut-être même trop) calme :

Pourtant, chaque année, continue-t-elle, vers cette époque du Mouloud [fête commémorant la naissance du Prophète – MS], Meknès sort de sa léthargie pour devenir la plus frénétique cité de l'islam.

³⁷ Pour les détails concernant la vie, l'œuvre et le rapport d'Aline de Lens au colonialisme, voir notre travail : *Orientalisme, colonialisme, interculturalité. L'œuvre d'Aline Réveillaud de Lens*, Warszawa, Wydawnictwa Uniwersytetu Warszawskiego, 2020.

³⁸ R. Lebel, *Histoire de la littérature coloniale...*, op. cit., p. 121.

³⁹ L'histoire détaillée de la confrérie et ses pratiques actuelles : M. Nabti, *Les Aïssawa. Souffisme, musique et rituels de transe au Maroc*, Paris, L'Harmattan, 2017.

⁴⁰ Cf. A. Adam, *Bibliographie critique de sociologie, d'ethnologie et de géographie humaine du Maroc*, Alger, Imprimerie Louis-Jean, 1972, p. 232.

Depuis deux jours, ses fils, frappés d'une subite et sanguinaire folie, se sont mués en Aïssaouas aux regards hallucinés, aux cris rauques, aux trépidations épileptiques.

De tout le pays accourent, par bandes, les membres de la Confrérie : [...] Algériens et même Tunisiens, que la longueur du trajet ne détourne pas du pèlerinage au tombeau de leur très saint patron, Sidi ben Aïssa.

Mais les lettrés jugent et déplorent leurs pratiques, si contraires aux enseignements de Notre Seigneur Mohammed, Envoyé d'Allah. (p. 65)

La dernière phrase met en question l'identité de la narratrice qui semble appartenir, ou qui veut faire semblant d'appartenir, au monde qu'elle décrit.

Tenant à la valeur informative de son texte, Aline de Lens présente ensuite l'histoire du saint patron des Aïssaouas, Sidi ben Aïssa. Le saint homme était terrifié de voir que le sultan qui régnait alors au Maroc forçait les gens à travailler sans relâche pour faire de Meknès « une cité colossale et splendide, rivale des plus célèbres capitales de l'Europe » et que ces derniers, épuisés, oublièrent leurs devoirs religieux. Comme il était riche, Sidi ben Aïssa a décidé de payer chaque jour les ouvriers pour qu'ils prient Dieu au lieu de travailler pour le Sultan. Les chantiers se sont rapidement vidés et le Sultan est devenu si furieux qu'il a chassé Sidi ben Aïssa du Maroc. Pour punir le monarque, un autre saint homme a fait gonfler le ventre du Sultan. Terrorisé, le souverain a demandé pardon au cheik et s'est humilié devant Dieu. Après la mort de Sidi ben Aïssa, « ses disciples donnèrent les marques d'une excessive douleur » (p. 67) et depuis lors ils se réunissent chaque année à Meknès pour le Mouloud. La narratrice précise la source de ces informations : « Ceci nous fut conté, un jour, par le cadî » (p. 68). Le cadî, juge local, joue le rôle de l'informateur d'un ethnographe. Sa présence confirme aussi la fiabilité du récit.

Sous la date du 15 janvier, la narratrice raconte le déroulement de la fête :

Nuit et jour, les bandes d'Aïssaouas parcourent les ruelles, vibrantes de leurs clameurs. Les esclaves et les femmes du peuple, penchées au bord des terrasses, y répondent par des you-yous perçants, tandis que les autres, celles qui sont éternellement recluses derrière les murs, frémissent d'angoisse et de plaisir à la pensée des choses qu'elles ne voient pas. (p. 68-69)

C'est là que la narratrice revient à ses personnages : « Toute la maison de Lella Oum Keltoum trépide sur la terrasse. J'ai vu ma petite voisine, oubliant ses tourments et ses haines, s'agiter en cadence avec des airs d'exaltation » (p. 69). Aline de Lens juxtapose la description tout à fait ethnographique avec la fiction littéraire. Pourtant, dans l'extrait analysé c'est quand même l'aspect ethnographique qui domine. Les personnages du roman apparaissent à peine. Les émotions de la narratrice sont rares aussi, même si les scènes qu'elle décrit

sont souvent violentes. Par exemple celle où les habitants de Meknès jettent aux membres de la confrérie une chèvre ou un mouton :

Des mains frénétiques écartèlent la victime, arrachent les entrailles, les morceaux de chair pantelante, la toison maculée... Grisés par le sang dont ils sont couverts, les Aïssaouas poussent des rugissements de plus en plus effroyables. Leurs yeux se dilatent au fond des orbites, leurs doigts crispés semblent munis de griffes, leurs gestes se font terriblement menaçants. (p. 70)

Aline de Lens veut rendre sa description objective. Même si les adjectifs « effroyable » ou « terriblement menaçant » font leur apparition, ils ne semblent pas viser à imposer au lecteur une façon précise de lire l'extrait. Ce n'est que sous la date du 18 janvier que la narratrice-diariste parle de la difficulté que les Européens ont à supporter les célébrations : « Les hurlements et la fureur mystique hantent les jours et les nuits. Nous vivons dans un cauchemar où s'agitent des êtres éperdus... » (p. 71). Pourtant, quoique la narratrice parle de ses émotions, elle ne critique pas la fête, ne dit pas qu'il faudrait l'interdire : elle respecte la culture de l'Autre, chose bien rare à l'époque coloniale.

Le jour de la fête du Mouloud, les festivités touchent à leur apogée : « Des hommes au torse nu, au visage bestial, s'avancent, les bras enlacés, se prêtant un mutuel appui, comme s'ils étaient ivres. Quelques-uns agitent leurs draperies sanglantes, d'autres se brûlent avec des torches, se défoncent la tête à coups de hache, s'enfoncent dans la chair de longues épines, sans interrompre le rythme implacable qui les possède » (p. 71). Une fois encore, l'écrivaine décrit, mais refuse de juger. Le « visage bestial » semble avoir plutôt la valeur descriptive que dévalorisante. En effet, l'écrivaine, à l'instar d'une ethnographe, cherche à rendre de la façon la plus détaillée possible le déroulement de la fête et les émotions qu'elle éveille chez les habitants de Meknès : « Cette contagieuse folie gagne les spectateurs, qui s'écrasent sur tous les remparts et toutes les terrasses ; des femmes, prises de mouvements convulsifs, tentent d'échapper aux compagnes qui les retiennent, pour se jeter du haut des murs... » (p. 72).

C'est alors qu'un commentaire personnel apparaît : « Une angoisse m'étreint au milieu de cette immense hallucination. Il semble qu'un délire secoue la ville tout entière d'une fantastique et furieuse frénésie... » (p. 72). La « fantastique et furieuse frénésie » est-ce pourtant une expression purement négative ? Ou montre-t-elle plutôt une certaine fascination ressentie par la narratrice, même contre son gré ? L'angoisse de celle qui raconte ajoute un élément humain à la description, la rend plus fiable, et le commentaire tout entier fait penser aux écrits de Bronisław Malinowski ou Michel Leiris⁴¹.

⁴¹ Sur cet aspect du discours ethnographique de l'époque où « le moi du "narrateur" et son expérience personnelle » sont bien visibles dans les textes, voir S. Côté, « Michel Leiris et la fuite

Le lendemain, la fête finie, les membres de la confrérie reviennent chez eux et reprennent la vie « normale » :

L'Aïssaoui à face de brute, barbouillée de sang, dont le souvenir hante comme un cauchemar, est redevenu un digne bourgeois aux digestions lentes, aux gestes rares et solennels.

Les femmes emprisonnées retombent dans l'apathie morne de leurs journées. Lella Oum Keltoum et Marzaka [sa mère – MS], rapprochées par une commune démente, un instant, se jettent des regards plus noirs et des paroles plus amères... (p. 73)

La narratrice revient habilement à la vie de ses personnages, l'histoire racontée continue pour, à un certain moment, être de nouveau interrompue par une autre description tout à fait ethnographique d'une célébration marocaine ou d'un comportement culturel typique de la région.

Conclusion

Pour conclure, force est de constater que la crise de la littérature exotique influence profondément la littérature alimentée par des voyages et par des séjours dans les colonies. Au lieu de se concentrer sur des choses superficielles, sur ce qui est le plus visible, sur cet exotisme « de pacotille », les romanciers sont encouragés à aller plus loin, plus profondément, à observer les colonies et leurs habitants, à tenter de les comprendre et, ensuite, à les faire connaître par leurs écrits. Cela mène à l'interdisciplinarité de leur approche et au développement de la dimension ethnographique des œuvres coloniales. Aujourd'hui, il s'avère parfois que dans ces textes, souvent oubliés, se trouvent des descriptions précieuses des rites ou mœurs du passé disparus depuis longtemps, et que ces passages sont les seuls témoignages de leur existence⁴².

Il nous semble que le roman d'Aline Réveillaud de Lens s'inscrit bien dans les postulats ethnographiques de la littérature coloniale. Dépourvu de commentaires eurocentrés, objectif, solidement basé sur des observations et échanges avec les Maghrébins, il est même un exemple supérieur à bien d'autres, souvent très marqués par « le regard de l'homme blanc »⁴³. Chose curieuse, en 1918, Aline de Lens publie dans la revue *France-Maroc* l'article « La Fête des

impossible : Ethnographie, autobiographie et altérité féminine dans *LAfrique fantôme* », *MLN*, n° 4 (120), 2005, p. 858.

⁴² C. Coquery-Vidrovitch, *op. cit.*, p. 118 et E. Sibeud, *op. cit.*, p. 655.

⁴³ Il y avait ceux qui étudiaient des êtres humains « à la façon d'un ornithologue classant des espèces ». Cf. C. Coquery-Vidrovitch, *op. cit.*, p. 117.

Aïssaouas à Meknès »⁴⁴ où l'on retrouve de longs passages repris, ensuite, dans le roman. C'est un texte purement ethnographique alors que la description de la fête présente dans *Derrière les vieux murs en ruines* contient quand même quelques références aux protagonistes et à la narratrice⁴⁵. La description dans le roman est donc une certaine création hybride où le composant littéraire et le composant ethnographique coexistent parfaitement, en montrant qu'une crise peut parfois mener non pas au partage, mais à la fusion des disciplines.

Bibliographie

- Adam, André, *Bibliographie critique de sociologie, d'ethnologie et de géographie humaine du Maroc*, Alger, Imprimerie Louis-Jean, 1972.
- Aggarwal, Kusum, « Colonial Ethnography as a Strategy for Self-Writing : The Case of Paul Hazoum's Doguicimi (1938) », *International Journal of Francophone Studies*, n° 18 (2/3), 2015, p. 171-190.
- Bailbé, Joseph-Marc, « Orientalisme », dans : *Dictionnaire de la musique en France au XIX^e siècle*, sous la dir. de Joël-Marie Fauquet, Paris, Fayard, 2003, p. 915.
- Barquissau, Raphaël, *Le Roman colonial français*, Hanoï, Imprimerie Librairie G. Taupin, 1926.
- Cario, Louis et Charles Régismanset, *L'Exotisme. La littérature coloniale*, Paris, Mercure de France, 1911.
- Carré, Jean-Marie, « Introduction », dans : Eugène Fromentin, *Voyage en Égypte*, éd. Jean-Marie Carré, Paris, Éditions Montagne, 1935, p. 9-37.
- Chupeau, Jacques, « Les Récits de voyages aux lisières du roman », *Revue d'histoire Littéraire de la France*, n° 3/4 (77), 1977, p. 536-553.
- Coquery-Vidrovitch, Catherine, « L'Anthropologie, ou la mort du Phénix ? », *Le Débat*, n° 90, 1996, p. 114-128.
- Côté, Sébastien, « Michel Leiris et la fuite impossible : Ethnographie, autobiographie et altérité féminine dans *L'Afrique fantôme* », *MLN*, n° 4 (120), 2005, p. 849-870.
- Fléchet, Anaïs, « L'Exotisme comme objet d'histoire », *Hypothèses*, n° 1 (11), 2008, p. 15-26.
- Jourda, Pierre, *L'Exotisme dans la littérature française depuis Chateaubriand. Tome II : Du romantisme à 1939*, Genève, Slatkine Reprints, 1970 [1938/1956].
- Lebel, Roland, *Études de littérature coloniale*, Paris, J. Peyronnet et Cie, 1928.

⁴⁴ A. R. de Lens, « La Fête des Aïssaouas à Meknès », *France-Maroc. Revue mensuelle*, n° 1, le 15 janvier 1918, p. 25-26.

⁴⁵ Pour une comparaison plus détaillée, voir M. Sokołowicz, *op. cit.*, p. 215-217.

- Lebel, Roland, *Histoire de la littérature coloniale en France*, Paris, Librairie Larose, 1931.
- Leblond, Marius-Ary, *Après l'exotisme de Loti, le roman colonial*, Paris, V. Rasmussen, 1926.
- Leclerc, Gérard, « L'Ethnographe et l'informateur », dans : *Histoire de l'autorité. L'assignation des énoncés culturels et la généalogie de la croyance*, sous la dir. de Gérard Leclerc, Paris, Presses Universitaires de France, 1996, p. 321-354.
- Mille, Pierre, « Littérature coloniale », *Le Temps*, le 19 août 1909, n° 17584, p. 2.
- Moura, Jean-Marc, *Lire l'exotisme*, Paris, Dunod, 1992.
- Moura, Jean-Marc, « Littérature coloniale et exotisme : Examen d'une opposition de la théorie littéraire coloniale », dans : *Regards sur les littératures coloniales. Afrique francophone : Découvertes*. Tome I, sous la dir. de Jean-François Durand, Paris, L'Harmattan, 1990, p. 21-39.
- Nabti, Mehdi, *Les Aïssawa. Souffisme, musique et rituels de transe au Maroc*, Paris, L'Harmattan, 2017.
- Prévost, Marcel, « Préface », dans : A. R. de Lens, *L'Étrange Aventure d'Aguida*, Paris, Les Éditions de France, 1925, p. I-VIII.
- Pujarnisclé, Eugène, *Philoxène ou de la littérature coloniale* [1931], éd. Jean-Claude Blachère, Paris, L'Harmattan, 2010.
- Randau, Robert, « La Littérature coloniale. Hier et aujourd'hui », *Revue des deux mondes*, le 15 juillet 1929, p. 416-434.
- R[éveillaud] de Lens, A[line], *Derrière les vieux murs en ruines. Roman marocain*, Paris, Calmann-Lévy Éditeurs, 1922.
- R[éveillaud] de Lens, A[line], « La Fête des Aïssaouas à Meknès », *France-Maroc. Revue mensuelle*, n° 1, le 15 janvier 1918, p. 25-26.
- Segalen, Victor, *Essai sur l'exotisme*, Paris, Fata Morgana, 2014.
- Sibeud, Emmanuelle, « La Naissance de l'ethnographie africaniste en France avant 1914 », *Cahiers d'Études Africaines*, n° 34 (136), 1994, p. 639-658.
- Sokołowicz, Małgorzata, *Orientalisme, colonialisme, interculturalité. L'œuvre d'Aline Réveillaud de Lens*, Warszawa, Wydawnictwa Uniwersytetu Warszawskiego, 2020.
- Zeggaf, Abdelmajid, « Le Manifeste de la littérature coloniale », dans : *Maroc. Littérature et peinture coloniales (1912-1956)*. Actes du colloque organisé par la Faculté les 26-27-28 octobre 1994, Rabat, Publications de la Faculté des Lettres de l'Université Mohammed V, 1996, p. 11-17.

Izabella Zatorska
Université de Varsovie
ORCID 0000-0003-2048-4033

La littérature entre science et ésotérisme : *Petrusmok. Mythe* (1951) de Malcolm de Chazal

Literature between Science and Esoterism: *Petrusmok. Mythe* (1951) of Malcolm de Chazal

Révélations du Grand Océan [Revelations of the Great Ocean] by Jules Hermann (1846-1924), published posthumously in 1927 and nourishing imagination of some Mauritian writers, were inspired by the scientific theory of continental drift proposed by Alfred Wegener. Hermann imagined an Atlantis of the South, Lemuria, situated between India and Africa and submerged in the wake of a continental cataclysm. He found remnants of this drowned continent, or more precisely he found its linguistic remains, in Malagasy language, which he saw as an avatar of the Lemurian language, and its physical remains in the island of Madagascar, together with the Mascarene islands. After Robert Edward Hart (1891-1954) and his *Cycle de Pierre Flandres* (1928-1936), it was Malcolm de Chazal, a primitivist painter and (surrealist?) poet, or “total artist” (Robert Furlong), who took his inspiration from the “Lemurian myth”. Chazal’s monographer Christophe Chabbert has shown how, for Chazal, and especially in *Petrusmok. Mythe* (1951), the myth becomes inspiration to construct a cosmogony of the islands of the Indian Ocean and to show – artistically and spiritually – their autonomy.

Keywords: colonial Atlantis, Lemuria (Limuria), *Petrusmok. Mythe*, Malcolm de Chazal, myths about the origins of nations, continental drift, Jules Hermann

Mots-clés : Atlantide coloniale, Lémurie, *Petrusmok. Mythe*, Malcolm de Chazal, mythes des origines, la dérive des continents, Jules Hermann

« La pensée scientifique exige aujourd’hui ce que Gaston Bachelard appelait “une épistémologie non cartésienne” qui devrait être “par essence et non par accident, en état de crise”. [...] Pour la caractériser, Edgar Morin évoque l’idée de la reconnaissance de l’incertitude. “C’est bien le premier sens qu’apporte avec lui le mot crise : le surgissement de l’incertitude là où tout semblait assuré, réglé, régulé, donc, prédictible” [...]. De fait, l’histoire de la pensée scientifique s’est enracinée dans une quête rationnelle et ordonnée de la vérité. »¹

Les deux passionnés de leurs îles respectives, Jules Hermann (1846-1924) et Malcolm de Chazal (1902-1981) avaient opté pour une crise. Au sens étymologique du mot, rappelons-le aussi après Edgar Morin : en grec, « “Krisis” [...] signifie décision. En médecine, elle a conservé ce sens : la crise est le moment décisif, le tournant qui permet le diagnostic, dans son sens moderne, la notion de crise s’est chargée d’incertitude. »²

Malcolm de Chazal, lui, a misé sur la certitude d’un éblouissement révélateur face aux « Montagnes fées » de l’île Maurice, sacrée île-fée elle-même, et renommée Petrusmok (sc. Rocher mauricien³), en l’honneur de sa première civilisation. L’observation de celle-ci, menée en des va-et-vient effectués en songe⁴ (une sorte d’état second), vécus et transcrits en 1950 sur presque cinq cents pages, reconstruit son itinéraire à pied effectué pendant un tour de l’île. Ainsi, il offre une approche métaphysico-anthropologique d’une communauté de géants humanoïdes, les protohistoriques Lémuriens à la peau rouge et aux cheveux verts⁵. À travers un syncrétisme religieux, lourd de souvenirs

¹ A. Nsonissa, « Pour une “crisologie” », *Hermès. La Revue*, n° 60, 2011/2, p. 139-144, accessible sur <https://www.cairn.info/revue-hermes-la-revue-2011-2-page-139.htm>, consulté le 6/11/2019.

² *Ibid.*, p. 40.

³ Étymologie citée par le narrateur et protagoniste du roman : « Et quelqu’un me glissa dans l’oreille : “Petrusmok, Petrusmok...”, par association de la pierre et du nom “Maurice”. Et sous ce choc étrange, mélange de surnaturel et de réalité, je fus sur terre et en même temps je glissai dans le passé ». M. de Chazal, *Petrusmok. Mythe*, Paris, Éditions Léo Scheer, 2004 [1951], p. 20. Visiblement, Chazal hésitait à donner un développement au titre de son œuvre, puisque sa page de titre porte *Petrusmok. Mythe* alors que celle du Livre 1 donne à lire « Petrusmok / (Roman mythique) ». Mythe romancé ou roman mythifié ? Les deux à la fois, peut-être. Sauf que, selon Robert Furlong, son historien et promoteur à Maurice, « le terme *roman* ne peut s’appliquer aux “produits” littéraires chazaliens : il n’en a écrit aucun... peut-être un... il en parle dans une chronique mais ce manuscrit n’a jamais été retrouvé... Il vaut mieux utiliser le terme “œuvre”... La gamme de ses écrits s’articule entre essais d’économie politique, traités métaphysiques, aphorismes, poèmes (qui sont en fait des aphorismes articulés en forme poétique), chroniques de presse, contes, théâtre... mais, comme tu vois, aucun roman stricto sensu... » (R. Furlong, mail à I. Zatorska du 3 mai 2020).

⁴ Voir, par exemple, M. de Chazal, *Petrusmok, op. cit.*, p. 44.

⁵ Cependant les Lémuriens chez Hermann étaient supposés noirs. J. Hermann, *Les Révélations du Grand Océan*, s.l.s.n.s.d. [1927], p. 9. Le second tome de l’édition originale est accessible sur Gallica : <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k9779995t.texteImage>, consulté le 21/06/2020, le premier, en fichiers photos.

swedenborgiens, que Chazal récusait sur la fin de sa vie, devait s'exprimer un prolongement de thèses avancées par Jules Hermann trente ans auparavant, dans ses *Révélation du Grand Océan* (édition posthume en 1927), le tout sous-tendu par un amour passionnel de son île natale, de sa nature et de ses montagnes – magiques sans guillemets⁶.

Prenant appui sur quelques chapitres d'une monographie de Christophe Chabbert⁷, je voudrais surtout montrer en quoi consiste la « réécriture chazalienne du mythe lémurien » ainsi que les procédés prophétiques et révélateurs qu'il entendait mettre en œuvre dans son « mythe/roman mythique » de *Petrusmok*. Peintre coloriste et poète chéri pendant un temps par les surréalistes⁸, se prenait-il au sérieux lui-même ? Ou bien ne faisait-il que donner un pied de nez à ses trop sérieux compatriotes mauriciens ? Ses visions sont belles mais guère rassurantes.

« Cette île cultive la canne à sucre et les préjugés » : dans cette anacoluthie devenue proverbiale Chazal brossait la caricature de son île natale, dans le style épigrammatique et paradoxal qui avait charmé les surréalistes lorsque, soutenu par André Breton et surtout Jean Paulhan, directeur chez Gallimard, il les a régalez de son *Sens-Plastique, tome II*, paru en 1947⁹. *La Vie filtrée* (1949) a donné les clés théoriques permettant de bien comprendre *Sens-Plastique*¹⁰. Dans le *Sens unique* (1974) le poète revenait sur les circonstances de ses débuts parisiens.

Né en 1902 à Vacoas, propriété de la famille de Chazal installée à Maurice depuis 1763 et originaire du Forez, le pays d'Astrée, Malcolm avait eu pour ancêtre François, Rose-Croix et disciple du comte de Saint-Germain¹¹, et

⁶ Reconnaisant sur leurs versants, avec Jules Hermann, les traces de sculptures lémuriennes, Chazal établissait en plus une continuité monothéiste bénéficiant des passerelles bibliques : « ne perdons pas de vue que la montagne a toujours été un signe pour les humains : Sinaï ou Golgotha » (M. de Chazal, *Petrusmok*, *op. cit.*, p. 34).

⁷ Ch. Chabbert, *Malcolm de Chazal, l'homme des genèses. De la recherche des origines à la découverte de l'avenir perdu [?]*, Paris, L'Harmattan, 2001, p. 247-270. Le point d'interrogation final figure à la quatrième de couverture mais pas à la page de titre.

⁸ Son déisme leur déplaisait par-dessus tout, confirme encore Robert Furlong dans le mail déjà cité dans la note 3.

⁹ Une seconde poussée, après *Pensées, et Sens-Plastique* parues en 1945 sans avoir trouvé d'échos dans les élites de l'île Maurice. Le trait d'union dans le titre se justifiait ainsi : « outre que [ce mot] semble dire que tout "se touche" ici-bas et que nous appartenons tous au même moule, *plastique* éveillera dans l'esprit du lecteur l'idée de l'art sous toutes ses formes – ce qui me plaît car mon ouvrage est beaucoup plus un tableau qu'un livre ». R. Furlong, « Malcolm de Chazal, poète et artiste intégral », *International Journal of francophone Studies*, n° 3-4 (13), 2011, p. 6.

¹⁰ Lui-même prétend, « par un dédoublement total de [ses] facultés », y avoir mis le subconscient face à face « pour [s']autocritiquer », tel un Cyrano : « Il m'a fallu me voir en double de l'esprit, voir le dos de ma pensée ; [...] devenir le subconscient. Telle est l'entreprise de *La Vie filtrée*. » Cité par Ch. Chabbert, *op. cit.*, p. 240-241.

¹¹ J.-L. Joubert, *Littératures de l'océan Indien*, Vanves, EDICEF, 1991, p. 138.

pour oncle, Edmond, fondateur en 1859 d'une Nouvelle Jérusalem, église swedenborgienne de Maurice. C'est dans un temple voué à ce culte qu'un parent de Malcolm et prêtre catholique, officiera sa messe d'enterrement, en octobre 1981¹². Les visions de Chazal auraient aussi été issues d'une pratique d'origine swedenborgienne, dite « la transe extatique volontaire »¹³.

Chazal écrit son roman en hommage à la beauté poétique de son île, sacrifiée au rendement direct par la plupart des Blancs, franco- et anglo-mauriciens, rejoints par les propriétaires hindous. Malcolm nargue ses compatriotes ; converti en socialiste, il se présente aux élections de 1959 au conseil de l'île : il perd d'un tiers de votes contre un candidat métis présenté par le Parti Mauricien. En 1967, au seuil de l'Indépendance de l'île, sa candidature même ne sera plus retenue. Il a pourtant bien apprécié cet engagement. Car ce n'est pas un songe-creux qui prophétise sur les montagnes. Plutôt un réformateur à tour de bras qui voudrait voir assurée la prospérité de Maurice, autrefois française (sous l'appellatif d'île de France, de 1715 à 1810), après avoir appartenu de la fin du XVI^e au début du XVIII^e siècle aux Hollandais, ses découvreurs et premiers explorateurs, pour ne pas dire dévastateurs.

Bien avant *Petrusmok* et les aphorismes de diverses séries de *Sens-Plastique*, diplômé en ingénierie sucrière après des études à Baton Rouge (Louisiane, USA)¹⁴, Chazal, fort de sa pratique de quelques mois dans les plantations à Cuba, revient en 1925 à Maurice pour ne plus jamais la quitter. Ses embauches dans le secteur sucrier privé mauricien ne durent guère : il se montre très critique envers les patrons qui, selon lui, ne se soucient guère de réinvestissement et de modernisation, se reposant sur leurs acquis. Ils pèchent ainsi par omission contre le devoir de contribuer à l'amélioration de la vie de tous les habitants. Plusieurs essais d'économie politique, signés d'abord MEDEC (ses initiales), en résultent, par exemple *Laboratoire central de contrôle* (1941) dont Robert Furlong a ainsi résumé le propos : « des propositions chiffrées pour redresser l'industrie sucrière, pour produire un meilleur sucre, pour rationaliser le stockage, réorganiser le système de transport jusqu'au port, [réduire] les difficultés d'embarquement du sucre dont il propose en précurseur la nécessaire mécanisation... »¹⁵

¹² Le supplément des informations sur la vie et l'œuvre de Chazal, nous le devons à Robert Furlong, le fondateur et premier président de la Société dédiée à l'artiste. Voir la bibliographie.

¹³ J.-M. Racault, « III. Postérité du mythe : *Petrusmok* et la Lémurie visionnaire de Malcolm de Chazal », dans : *Mémoires du Grand Océan. Des relations de voyages aux littératures francophones de l'océan Indien*, Paris, PUPS, 2007, p. 260.

¹⁴ Il y avait accompagné, à 16 ans, son frère Lucien, envoyé y étudier la technologie sucrière. Cf. R. Furlong, information extraite du mail déjà cité à I. Zatorska du 3 mai 2020.

¹⁵ R. Furlong, « L'engagement politique de Malcolm de Chazal », *Revue Europe*, n° 1081, mai 2019, p. 101, <https://www.europe-revue.net/wp-content/uploads/2019/03/Livret-Malcolm-de-Chazal-R.pdf>, consulté le 30/06/2020.

Selon Furlong, et les articles de Chazal lui-même¹⁶, « il est résolument un homme de gauche ». En 1958, Chazal écrit :

Quand je serai député – et je le serai – la chose à laquelle je m’attacherai, ce sera l’économie. Je suis socialiste de toujours. Mais socialiste éclairé. J’aime le peuple. Mais les *faits* importent plus que les paroles. Il faut *d’abord* rendre le peuple heureux, heureux *par son ventre*, l’alléger dans sa misérable existence de pauvre riche [*sic*] et cependant si joyeux. [...] Je sais que les riches sont entêtés. Je leur parlerai avec un langage d’homme dans les journaux. [...] Le vrai politique est le penseur. Il ne blouse pas le peuple par des mots. Il cherche son bonheur intelligemment. [...] On ne peut empêcher quiconque d’accéder à la fortune. [...] Ce qu’il faut abattre, c’est l’accapement et ce sont les excès. Et exiger que l’argent circule. [...] Et faire en sorte que le bonheur de l’un ne soit pas fait avec le malheur de l’autre. [...] La politique et l’économique sont, chez nous, sur deux bords. [...] Quand je serai député, je tenterai de les réunir, pour le bien de tous.¹⁷

Certes, aujourd’hui, même lorsque, par les soins de Robert Furlong, une Société Malcolm de Chazal a vu le jour¹⁸, l’écrivain reste méconnu chez lui et encore plus dans le monde. Pourquoi ? Selon le gardien de sa mémoire, le problème vient de l’absence de rééditions, sauf celle du roman qui nous intéresse ici. Ses ouvrages (nombreux !) sont parus aux frais de l’auteur, tirés à une centaine d’exemplaires. Chazal mérite-t-il cet oubli prolongé ?

Cet « artiste total », au dire de Robert Furlong, pourrait agacer aujourd’hui par la spiritualité ésotérique qui émane de son œuvre. Dans l’*Autobiographie spirituelle* (rédigée en 1976 et parue en 2008), il dira des fleurs : « J’y voyais dans toutes des *personnes*. Tout le monde devant moi était *personnifié*. La puberté est arrivée ensuite. Il m’aurait pu sembler que ce monde *personnifié* avait disparu. Mais bien vite il est réapparu avec *Sens-Plastique*. Le Paradis terrestre n’est rien que cela »¹⁹. Une autre fleur lui fait signe au jardin botanique de Curepipe, près de son domicile :

¹⁶ Chroniqueur de l’actualité mauricienne, en moyenne, durant 30 ans, Chazal aurait pu écrire une chronique tous les jours.

¹⁷ M. de Chazal, « Politique et vie chère », *Advance*, le 15/02/1958, cité d’après R. Furlong, « L’engagement politique de Malcolm de Chazal », *op. cit.*, p. 102-103.

¹⁸ Une plaque commémorative, installée en 2002, se trouve à l’entrée de la rue pavée sur laquelle se déploie la Promenade Malcolm de Chazal à Port-Louis, face au théâtre – rien ne figure sur la maison où il vécut (information de R. Furlong) ; la Société avait élu résidence dans le bâtiment du Vieux Conseil autrefois dirigé par Pierre Poivre, l’intendant des Mascareignes dans les années 1767-1772.

¹⁹ M. de Chazal, *Autobiographie spirituelle*, Paris, L’Harmattan, 2008, p. 27, cité par R. Furlong, « Malcolm de Chazal, poète et artiste intégral », *op. cit.*, p. 2.

Chazal, se promenant, surprend une fleur, une azalée, qui est en train de le regarder. Cette fois, le ravissement total remplace l'hébétude. Commentant cet événement déterminant de son cheminement poétique, Malcolm de Chazal écrit dans *Autobiographie spirituelle* : « Désormais, alors que je n'étais rien pour les hommes, pour la fleur J'ÉTAIS QUELQU'UN, puisque la fleur prenait compte de moi ».²⁰

Mais cette dernière rencontre aurait eu lieu après une autre révélation, due à son ami poète Robert Edward Hart : sous l'influence d'un notable – Jules Hermann fut entre autres maire de Saint-Pierre de la Réunion²¹ – qui aurait pu être le grand-père de Chazal, celui-ci se tourne vers un mythe dont il aurait depuis longtemps appelé l'avènement : la Lémurie²².

Les Révélations du Grand Océan (1927), qui installent ce mythe dans le public, ont déjà jauni sur les rayons des bibliothèques²³. Fruit d'un éblouissement que Jules Hermann aurait vécu en 1896, elles rejoignent l'impératif qui hante Chazal : tendre vers l'Un, reflet du divin, équivaut à remonter le chemin du passé vers une protohistoire, au-delà des catastrophes géologiques pour Hermann, et pour Chazal au-delà de la Chute vécue dans l'auto-division de la conscience, dont les montagnes « sculptées » de Maurice garderaient le témoignage. Pour le comprendre, il fallait reconnaître les *correspondances*, tellement chéries par Baudelaire : « Il faut réapprendre à l'homme à voir. Et pour cela atteindre le Cosmique », disait Chazal dans *l'Autobiographie spirituelle*²⁴. Voir avec les cinq sens à la fois : leur « réunion suractivée » donnerait comme un « sixième sens »²⁵. Car, comme il l'écrivait dans la Préface au septième volume de *Pensées* : « il n'y a pas de solution de continuité entre la nature et l'homme [...]. Le règne minéral même qui est considéré mort par certains, tend ses formes – et surtout lorsque mis en mouvement – vers cette synthèse des synthèses qu'est le corps humain. "L'homme a été fait à l'image de Dieu". Oui, mais j'ajoute : "La nature

²⁰ R. Furlong, « Malcolm de Chazal, poète et artiste intégral », *op. cit.*, p. 7.

²¹ Jules Hermann, avocat et notaire, fut aussi président du Conseil général de la Réunion ainsi que de son Académie.

²² Son nom venait de celui des lémuriens, les primates endémiques de Madagascar, supposés être les vestiges de la faune disparue de l'ancien continent immergé. Ch. Chabbert, *op. cit.*, p. 48-49.

²³ Une seule réédition en 2016.

²⁴ M. de Chazal, *Autobiographie spirituelle*, *op. cit.*, p. 71.

²⁵ « Ce recueil [...] est traversé par cinq grands fleuves du *sentir* : *premièrement*, je plonge tout l'homme dans la nature [...]; *deuxièmement*, je mets toute la nature dans le visage et le corps humain [...]; *troisièmement*, je fais des relations entre les traits du visage [...] je fais [...] les traits "converser" entre eux; *quatrièmement*, je fais des rapprochements entre le haut et le bas du corps [...] partant de ce principe que j'énonce comme un axiome : "Le corps humain est un visage au ralenti"; *cinquièmement*, je scrute un sens par l'autre par les chemins souterrains qui les relient. », cité d'après J.-L. Joubert, *Littératures de l'océan Indien*, *op. cit.*, p. 142, souligné par M. de Chazal.

a été faite à l'image de l'homme" et je cherche à le prouver – avec le "sixième sens" évoqué. »²⁶

Une vision intégrale s'impose à cet héritier non seulement des *Correspondances* de Baudelaire mais aussi des *Harmonies de la nature* de Bernardin de Saint-Pierre : il perçoit le monde comme un tout organiquement lié. *Petrusmok* y ajoute la *divination des montagnes* dans laquelle Chazal voyait une « science de demain »²⁷. Certes, Robert Furlong comme Christophe Chabbert, auteur d'une thèse consacrée à la cosmogonie de Chazal, le soulignent : l'artiste ne devait pas prendre au sérieux le rêve de Jules Hermann. Mais s'il « l'utilise allègrement » c'est que le mythe lémurien sert « ses intérêts poétiques, philosophiques et politiques »²⁸. Au service de la *corpomancie des montagnes*, il mettait son *impressionnisme immédiat* : la méthode poétique se prêtait à l'exercice de prophétie ou voyance²⁹. Et les deux, à la mise en valeur de l'île Maurice, ce qui lui tenait bien à cœur : en 1973, Chazal a même conçu un *Malcolmland*, sorte de parcours en plein air, qui devait attirer des touristes³⁰.

Mais le chemin initiatique de la montagne mauricienne commençait pour lui dans le décryptage opéré par Jules Hermann : il s'agit de la Montagne Saint-Denis. Pour retracer l'origine des langues, à quoi le notable érudit réunionnais consacre le premier volume de son *opus magnum*, il s'appuie sur une hypothèse concernant les « transformations géophysiques » de la Terre : il y a 250 millions d'années, « un vaste continent s'étendait au sud de la planète » et c'est là que l'humanité et son idiome devraient chercher leur berceau. Ce continent, « en forme de croissant », appelé pour la première fois Lémurie dans un article publié en 1864 par un ornithologue anglais, Philip Lutley Sclater (1829-1913)³¹, se serait

²⁶ J.-L. Joubert, *Littératures de l'océan Indien*, op. cit., p. 142.

²⁷ M. de Chazal, *Petrusmok*, op. cit., p. 55. Les élus seuls y seront initiés, des prophètes de la vue censés dégager « des formes et des essences dans les montagnes ». *Ibid.*, p. 58-59.

²⁸ Ch. Chabbert, op. cit., p. 248.

²⁹ Les termes employés par Chazal : « Je passai en transe. [...] La transe dura, et j'eus cette vision. » « J'avais passé dans mon subconscient et je vivais les années mortes. / L'île Maurice n'était plus. Elle avait passé dans Petrusmok. (On verra pourquoi ce nom.) Le barrage de lumière qui me séparait de tous les Ancêtres de l'Homme où tout se confond s'était effondré. Et par les chemins de l'hérédité unitaire, là où j'étais dans le physique, je voyais le passé de l'île natale. » M. de Chazal, *Petrusmok*, op. cit., p. 17-18.

³⁰ À la fois « un attrait touristique et un instrument de cohésion nationale » au début de l'indépendance, il serait « un jardin suspendu contournant la montagne du nom de Pieter-Both, pour recueillir l'essentiel de l'île-fée. L'animation de ce lieu serait assurée par un village-fée, un restaurant-fée, des ateliers-fée, des robes-fée, des objets-fée, le tout créé par des ouvriers ès choses-fée » : « *Malcolmland* ou la poésie incarnée », *Le Mauricien*, le 6 janvier 1973, cité d'après R. Furlong, « Malcolm de Chazal, poète et artiste intégral », op. cit., p. 10.

³¹ C. Breunan, « Lemuria is not the invention of religious enthusiasts, but rather actually existed », dans : *Popular Controversies in World History. Investigating History's Intriguing Questions. Volume One : Prehistory and Early Civilizations*, sous la dir. de S. L. Danver, Santa Barbara, ABC-CLIO, 2011, p. 195.

étendu de Ceylan à la Patagonie ; Madagascar et les Mascareignes, avec quelques îles voisines, seraient les plus hauts sommets de cette Atlantide australe.

Je laisse de côté les démonstrations linguistiques auxquelles Hermann consacre le premier volume des *Révélation*s : un renversement de perspectives en constitue le principal axe, puisque le créole de l'île Bourbon (sc. La Réunion) est considéré comme la matrice de toutes les langues du monde : « [...] mon esquisse du modeste langage de l'île Bourbon va nous conduire bien loin : le créole nous conduira au malgache, le malgache au malayo-polynésien, ce dernier au dravidien de l'Inde et à toutes les langues agglutinantes des vieux continents [...] »³². Les mécanismes de la formation du créole sont prêtés à d'autres langues indo-européennes : une langue à flexions (le français métropolitain) s'habille d'une forme agglutinante (africaine). L'île de Bourbon apparaît comme le berceau des langues, berceau de l'humanité : avec l'île Maurice, elles auraient aussi gardé les vestiges linguistiques du continent submergé.

Or, selon les hypothèses en cours, les langues austronésiennes, dont le malgache qui a fourni le substrat grammatical au créole, avaient migré du Pacifique vers Madagascar. Cependant, pour Hermann, tous les toponymes, voire des anthroponymes européens comprennent une racine malgache. Il rend hommage à l'Académie française par une note qui fait remonter le premier terme à une racine malgache : « *aka demy*, où l'on va éprouver des douceurs ineffables »³³.

Le rêve lémurien se construit tout au long du second volume des *Révélation*s du Grand Océan. Hermann y renvoie à l'ère tertiaire, en avançant les théories de Cuvier et Geoffroy Saint-Hilaire contre Darwin : l'épistémologie du discontinu avec leur théorie des catastrophes sert bien son hypothèse de trouver au sud des Indes « la trace de l'enchaînement ontologique, la filiation en botanique et aussi les vestiges certains du passage d'êtres humains », tout cela antérieur « à la venue de l'homme en Europe »³⁴. L'origine du rêve remonterait pour lui à une journée de 1896 lorsque, en regardant le Cap Bernard en face de Saint-Denis de la Réunion, il crut déchiffrer dans ses parois des formes bizarres d'animaux préhistoriques, dont un formidable « Pégase ou le Ptérodactyle », et autour de lui, tout un zodiaque du temps jadis : le bas-relief sculpté par un peuple préhistorique³⁵.

Chazal s'empare de cette idée dans *Petrusmok*, mais avec un accent dramatique : voilà par quoi a commencé la lente chute des Lémuriens qui se

³² J. Hermann, « Préface », dans : *Révélation*s..., *op. cit.*, t. 1^{er}, p. 2.

³³ J. Hermann, *Révélation*s..., *op. cit.*, t. 1^{er}, p. 420.

³⁴ *Ibid.*, t. II, p. 7.

³⁵ La description de ses bas-reliefs fantaisistes est documentée dans le texte par des clichés qui augmentent le dépaysement du lecteur, car il n'y voit rien de pareil ; elle occupe douze chapitres du livre V du second volume, à la fin duquel se trouve un dépliant avec un dessin muni de cette annotation : « Dessin laissé inachevé par l'auteur que la mort a surpris le crayon à la main » (*ibid.*, nlb).

devaient de rester iconoclastes. Les montagnes sculptées sont des montagnes souillées dans leur première et divine beauté par la main d'un anthropoïde : le narrateur en parle, scandalisé, dans le chapitre intitulé « La Chute ».

Je suis maintenant étendu de tout mon long sur le sable [...]. Je me sèche au soleil des grandes eaux dans les nues de ma pensée. J'écume de nouveaux miracles, pendant que la vague me lèche les pieds, telle une Marie-Madeleine assoiffée.

Et des enfants sont là sur les pierres [...]. Ils verront tout le temps un grand corps étendu, et ne se douteront pas qu'il a passé ailleurs.

Et je regarde par mon nouveau périscope : du fond des eaux de l'actuel, je regarde vers le passé.

Ah ! suprême transformation. Les terres ne reflètent plus les cieux. Mauve, tu es aujourd'hui vinaigrée, tout le duvet de la pêche n'est plus. Le temps de l'esprit a souillé les temps mortels.

Petrusmok est l'Éden tombé.

Et que vois-je ? Là où était mon Pouce³⁶, je vois des rouges jaunis des gens pastillés de souillures, comme le cuivre qui a perdu son or.

L'expression de ces gens est hâlée. Leur souffle court rend leurs dents dures. Leur front buté assomme le parapet des montagnes. Tout est par saccades dans les gestes de ces dieux d'antan. La hanche lascive des femmes comme de grandes cloches appelle à la curée. Ce peuple est maintenant asservi aux sens. Le fouet du Désir a mis le sceptre entre les mains des femmes, et le trône du Divin a quitté les yeux des hommes. La déité ici sera féminine. Le geste des montagnes mâles n'est plus.

Et je lève les yeux. Quelle horreur ! *Tu ne te feras pas d'images taillées*. Suprême blasphème : ces montagnes sont « travaillées ». On les a coupées dans la forme humaine – elles qui contenaient jadis la forme humaine en effigie par le Ciseau premier du Créateur. Le *totem immédiat* a fait place au *totem inscrit*, par voie de l'esprit humain idolâtre, lié à la chair, loin du Symbole.

Je tâte du regard ces choses. Monstruosité. Ces totems sont affreux. Tous louchent, tous ont des épaules de bêtes, des hanches d'ours, des cris de panthères, des voix fêlées de muqueuses, et le crâne de ces idoles est celui des animaux, emboîté dans la forme humaine.

Ce peuple est devenu idolâtre, il a abandonné le Vrai Dieu ; Celui que la Nature transcrit en geste immédiat de Symbole.³⁷

Christophe Chabbert verrait ici une trace des leçons swedenborgiennes : sans Satan, que l'homme s'est empressé de désigner comme bouc-émissaire de son propre orgueil inquiet, les humains auraient cédé à la tentation d'auto-division,

³⁶ Pouce, le nom d'une des montagnes de Maurice : le narrateur lui attribue une transformation satanique qui a pesé sur l'île. M. de Chazal, *Petrusmok*, *op. cit.*, p. 220.

³⁷ *Ibid.*, p. 25-26.

écartelés par une double curiosité, partagée entre leurs deux pôles : le conscient et l'inconscient³⁸. Au lieu de s'accepter lui-même dans le Divin, l'Un, qui lui assure la paix et la beauté, l'homme s'auto-exile de son bonheur. Point n'est besoin d'un Ange à l'épée flamboyante. Qui pis est, « [l'homme] persiste tous les jours dans l'erreur en refusant d'œuvrer pour la réalisation d'une nouvelle Unité ». Et pourtant, sans son adhésion volontaire, rien ne pourra changer : « L'homme est en effet au centre du système cosmogonique parce qu'il est l'étincelle funeste de l'Alpha et l'unique détenteur de la résolution finale du cycle dans l'Oméga tant espéré : "celui qui tient la forme humaine tient toutes les autres formes", là est la clef du secret. »³⁹

Paradoxalement, comme dans certaines interprétations du péché originel⁴⁰, la transgression devient à la fois source du malheur dans le péché et condition *sine qua non* de laisser une trace de son passage, le geste culturel permettant de s'inscrire dans l'histoire. Comment supposer l'existence des Lémuriens sans cela ? En élargissant le champ de vision, par une extrapolation bien autorisée, comment penser la transmission de génération en génération humaine sans outrepasser les commandements ? L'histoire est celle des pécheurs, sinon il n'y a rien à raconter. Eh bien, non ! En cherchant à faire revenir la réalité dans le spirituel, Chazal tend à la rendre « intéressante » (au sens classique : mot qui désigne un objet à valeur esthétique, c'est-à-dire digne d'intérêt), intéressante et/car sans souillure. Sa peinture spontanée (les gouaches créées « à plat » sans mélanger les couleurs, sans réfléchir⁴¹) serait un emblème de cette

³⁸ Selon Chabbert, Chazal devait cette vision à l'enseignement reçu dans l'enfance, quand il « était encore tout entier immergé dans l'univers passionné de la secte de la nouvelle Jérusalem » ; selon *l'Encyclopédie des mystiques* de Marie-Madeline Davy, citée à l'occasion, Swedenborg, dit « le Bouddha du Nord », considérait que « l'homme [était] lui-même l'origine du Mal depuis qu'il s'était détourné de Dieu ». L'apport personnel de Chazal serait de visualiser l'origine de ce Mal (métaphysique) : « l'homme persistant dans l'erreur de la division, "est le Satan biblique [...]". Le divorce intérieur mènera à l'opposition conscient-inconscient dans le champ clos de la conscience humaine. » Des « corps androgynes sculptés sur le mont Pieter-Both deviennent, dans *Petrusmok*, les symboles de cette désastreuse division : "corps doubles qui se tournent le dos et qui se sont envoûtés l'un et l'autre, collés occipitalement, s'opposant et liés par un même inconscient, visages d'un même Abîme, doubles profils d'un même Miroir". » M. de Chazal, *Les dieux ou les consciences-univers*, cité d'après Ch. Chabbert, *op. cit.*, p. 219-220.

³⁹ Ch. Chabbert, *op. cit.*, p. 226.

⁴⁰ Par exemple, lorsque Kant réinterprète la Genèse contre Rousseau et Saint Augustin. Voir J. Delumeau, « La disparition du Jardin enchanté », dans : *Une histoire du paradis*, t. 1 : *Le Jardin des délices*, Paris, Fayard, 1992, p. 298-300.

⁴¹ Sa technique picturale illustre bien sa méthode poétique : « Je peins sans chevalet. Je peins sans palette. Je peins à plat. Je ne mêle pas mes couleurs. Je ne dessine jamais. Je ne tiens pas un crayon. Je peins tout à l'envers. Si je peins une personne, je la peins tête en bas. Et quand j'ai terminé le tableau, je retourne la toile et je vois ce que j'ai fait. Je me sers d'un seul pinceau. Chaque tableau est fait d'affilée. Je ne reviens jamais sur mes taches. Je ne fais pas de taches, je peins en mastroquet. Mon pinceau n'est que le prolongement de mon doigt. Je ne lève pas mes

réappropriation de la réalité par le génie « total » de l'artiste. Avec un avant-goût de paradis, car l'intensité du plaisir totalisant les sens aide à le retrouver.

Hermann, lui, en paléo-linguiste s'attache à démontrer sa thèse qui renverse la perception du monde austral, et notamment la dialectique de la métropole et de la colonie : autocentré, le regard émane de l'île redevenue le vestige d'un continent immense, le croissant lémurien. Du coup, une priorité secrète va à l'hémisphère austral, à sa langue, le créole qui « se fond[e] inconsciemment en prenant au malgache sa grammaire et au français son vocabulaire »⁴². Non sans un brin de patriotisme local, car il met en valeur le créole « bourbonnais » (réunionnais), l'avatar, via le malgache, de l'idiome lémurien qui se révèle la langue mère de l'humanité, y compris de l'ancien parler des Gaules, d'où tant de vestiges dans les toponymes français dont *la Soraboninahitra* qui se traduit, l'étymologie malgache aidant, lieu où l'on « donne des grades, des diplômes »⁴³.

Si les Lémuriens chez Hermann se montrent adorateurs des astres, c'est que « leur » auteur est polygéniste⁴⁴. « La prestigieuse civilisation lémurienne, détentrice de savoirs inconnus à la science moderne attestés par le gigantesque travail de sculpture des montagnes, a été anéantie au quaternaire par les catastrophes du globe », prétend-il⁴⁵. Il pouvait bien le croire à la faveur des théories d'Alfred Wegener conçues au début du XX^e siècle : la fragmentation de la Pangée primitive (Hermann parle du Gondwana⁴⁶) devait expliquer le parallélisme de lignes côtières et la distribution de fossiles. Les phénomènes remontent à environ 200 millions d'années⁴⁷.

Certes, le mythe lémurien a des convergences avec le mythe de l'Atlantide. D'abord, c'est une fiction régressive, celle du retour aux origines à la faveur d'un saut dans une protohistoire fabuleuse infiniment lointaine, et les images enchantées du roman de Chazal en témoignent ; ensuite, et c'est un rapprochement décisif, les deux auraient connu une fin catastrophique responsable de la disparition des habitants ; la recherche des traces aurait été rendue possible par une quête « archéologique » (l'Atlantide) ou philologique

yeux de ma toile. Je ne réfléchis pas. Je ne choisis pas les couleurs. J'y vais d'instinct. », cité d'après R. Furlong, « Malcolm de Chazal, poète et artiste intégral », *op. cit.*, p. 9.

⁴² Sur ce point, R. Furlong me fait remarquer qu'« il y a quelques mots d'origine malgache dans le créole mauricien, mais sans plus... Le véritable substrat lexical est français... avec des substrats grammaticaux français, africains et malgaches... » (le mail à I. Zatorska du 3 mai 2020).

⁴³ J. Hermann, *Révélation...*, *op. cit.*, t. 1^{er}, p. 420.

⁴⁴ L'une de ses idées fixes est de croire la Chine (qui se désigne elle-même comme le « Céleste empire ») incrustée dans la croûte terrestre en tant que planétoïde, d'où la différence radicale de sa culture et de sa langue. *Ibid.*, *passim*.

⁴⁵ Cité d'après J.-M. Racault, *Mémoires...*, *op. cit.*, p. 252.

⁴⁶ J. Hermann, *Révélation...*, *op. cit.*, t. 2, p. 69.

⁴⁷ Cf. « La Dérive des Continents », <http://www2.ggl.ulaval.ca/personnel/bourque/s1/derive.html>, consulté le 5/12/2019.

et poétique (dans le cas de la Lémurie reconstruite par Hermann et réintégré par Chazal)⁴⁸.

Les constantes du mythe lémurien, relevées par Jean-Michel Racault, le définissent d'abord comme mythe « sudiste », qui fait resurgir le mythe du Continent Austral Inconnu⁴⁹, poursuivi par les explorateurs jusqu'aux années 1770 et la découverte par l'amiral de Kerguelen de Kémarec des îles qui devaient porter son nom⁵⁰. Il serait à propos de parler aussi de mythe insulaire : l'espace borné et infime, perdu dans le vide océanique, s'ouvre sur une immense étendue continentale. Mais ce qui distingue ce mythe parmi d'autres, c'est le renversement ou mise en cause de la relation dialectique du tout et de la partie : c'est aux Mascareignes, ces miettes rocheuses semées dans l'immensité de l'océan Indien, que la civilisation humaine aurait pris son départ.

Pourtant, à bien ausculter les deux textes, l'essai ou traité scientifique de Jules Hermann et le « roman mythique » de Chazal, force est de constater que leurs approches diffèrent, pour ne pas dire divergent, sur plus d'un point. Jean-Michel Racault établit une comparaison magistrale entre les deux auteurs. Jules Hermann part de l'idée d'une *koïné* indianocéanique, sa communauté culturelle et géographique réunissant Madagascar, Maurice, Réunion et Seychelles, alors que Malcolm de Chazal se meut dans un va-et-vient entre une perception dualiste du réel – celle de ses contemporains cartésiens comme celle des lémuriens après la Chute, c'est à dire le blasphème des montagnes taillées – et « l'appréhension moniste du réel » selon laquelle « l'île, figure de séparation, devient symbole de totalité »⁵¹. La divergence augmente dès qu'on entreprend une lecture politique des deux auteurs : pour Jules Hermann, il s'agit de justifier la colonisation de la Grande Île, Madagascar faisant corps, géologiquement, avec les Mascareignes cependant que Malcolm de Chazal, lui, tiendrait uniquement à « magnifier l'île promue continent, voire l'univers »⁵². Le moment historique de la maturation et de la parution de l'un et de l'autre ouvrage doit être décisif : au début du XX^e siècle, pour le conseiller Jules Hermann le renversement de la relation avec la métropole – sans la contester pour autant – est inappréciable. La vraie métropole se trouve pour lui dans l'océan Indien, la périphérie – sa patrie *bourbonnaise* – étant devenue centre⁵³. Un demi-siècle plus tard, en 1950-51, dans le contexte de

⁴⁸ J.-M. Racault, « Une Atlantide coloniale. Le mythe du continent lémurien et les littératures de l'Océan Indien (Jules Hermann, Malcolm de Chazal) », dans : *Atlantides imaginaires, réécritures d'un mythe*, sous la dir. de Ch. Foucrier et L. Guillaud, Paris, Michel Houdiard Éditeur, 2005, p. 165-183.

⁴⁹ *Ibid.*

⁵⁰ G. Delépine, *L'Amiral de Kerguelen et les mythes de son temps*, Paris, L'Harmattan, 1998.

⁵¹ J.-M. Racault, « Une Atlantide coloniale... », *op. cit.*, p. 183.

⁵² *Ibid.*

⁵³ Conservateur avéré, il se plaît à appeler les *Îles sœurs* par leurs anciens noms, de Bourbon et île de France, respectivement. J. Hermann, *Révélations...*, *op. cit.*, t. 2, *passim*.

la décolonisation, Chazal reverra les ambitions coloniales à la baisse. Dans son optique de Mauricien sédentaire, la métropole n'existe d'ailleurs pas. La pensée de domination blanche ne lui plaît pas : en rupture avec son milieu d'origine, il est favorable aux Travailleurs, parti des hommes de couleur.

Aurions-nous à faire à deux Lémuries ? Chacune d'elles périt suite à une autre crise. La Lémurie de Jules Hermann succombe à une catastrophe géologique, mouvement fatal de plateformes continentales, la fissuration d'anciennes plaques s'avancant entre le tertiaire et le quaternaire. La Lémurie de Chazal se donne la peine de se dégrader elle-même : le peuple de Lémurie, autrement dit une anté-humanité, se porte atteinte en même temps qu'il fausse le projet de l'Unité transcendante. Ce qui réunit leurs deux visions, c'est le remède – ou la compensation – proposé pour recouvrer ou du moins reconstituer leur continent ou paradis perdu. Il s'agit d'y accéder par un élan poétique, qu'il soit proche d'un état second mystique ou d'une rêverie. Comme celle que Jules Hermann, le savant à ses heures, rapporte lorsque, en rade à Port-Louis de Maurice où il s'était rendu en compagnie d'Athénas alias Marius Leblond⁵⁴, vers la fin d'octobre 1911, il découvre « un spectacle inattendu, enchanteur, grandiose » qui lui fait comprendre « l'état d'âme de Bernardin de Saint-Pierre » :

Nous devons attendre à l'ancre que le jour se fit pour avoir l'entrée du Port. Et pendant que nous balançons ainsi sur le flot [...] les montagnes de Port-Louis formaient un écran noir sur l'aube qui blanchissait de plus en plus à l'Orient [...]. Après ce premier éclat nacré, toujours derrière l'écran, parut à son tour l'aurore [...]. Il nous sembla que sous des coups de pinceau, à larges envolées, une main invisible et gigantesque traçait peu à peu les détails infinis du massif mauricien. Du pic à tête humaine de Pieterboth jusqu'au cône du Pouce et jusqu'à la courbe du mont Ory, la ligne faitière du massif, sur un plan presque horizontal, ressortait d'abord, en formes suivies comme des signes algébriques ou astronomiques, comme des hiéroglyphes d'une écriture indienne. Ça et là, des pics, des ronds, des pointes, des courbes, des fenêtres en carrés.⁵⁵

La poésie, synonyme de littérature chez Aristote, comme panacée à la crise ? Poésie qui unit le ciel et la terre, sidérale et pétrée, comme dans *Voyage à Rodrigues* (1986) de Le Clézio, digne continuateur de la lignée des *chercheurs d'or* dans le passé imaginaire des terres australes. Poésie qui se fraie le chemin entre la « rêverie scientifique » de Jules Hermann et la poétique devenue science dans la tête de Malcolm de Chazal. Si, pour Morin, il était impossible

⁵⁴ Marius-Ary Leblond (Georges Athénas et Aimé Merlo), deux cousins originaires de la Réunion, écrivant sous un même pseudonyme, pratiquant à la mode au tournant des XIX^e et XX^e siècles (autre exemple : Jean-Henry Rosny).

⁵⁵ J. Hermann, *Révélation...*, *op. cit.*, t. 2, p. 263-264.

de « concevoir la science autrement que double et contradictoire, inachevée et décomposée »⁵⁶, les deux auteurs se trouvent au centre de la démarche scientifique « crise »⁵⁷ moderne, à cette différence près que le premier ne l'aurait sans doute pas voulu. Puisque sa démarche mécanique, son martèlement de preuves invisibles pour les lecteurs, mettent à nu, telle une caricature, la stratégie scientifique « classique » – scientifique et positiviste – qui se veut nette et tranchante, car établie sur des bases de connaissances qui se veulent solides. En revanche, la danse-transe chazalienne se nourrit de la perturbation – figure de la crise⁵⁸ – pour en transcrire les épiphénomènes en langage de sons, de couleurs, d'idées, les réordonner et commenter selon les principes conçus non pour occulter ou remplacer les réalités sensibles mais pour mieux se fondre en elles. Frôlant l'ésotérisme, *Petrusmok* rebute pourtant un public qui – comme la plupart d'entre nous – supporte mal un amalgame religieux qui se veut d'une inspiration sérieuse, l'originalité poétique pliant sous le fardeau prophétique. Alors, pour entreprendre sa lecture, une stratégie « crisologique » – à peine entamée ici – serait peut-être recommandable⁵⁹ ?

Bibliographie

- Breunan, Claire, « Lemuria is not the invention of religious enthusiasts, but rather actually exited », dans : *Popular Controversies in World History. Investigating History's Intriguing Questions. Volume One : Prehistory and Early Civilizations*, sous la dir. de Steven L. Danver, Santa Barbara, ABC-CLIO, 2011, p. 179-206.
- Chabbert, Christophe, *Malcolm de Chazal, l'homme des genèses. De la recherche des origines à la découverte de l'avenir perdu [?]*, Paris, L'Harmattan, 2001.
- Chazal, Malcolm de, *Autobiographie spirituelle*, Paris, L'Harmattan, 2008.
- Chazal, Malcolm de, *La Vie filtrée*, Paris, Gallimard, 1949.
- Chazal, Malcolm de, *Petrusmok. Mythe*, Paris, Éditions Léo Scheer, 2004.
- Delépine, Gracie, *L'Amiral de Kerguelen et les mythes de son temps*, Paris, L'Harmattan, 1998.
- Furlong, Robert, « L'engagement politique de Malcolm de Chazal », *Revue Europe*, n° 1081, mai 2019, p. 101-106.

⁵⁶ A. Nsonsissa, *op. cit.*, p. 54.

⁵⁷ Deux occurrences du néologisme forgé par Morin : *ibid.*, p. 41 et 47. « Crise » - « relatif à la crise », voir : <https://fr.wiktionary.org/wiki/criseque>, consulté le 30/06/2020.

⁵⁸ A. Nsonsissa, *op. cit.*, p. 44.

⁵⁹ Je remercie M. Robert Furlong de m'avoir servi de guide dans les labyrinthes chazaliens. Avec son autorisation, je mets son adresse électronique à la disposition d'autres personnes intéressées par l'œuvre de Chazal et sa diffusion : rfurlongbis2@gmail.com.

- Furlong, Robert, « Malcolm de Chazal, poète et artiste intégral », *International Journal of francophone Studies*, n° 3-4, vol. 13, 2011, p. 531-549.
- Hermann, Jules, *Révélation du Grand Océan*, s.l., s.n., s.d. [1927] ; pour le tome second : <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k9779995t.texteImage>, consulté le 10/04/2020.
- Le Clézio, Jean-Marie Gustave, *Voyage à Rodrigues*, Paris, Gallimard, 1986.
- Nsonsissa, Auguste, « Pour une 'crisologie' », *Hermès, La Revue*, n° 60, 2011/2, p. 139-144, accessible sur <https://www.cairn.info/revue-hermes-la-revue-2011-2-page-139.htm>, consulté le 6/11/2019.
- Racault, Jean-Michel, « Une Atlantide coloniale. Le mythe du continent lémurien et les littératures de l'océan Indien (Jules Hermann, Malcolm de Chazal) », dans : *Atlantides imaginaires, réécritures d'un mythe*, sous la dir. de Chantal Foucrier et Lauric Guillaud, Paris, Michel Houdiard Éditeur, 2005, p. 165-183.
- Racault, Jean-Michel, « L'île, mémoire du continent perdu. Le mythe lémurien et les littératures de l'Océan Indien (Jules Hermann, Malcolm de Chazal) », dans : *Mémoires du Grand Océan. Des relations de voyage aux littératures francophones de l'océan Indien*, Paris, Presses de l'Université Paris-Sorbonne, 2007, p. 243-267.

Troisième partie

Littérature et sciences humaines :
tensions et tentations

Sylvie Triaire
Université Paul-Valéry Montpellier 3

Histoire et littérature : position, disposition, contrefaçon

History and Literature: Position, Arrangement, Counterfeit

The aim of this paper is to analyse the variation of relations between history and literature in the particular case of the French historic novel of the 19th century. It focuses on some works of Vigny, Balzac, Dumas and Flaubert and shows that most of the time, relations between literature and history range, theoretically and practically, from sharing to partition; except when tension is neutralized in the context of a non-rhetorical and non-didactical literature.

Keywords: history, literature, prefaces, relations, Flaubert

Mots-clés : histoire, littérature, préfaces, disposition, Flaubert

L'histoire par la littérature

Le « siècle de l'histoire », c'est ainsi que l'on désigne le XIX^e siècle qui s'ouvre dans la conscience du changement radical initié par la Révolution, avec en son centre l'événement considérable de la mort du Roi où se joue la fin d'un régime politique, éthique et esthétique et où s'inaugure cette « personnalité moderne, si puissante et tant agrandie »¹ qu'évoque Michelet dans la *Préface* de 1869 à son *Histoire de France*. Dans ce moment si particulier, écrit Ivan Jablonka, « les

¹ Cité par I. Jablonka, *L'histoire est une littérature contemporaine. Manifeste pour les sciences sociales*, Paris, Seuil, 2014, p. 54.

historiens ont vécu l'histoire avant de l'écrire »². L'histoire est donc vécue et perçue comme matrice des temps nouveaux, et la littérature romantique va bien évidemment s'employer à dire ce lien puissant à l'historique et à l'événement, ce bain d'histoire dans lequel se sont trouvées trempées les générations – *La confession d'un enfant du siècle* dresse à son ouverture le tableau saisissant des puissantes marques laissées par l'histoire sur ceux qui ont « passé par 93 et par 1814 » et pour qui « tout ce qui était n'est plus, tout ce qui sera n'est pas encore »³. L'individu – son trajet politique, sa part sociale tout autant que sa subjectivité et sa vie intime – se découvre pétri par l'histoire.

L'autonomisation de l'histoire comme discipline s'accomplit dans le cours du siècle de manière progressive, mais c'est d'abord par des formes littéraires qu'est passée l'histoire, dès Chateaubriand : ainsi Augustin Thierry, chef de file de la nouvelle école historique sous la monarchie de Juillet, raconte que la lecture des *Martyrs* au collège, en 1809, « lui a fait éprouver un "éblouissement d'imagination" et a décidé de sa vocation »⁴. Puis, à partir des années 1820-1830, le roman historique français impose une façon d'écrire l'histoire, sur le modèle scottien – c'est-à-dire à la fois comme fresque vivante et comme analyse des enjeux politiques passés et présents⁵. L'influence du roman scottien s'exerça en outre sur les historiens eux-mêmes, Jablonka rappelant ce que doivent aux romans de l'auteur écossais *L'Histoire des ducs de Bourgogne* de Barante (1824), *L'Histoire de la conquête de l'Angleterre* d'Augustin Thierry (1825), et jusqu'à *L'Histoire de la marine française* de Sue (1835)⁶. La littérature put donc être en quelque sorte sinon un commencement du moins au commencement pour l'historien, séduit par le récit d'une histoire nationale *animée* par l'usage des moyens propres au récit – vivacité, couleur locale, types...

Libération de l'histoire

Lorsque les historiens font l'histoire de la constitution de leur discipline, ils se portent à la fin du XIX^e siècle, à deux moments clés de l'élaboration de la doctrine : l'éditorial de Gabriel Monod dans le premier numéro de la *Revue historique* en 1876, véritable « manifeste de la méthode critique et positiviste »⁷ ;

² *Ibid.*, p. 55.

³ A. de Musset, *La confession d'un enfant du siècle*, Paris, Flammarion, 1993, p. 42.

⁴ I. Jablonka, *op. cit.*, p. 50.

⁵ Voir G. Lukacs, *Le roman historique*, Paris, Payot, 1965, et C. Duchet, « L'illusion historique : l'enseignement des préfaces (1815-1832) », *Revue d'Histoire littéraire de la France*, n° 2/3 (75), 1975, p. 245-267.

⁶ I. Jablonka, *op. cit.*, p. 52.

⁷ P. Nora, « Histoire et roman : où passent les frontières ? », *Le Débat*, n° 165 : *L'histoire saisie par la fiction*, 2011/3, p. 6-12.

et la publication de l'outil pédagogique de référence pour une histoire sérieuse et objective, l'*Introduction aux études historiques* de Langlois et Seignobos, en 1898. Toutefois, le processus de séparation d'avec la littérature était déjà engagé – et ce dès les commencements puisqu'en 1826, au moment de la « naissance » du roman historique français, le *Cinq-Mars* d'Alfred de Vigny se voit vertement critiqué pour les « erreurs historiques » qu'il contient. Par Sainte-Beuve, qui reproche à Vigny l'exagération des personnages historiques au moment de la publication du roman ; par le comte Molé bien plus tard, lors de son discours de réception de Vigny à l'Académie française le 29 janvier 1846 – discours remarquable par le mépris professé à l'encontre de l'écrivain par celui qui fut ministre sous trois régimes : « C'est l'histoire elle-même arrangée avec art, mais arrangée en roman », dit-il de *Cinq-Mars*, pour lequel il vient de dire son dégoût, en raison de « ces atteintes si profondes portées à la vérité, et par conséquent à la moralité de l'histoire »⁸. C'est dire que le passage de l'histoire par la littérature – mais aussi le fait que la littérature puisse être un vecteur de l'histoire – trouve très tôt ses limites.

Reste que la séparation des disciplines est prononcée épistémologiquement à la fin d'un XIX^e siècle qui aura, du point de vue de la littérature, connu le meilleur – le sacre de l'écrivain, l'absolu littéraire, le rêve de l'indivision de la pensée (que la philosophie, l'histoire, la religion, toute la pensée soit poésie, et la littérature, la langue et le régime esthétique pour les dire) – et le début du pire, l'adieu à la littérature comme l'a nommé William Marx⁹.

*

Je voudrais esquisser ici une analyse des modalités pratiques de l'écriture de l'histoire par la littérature au XIX^e siècle. Ces modalités permettent d'observer le *jeu* entre les deux disciplines – jeu au sens de ce qui *se joue* entre histoire et littérature selon des règles plus ou moins établies et plus ou moins respectées par les parties en présence, mais aussi au sens (mécanique) de mouvement entre deux pièces fonctionnant dans un même mécanisme (jeu nécessaire à l'articulation et au libre mouvement des pièces). On peut les décliner selon trois catégories :

- la *position*, à savoir l'affirmation de choix théoriques, de points de doctrine parfois, quant aux rapports entre les deux disciplines. La position énoncée par un auteur, par nature tranchée et exclusive, ne présume pas absolument de la poétique effectivement mise en œuvre ;

⁸ Voir le site de l'Académie française : <http://www.academie-francaise.fr/reponse-au-discours-de-reception-dalfred-de-vigny>, consulté le 26/05/2020.

⁹ W. Marx, *L'adieu à la littérature. Histoire d'une dévalorisation, XVIII^e-XX^e siècles*, Paris, Éditions de Minuit, 2005.

- la *disposition*, c'est-à-dire l'organisation et la mise en œuvre poétique des éléments de savoir historiques dans les formes littéraires qui les accueillent et les exploitent. La disposition peut excéder la position énoncée ;
- la *contrefaçon*, qui concerne des productions hybrides génératrices de trouble dans les deux champs disciplinaires, productions où la frontière disciplinaire se brouille ou s'estompe. Si position et disposition constituent un binôme théorique et fonctionnent conjointement (effet d'affichage et de rhétorique, effets de poétique), l'œuvre *contrefaite* se situe au-delà des effets d'annonce et des rapports de force.

La *position* se trouve généralement formulée dans le paratexte (préface, introduction, avant-propos...) ; la *disposition* se constitue en accord ou en tension avec les positionnements posés dans le discours paratextuel, dans le jeu qu'introduisent les choix et les effets poétiques ; la *contrefaçon*¹⁰ se joue des normes du genre, produisant une histoire en miettes, une histoire contrefaite (au sens de *mal faite, difforme*) – et parfois aussi une histoire contrefactuelle, cas particulier dont il ne pourra être question ici. Si l'énoncé de la position a fortement tendance à poser une norme (ce qu'est l'histoire pour la littérature), norme relativisée souvent par la manière dont se trouve disposée l'histoire dans le récit littéraire, c'est du côté de la contrefaçon que la norme se voit questionnée le plus nettement, par l'estompage de la tension disciplinaire. Quelques cas précis vont permettre de clarifier et vérifier ces propositions.

Position

Parmi les 350 récits historiques français et étrangers examinés par Claude Duchet¹¹, nombreux sont ceux qui établissent fermement leur position face à l'histoire dans une préface. Si la question du personnage (historique ou fictif) y occupe la première place, dans la mesure où se joue à travers lui le choix, éminemment politique, entre l'histoire par le Grand Nom et le grand rôle et l'histoire par les types et les forces sociales, les préfaces s'attardent également sur la capacité du roman historique à être un vecteur de connaissance. Cette capacité se décline selon trois potentialités du romanesque : orner l'histoire, prouver l'histoire, ou, mieux encore, *être* l'histoire. Jean Molino¹² renvoyait

¹⁰ J'entends « contrefaçon » au sens de ce qui est contrefait – bancal, boiteux si l'on veut utiliser une image ; c'est-à-dire ce qui n'entre pas dans la norme, ce qui introduit du jeu dans le système. La dimension frauduleuse, associée à la « contrefaçon » dans nos logiques économiques contemporaines (est passible d'amende celui qui se livre à la vente ou l'achat de contrefaçons), est recevable, à condition de la déplacer sur le plan éthique ; il s'agirait alors de frauder avec l'Histoire normée, comme nous le verrons.

¹¹ Voir note 4.

¹² J. Molino, « Qu'est-ce que le roman historique ? », *Revue d'Histoire littéraire de la France*, n° 2/3 (75), 1975, p. 195-234.

d'ailleurs au philosophe Alain, lequel opposait à l'inventaire hétérogène de l'histoire le roman :

C'est le roman qui éclaire l'histoire. Et si l'histoire est un art de faire revivre, c'est au mieux qu'elle égale le roman. Le pas pressé de Napoléon, dans Tolstoï, parle mieux que tant d'études savantes. [Car le romanesque, c'est] la *confidence* qu'aucun témoignage ne peut appuyer, qui ne se prouve point et qui, au rebours de la méthode historique, donne la réalité aux actions.¹³

Cette même puissance de la littérature structure les « Réflexions sur la vérité dans l'art » de Vigny, préface publiée dans la 4^e édition de *Cinq-Mars*, en 1829. La *vérité de l'art* surpasse largement le *vrai du fait* de l'histoire et de l'historien, l'art étant seul à même de donner du sens à l'histoire par la pratique de l'imagination, qui sélectionne et réduit (il s'agit de *choisir* et de *grouper*, écrit Vigny), la condensation étant le seul moyen d'embrasser l'histoire pour la lire comme exemplaire. Tout ceci est bien connu, je rappellerai seulement le tour supplémentaire qu'accomplit la démonstration de Vigny soulignant que l'histoire elle-même est faite ainsi : « l'histoire est un roman dont le peuple est l'auteur »¹⁴, non parce que le peuple ferait politiquement l'histoire (Vigny n'est pas un révolutionnaire) mais parce qu'il la fait histoire, il en est l'historiographe par l'intermédiaire des *on dit*, des *murmures de la foule*, de *la voix publique* – c'est-à-dire de l'imagination collective à laquelle chacun participe. C'est ainsi que « la chrysalide du fait pren[d] par degré les ailes de la fiction »¹⁵, en passant de bouche en bouche, de main en main comme un marbre qui peu à peu se polit. La préface de Vigny fait donc entendre dans le premier roman historique français l'affirmation de l'absolu de l'art.

L'Avant-propos de *Gars*, initialement prévu par Balzac comme préface au roman publié en 1829 et désormais connu sous le titre *Les Chouans*, va dans le même sens : les historiens cherchent la vérité « cachée par le sacerdoce, mutilée par l'aristocratie », mais ce sont les poètes qui, « avec une imagination plus hardie viennent *sculpter et décorer* le monument »¹⁶ dont les autres ont posé les premières pierres. L'histoire est comparée à un « squelette chronologique », un « charnier », auquel le roman doit apporter la chair, la vie, et cette dimension populaire assurée par une poétique des effets produits par les événements de l'histoire sur les populations : dans la très reculée Bretagne que les bruits et les décisions de Paris n'atteignent pas, l'histoire se joue de manière obscure

¹³ Alain, « Système des Beaux-Arts », *Les Arts et les Dieux*, 1958, cité par J. Molino, *op. cit.*, p. 213.

¹⁴ A. de Vigny, *Cinq-Mars*, Paris, Gallimard, 1980, p. 25.

¹⁵ *Ibid.*, p. 26.

¹⁶ H. de Balzac, *Les Chouans*, Paris, Gallimard, 1972, p. 498.

et selon une dynamique du contrecoup. *Les Chouans* se construit sur cette position-là, l'origine des actions historiques (guerre, tractations avec les Chouans) restant invisible et obscure pour mieux laisser le champ aux acteurs locaux et aux masses, et la part belle au roman, et à un romanesque d'aventure et d'amour. Hugo dans *Quatrevingt-treize* se gardera bien, lui, de couper l'intrigue vendéenne des hauts lieux du pouvoir parisien, et d'une explicitation historique, voire historienne par moments.

Quant à Flaubert, l'auteur de *L'Éducation sentimentale* et de *Salammbô*, romans liés à l'histoire, se garde, ici comme ailleurs, de tout discours préfaciel. Il considère l'histoire en moderne, ne la jugeant ni fixée ni définitive mais toujours à refaire. Par conséquent, la littérature, si elle se mêle d'histoire, ne peut pas le faire au nom d'une pédagogie qui se fonderait sur la signification de l'histoire. Si l'historiographie du XIX^e siècle cherche une logique générale, un sens de l'histoire, Flaubert s'en tient à une conception définitive appuyée sur la certitude de l'éternel retour, ou du piétinement... « L'horizon [...] n'est jamais le rivage » et « la meilleure des religions, ou le meilleur des gouvernements [...] c'est celui qui agonise, parce qu'il va faire place à un autre »¹⁷. Et dans la même veine, mais précisément à propos de l'histoire, il écrit en 1864 à l'une de ses correspondantes : « [...] chacun est libre de regarder l'histoire à sa façon, puisque l'histoire n'est que la réflexion du présent sur le passé, – et voilà pourquoi elle est toujours à refaire »¹⁸. L'histoire est toujours une construction, une manière de voir. C'est ainsi qu'après avoir envisagé de placer un chapitre explicatif sur Carthage dans *Salammbô*, Flaubert renoncera à se commettre dans une telle explication, un éclaircissement, lui, l'ennemi de la littérature *probante* et le tenant d'une littérature *exposante*. Ce qui ne l'empêchera pas de répondre à Sainte-Beuve comme à Guillaume Froehner, pour fonder ses choix dans les deux cas. Voici ce sur quoi Flaubert commence sa longue réponse à Froehner, ce « gardien de la rigueur archéologique » qui avait été fort irrité de « l'effraction »¹⁹ du romancier sur le terrain de la science archéologique, et qui l'attaquait pour erreurs, arrangements et inventions concernant la civilisation et la culture carthaginoises :

Je n'ai, monsieur, nulle prétention à l'archéologie. J'ai donné mon livre pour un roman, sans préface, sans notes, et je m'étonne qu'un homme illustre, comme

¹⁷ Lettre du 18 mai 1857, à Mlle Leroyer de Chantepie. Correspondance consultable sur le site du Centre Flaubert, Université de Rouen : <https://flaubert.univ-rouen.fr/correspondance/edition/>, consulté le 20/05/2020. Toutes les références à venir renvoient à ce site, où la recherche par date et destinataire est très aisée.

¹⁸ Lettre de novembre 1864, à Edma Roger des Genettes.

¹⁹ J. Neefs, « *Salammbô* : textes critiques », *Littérature*, n° 15 : *Modernité de Flaubert*, 1974, p. 53 et 54.

vous, par des travaux si considérables, perde ses loisirs à une littérature si légère ! J'en sais cependant assez, monsieur, pour oser dire que vous errez complètement d'un bout à l'autre de votre travail, tout le long de vos dix-huit pages, à chaque paragraphe et à chaque ligne.²⁰

S'ensuit la réfutation pied à pied des attaques de l'archéologue. Nous le voyons, il s'agit bien pour Flaubert d'affirmer d'emblée la primauté de la littérature ; c'est-à-dire, comme l'a écrit Jacques Neefs, de « faire reconnaître par la représentation romanesque ce qui est à peine connu dans l'ordre du savoir »²¹.

Disposition

L'affirmation de la toute-puissance du roman, dans le pré carré du « roman historique », ne fait pas reculer les traqueurs d'erreur et les pourfendeurs du détail, surtout lorsque ce sont les Grands personnages de notre histoire qui se trouvent par trop romancés. Vigny, on l'a vu, en fait les frais au point que, devant l'accusation d'atteinte à la vérité historique – pour Richelieu, Louis XIII, Cinq-Mars, et les libertés prises avec la chronologie – il publie, de manière progressive au fil des nombreuses rééditions du roman, des notes et des documents historiques. En 1829, le lecteur se trouve donc face à un dispositif constitué du roman encadré en amont par la Préface, qui place l'œuvre sous le régime de l'art, et en aval par les « Notes et documents historiques » : extraits de correspondances, d'ouvrages d'historiens, de mémoires, registres, rapports, pièces de procès, ou du journal de Richelieu. Les Notes s'ouvrent sur cette remarque :

Lorsque parut pour la première fois ce livre, il parut seul, sans notes, comme œuvre d'art, comme résumé d'un siècle. Pour qu'en toute loyauté il fût jugé par le public, l'auteur ne voulut l'entourer en nulle façon de cet éclat apparent des recherches historiques, dont il est trop facile de décorer un livre nouveau.²²

Mais la *friction* de l'histoire avec la littérature le contraignit à *composer* l'œuvre, qui s'en trouve modifiée – philosophique en son début, contradictoire avec ses principes premiers à la fin. La disposition schizophrénique rend compte de la difficulté de pratiquer *en indivis* littérature et histoire, et de l'obligation de composer, même à la marge, l'Idéal et la preuve.

²⁰ G. Flaubert, *Œuvres complètes*, III, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 2013, p. 996.

²¹ J. Neefs, *op. cit.*, p. 64.

²² A. de Vigny, *Cinq-Mars*, *op. cit.*, p. 491.

Sur Catherine de Médicis de Balzac, publié en 1846, propose un cas singulier de *disposition* des disciplines dans un même espace. Ce recueil, que l'on peut à bon droit trouver mal monté ou mal cousu, est composé de quatre parties restant hétérogènes : une *introduction* de type « historique », rédigée en 1841, où Balzac démolit l'historiographie sur Catherine de Médicis et engage la réhabilitation de cette reine – qu'il nomme « Grand Roi » – broyée par les historiens comme femme, comme étrangère, comme reine noire instigatrice de la Saint-Barthélemy. Balzac, bien loin d'un Vigny qui défendait une histoire faite par l'opinion, la rumeur et les fantasmes, se dresse contre les historiens qui « prêt[ent] leur plume aux croyances populaires »²³ et s'accommodent aisément des interprétations bien installées. Quand Vigny concède aux historiens la liste des documents historiques qu'il a utilisés, Balzac, lui, se fait super-historien, inscrivant Catherine de Médicis dans l'histoire longue, liant la Réformation au libéralisme et poussant son analyse du XVI^e siècle jusqu'au déclin de la France contemporaine, pour montrer que Catherine fut consciente des enjeux de la crise de la Réforme, mais qu'elle échoua à la régler, y compris par le choix du massacre – qu'il motive et absout. Cette introduction est en somme une contre-histoire en règle, précise, citant ses documents, et longue d'une cinquantaine de pages. Le reste du volume est un montage de trois fictions, *Le martyr calviniste*, qui brosse un tableau de la France politique d'avant la Saint-Barthélemy, *La confiance des Ruggieri*, qui met en scène tensions et suspicions entre Charles IX et sa mère, après le massacre ; enfin *Les deux rêves*, récit bref fantastique qui conduit le lecteur aux temps d'incubation de la Révolution. Cette nouvelle fait revenir d'entre les morts Catherine de Médicis sous la forme d'une apparition s'adressant à un dormeur auquel elle révèle son rôle imminent dans l'histoire, revendiquant du même mouvement la force, la violence et le massacre comme instruments de pouvoir. Ce dormeur se nomme Robespierre.

Une telle disposition permet d'inclure les deux récits strictement historiques (*Le martyr...* et *La confiance...*, qui mettent en fiction le XVI^e siècle dans ses conflits politiques et religieux) dans un cadre singulier, sorte de diptyque *transgenre*, si l'on peut dire, constitué d'une part d'un discours d'analyse « à la façon de l'histoire » (mais de fait contre-histoire) et d'autre part d'un récit historique « fantastique », avec fantôme Renaissant et forçages chronologiques, le saut dans le futur prérévolutionnaire de feu la reine Catherine se doublant d'un récit d'anticipation dans lequel Catherine prophétise la Révolution proche et à Robespierre son rôle sanglant. Balzac, on le voit, *radicalise* le rapport entre les deux disciplines, par l'écartement (sinon l'écartèlement) entre les parties du récit²⁴ : il ne cite pas l'histoire pour appuyer son propos, mais la détruit

²³ H. de Balzac, *Sur Catherine de Médicis*, Paris, La Table ronde, 2006, p. 13.

²⁴ Le titre *Sur Catherine de Médicis*, qui se substitue à *Catherine de Médicis expliquée*, souligne l'hétérogénéité du recueil.

pour historiographe *autrement*, à rebours ; et il fait faire une embardée à la fiction historique, par un décrochement de la chronologie diégétique. Dans ce triple forçage générique de l'écriture de l'histoire – contester l'historiographie, contracter la chronologie, fantastiquer l'histoire –, c'est l'idéologie qui apparaît comme dynamique de l'œuvre, et la suprématie de l'écrivain (qui fait parler les morts contre l'histoire officielle) qui s'affirme.

En 1860, Alexandre Dumas publie *La route de Varennes*, sorte de voyage-enquête dans les pas de Louis XVI que Dumas accomplit en 1857. Ce récit marque un énième retour de Dumas vers Louis XVI et l'épisode déterminant de sa fuite en juin 1791, après une production partagée, dans les années 1850, entre les romans de la Révolution et l'*Histoire de la Révolution*, à la manière de Lamartine et Michelet. Cette *Route de Varennes*, qui n'est pas un roman quoique parfois des scènes soient narrées et rythmées à la façon du roman dumasien, *dispose* histoire et littérature de manière particulière.

Le récit s'ouvre sur l'affirmation de Dumas de son sérieux historique : celui qui, selon Sainte-Beuve et bien d'autres, disait que l'histoire était un clou²⁵ auquel il accrochait ses tableaux insiste sur ses exigences de vérité historique et avoue être resté dans le doute sur la fuite du roi, malgré sa lecture minutieuse et complète des historiens (de l'abbé Georgel à Michelet, en passant par Thiers) et des mémorialistes (de Mme Campan à Léonard le coiffeur). Refaire la route de Varennes sera donc l'occasion de voir les lieux, de tester la fiabilité des historiens (dont aucun ne s'est jamais déplacé), et de trouver des témoins – on n'est encore que 64 ans après 1791, et Dumas trouvera en effet trois témoins, à Chalons, Sainte-Menehould et Varennes. Le texte alterne les récits du voyage contemporain de Dumas et du voyage historique du roi, dans une sorte de familiarité spatiale, quoique extratemporelle. Le but est double : « relever [...] les erreurs commises par les historiens » et ajouter aux récits imprimés « les détails pittoresques que pourraient donner des témoins oculaires »²⁶. Et en effet, au fil du récit, les historiens sont démentis, jusqu'à Michelet lui-même ; et en effet des détails pittoresques sont ajoutés, parfois digressifs – la petite église de Notre-Dame-de-l'Épine, dépeinte par Victor Hugo²⁷ –, parfois décisifs pour la vérité historique : telle porte sous laquelle passa la berline du roi pour pénétrer dans Varennes, la seule assez haute pour le gabarit de la voiture²⁸ ; la place de

²⁵ La phrase est citée à l'envi pour dénoncer la désinvolture de Dumas avec l'histoire. La voici en contexte : « *Catherine Howard* est un drame extra-historique, une œuvre d'imagination procréée par ma fantaisie ; Henri VIII n'a été pour moi qu'un clou auquel j'ai attaché mon tableau. » (1834), A. Dumas, *Catherine Howard*, Paris, Hachette-BNF, 2015, p. 9.

²⁶ A. Dumas, *La route de Varennes*, Paris, Éditions Mille et une nuits, 2005, p. 10.

²⁷ *Ibid.*, p. 73-75.

²⁸ *Ibid.*, p. 110 et p. 151 (note 2).

Varenes sur laquelle eut effectivement lieu l'arrestation, « qui a la forme d'un couteau de guillotine »²⁹ – selon les indications de Victor Hugo encore.

Car le viatique de Dumas dans son voyage-enquête, c'est Hugo : alors que les historiens sont cités pour être corrigés, le Hugo voyageur et guide (le Hugo du *Rhin*³⁰) est cité pour être loué, et ce à plusieurs reprises. C'est bien « à l'ombre de Victor Hugo »³¹ que Dumas écrit son voyage – Hugo, le grand poète, l'ami, celui qui est « hors de France »³², comme le déplore Dumas. Sous l'impulsion d'une inoubliable description hugolienne, longuement retranscrite dans son récit³³, Dumas se rend ainsi à l'hôtel de Metz de Sainte-Menehould, où l'hôtesse, malgré les dix-sept années passées, rend grâce au poète exilé de sa poétique description des lieux : « Je vois que vous avez lu ce que M. Victor Hugo a dit de nous. Il nous a fait grand bien avec quelques lignes ; Dieu le bénisse ! » Dumas commente alors :

Le roi a passé avec toute la famille royale ; on ne s'en souvient que comme d'un fait historique ; personne ne peut dire : « En passant, le roi nous a fait du bien... » Au contraire, le roi fuyait, le roi trahissait son serment, le roi allait chercher l'étranger pour rentrer avec lui en France. Le roi faisait du mal à tout le monde.

Un poète passe ; il est inconnu aux gens qui le reçoivent : il laisse, toujours inconnu, tomber quelques lignes de sa plume [*sic*] la description d'une cuisine d'auberge ; un million d'hommes lisent cette description ; personne ne passe plus sans s'arrêter à l'auberge indiquée : la fortune de l'aubergiste est faite !³⁴

La route de Varenes, qui apparaît comme une enquête *historique* sur la faillite de la figure royale et sur celle des historiens, est également un hommage et un recours à la littérature, représentée à travers Hugo à la fois comme littérature de voyage, d'histoire, et comme poésie, propre à cautionner le projet dumasien. Peut-être Dumas ambitionne-t-il, comme le suggère Elena Real, de s'associer par ce « récit à deux mains » au « plus grand poète de son temps »³⁵. Mais il s'agit surtout de donner du jeu au mécanisme articulant histoire et littérature. Quoique d'une manière fort différente – et quelles que soient les protestations initiales de Dumas sur « le scrupule et l'entêtement » qu'il met « dans les recherches historiques » – Dumas refait en quelque sorte le coup

²⁹ *Ibid.*, p. 148.

³⁰ *Ibid.*, p. 94.

³¹ E. Real, « *La route de Varenes*. Dumas historien à l'ombre de Victor Hugo », dans : *Alexandre Dumas père : une façon d'être soi*, sous la dir. de D. Jimenez et E. Real Ramos, Valencia, Universitat de Valencia, 1997, p. 173-182.

³² A. Dumas, *La route de Varenes*, *op. cit.*, p. 75.

³³ *Ibid.*, p. 95-97.

³⁴ *Ibid.*, p. 98.

³⁵ E. Real, *op. cit.*, p. 182.

du clou : l'histoire, vivement corrigée³⁶ par lui, n'accède finalement pas à la vérité historique, mais à une vérité poétique, celle-là même que lui attribue le Poète. L'histoire reste dans cette fonction de clou supportant le tableau dont rendait compte l'avertissement de *Catherine Howard*. Il n'y a qu'*écrite*, filtrée par l'écrivain, que l'histoire peut répondre aux exigences d'exactitude. La part belle est faite au littéraire – ce que manifeste avec la force de l'évidence cette affirmation, qui vient après une nouvelle mention des erreurs de Thiers : « Que nous sommes bien autrement exacts que cela, nous autres romanciers ! »³⁷

Dans cette formule, « bien autrement exacts », l'on entend moins l'intensif (tellement plus exact) que la dimension d'altérité de cette exactitude : il s'agit d'être exact *autrement* – plus *et* autrement, plus *car* autrement.

Ainsi, les procédés de disposition des deux disciplines dans l'espace de l'œuvre ne laissent guère de puissance à l'histoire : de la place, oui, mais de la puissance, pas vraiment. C'est en somme l'idée balzacienne des « premières pierres » apportées par les historiens. Pourtant, dans chacun de nos cas, l'histoire existe comme force adverse à contraindre, dans un face-à-face disciplinaire.

Contrefaçon

Dans ce jeu des disciplines littéraire et historique que j'examine ici, il existe un au-delà de la posture d'autorité mise en place dans l'énoncé des positions et les effets de disposition, que j'ai nommé contrefaçon pour rendre compte d'un traitement neutralisateur de la tension disciplinaire, ce qui a pour résultat de « fondre » l'histoire dans la pâte du récit. Le récit historique, cessant d'être un exposé de l'histoire, devient plutôt une invitation à la penser. Car le roman n'a ni à corriger ni à apprendre l'histoire, comme le dit par antiphrase cet article du *Dictionnaire des Idées reçues* :

Romans : Pervertissent les masses.

Sont moins immoraux en feuilleton qu'en volume.

Seuls les romans historiques peuvent être tolérés parce qu'ils enseignent
l'histoire.³⁸

³⁶ Par exemple : « M. de Lacretelle [...] écrit quelques lignes [...] du plus beau grotesque » ; ou : « Ici, les erreurs ne se comptent point par page, comme dans M. Thiers, elles se comptent par lignes, presque par mots », A. Dumas, *La route de Varennes, op cit.*, p. 104, 165.

³⁷ *Ibid.*, p. 151, suivi de : « Ainsi c'est Hugo qui m'aide à corriger Lacretelle, Lamartine et Thiers ».

³⁸ G. Flaubert, *Dictionnaire des idées reçues*, Paris, Conard, 1910, p. 442.

Enseigner l'histoire, ce serait choisir pour le roman carthaginois de Flaubert une confrontation de civilisation, et non l'obscur Guerre des Mercenaires qui révèle les petites de Carthage, le capharnaüm africain, aux marges de l'histoire antique et européenne. C'est un crime de lèse-civilisation et donc de lèse-histoire pour Sainte-Beuve qui écrit : « Parlez-moi du duel de Carthage et de Rome, à la bonne heure ! Entre Rome et Carthage, dans leur querelle acharnée, toute la *civilisation* future est en jeu déjà ; la nôtre elle-même en dépend »³⁹. Mais ce roman qui s'enterre dans les sables de l'Afrique, qui agite les « mauvaises petites haines locales de barbare à barbare », voilà une histoire *contrefaite* – une histoire qui n'est pas notre histoire, dit en substance Sainte-Beuve.

La question du sujet est donc essentielle, et en choisissant la Guerre des Mercenaires Flaubert met en pratique sa maxime selon laquelle l'histoire d'un pou peut être plus belle que celle d'Alexandre⁴⁰. Les diverticules de l'histoire, ses culs de sac sont donc explorables comme ses hauts sommets.

Mais lorsque Flaubert s'empare de la grande Histoire contemporaine, celle de 1848 qui clive le siècle, il en livre un récit qui paraît tout aussi peu « historique » et digne à ses contemporains. Dans *L'Éducation sentimentale*, on ne trouve ni *position* ni *disposition*, au sens de dispositifs (disciplinaires) voués à produire de l'autorité. L'histoire n'est *pas même visible* : ponctuellement ramassée dans une poignée de chapitres, elle ne donne à voir aucun personnage historique, pas plus Lamartine que Louis-Napoléon ; c'est tout juste si elle laisse résonner quelques noms immortels, puissants générateurs de mimétisme (Robespierre, Danton, Saint-Just). L'histoire est exposée de telle manière que l'on n'y comprenne pas tout, et par moments pas grand-chose : car elle est racontée à hauteur d'homme, à hauteur de héros dilettante et distrait, racontée par *l'individu qui est pris dedans et ne voit pas que c'est l'Histoire là devant lui*.

Problème d'échelle, problème de perception qui semble dire que l'historiographie seule a pu persuader de l'existence distincte, magistrale, significative, de l'histoire. Et en vérité, l'histoire dans *L'Éducation sentimentale* est *partout*, car tout est *histoire*, le sentimentalisme qui conduit les êtres, la circulation de l'argent, l'amour que l'on fait avec une cocotte à défaut de l'Autre adulée, les trahisons des amis... Tout est histoire parce que l'histoire c'est le présent, ce nouveau régime de la temporalité – le présent qui caracole, le moderne qui éblouit... En somme, l'histoire n'est pas visible parce que *ou* trop grande (sublime alors ? et on n'y voit rien) ou trop domestique (grotesque alors ? et comme dénaturée), disséminée partout, dans le règne de la marchandise comme dans les affects des personnages. Flaubert s'inquiétait que les fonds

³⁹ Ch.-A. Sainte-Beuve, « *Salammbô*, par M. Gustave Flaubert », *Le Constitutionnel*, les 8, 15 et 22 décembre 1862, dans : *Gustave Flaubert. Mémoire de la critique*, textes rassemblés par D. Philippot, Paris, Presses de l'Université Paris-Sorbonne, 2006, p. 223.

⁴⁰ Lettre de fin août 1857, à Ernest Feydeau.

n'emportent les premiers plans, que Lamartine n'écrase Frédéric ; en fait, les fonds se sont fondus avec les premiers plans, pour produire une histoire mêlée au quotidien, comme prise dans une débâcle – une histoire *faite par des nains ou des absents* (Frédéric ; Lamartine), et sans point de fuite c'est-à-dire sans système d'organisation, de profondeur, de chronologie, de hiérarchie. *L'Éducation* est la contrefaçon du roman historique enseignant l'histoire. La critique ne s'y est pas trompée, qui a largement détesté ce livre sans héros, et sans histoire (aux deux sens du terme).

La *façon* populaire de l'histoire – cette histoire-roman dont le peuple est *l'auteur*, selon Vigny – s'est dégradée en Vox populi, éclats de voix, bribes d'idées et pans de sottises : la focalisation disséminatrice empêche le sens de prendre. Mais Flaubert n'est pas non plus Balzac, et ne cherche en rien à remettre l'histoire sur ses pieds. Il ne s'agit pas de corriger l'histoire par la littérature, ni de se réfugier derrière la figure d'un poète (il y a Hugo pour Dumas ; il n'y a pas plus de Poète que de grand homme chez Flaubert). Une littérature *exposante* et non probante donne à voir l'histoire qui ne sait pas qu'elle est histoire.

*

Ainsi Flaubert se trouve-t-il le plus parfaitement à même de dire : « le sens historique date d'hier. Et c'est peut-être ce que le XIX^e siècle a de meilleur »⁴¹. Il s'intéresse moins à l'histoire comme discipline (avec laquelle il n'est pas en compétition, à laquelle il ne *croit* pas, puisqu'elle est à refaire incessamment) qu'au rapport⁴² que nous avons avec l'histoire, c'est-à-dire à sa dimension sensible. Et donc, plus qu'un *récit*, il lui faut le *style* pour exister – ce que Flaubert écrivait du lyrisme vaut pour l'écriture de l'histoire : « je déteste la poésie parlée, la poésie en phrases. [...] Les exhalaisons d'âme, le lyrisme, les descriptions, je veux de tout cela en style. Ailleurs c'est une prostitution, de l'art, et du sentiment même »⁴³.

L'histoire *en style*, qui efface les postures, gomme les dispositifs auctoriaux, se présente alors comme la modalité optimale du *partage indivis* de l'histoire et de la littérature. Contrefaçon au regard du genre du roman historique d'emblée normé et séparatiste, forme de l'indivision retrouvée, cette écriture de l'histoire

⁴¹ Lettre du 3 juillet 1860, aux Goncourt.

⁴² « Avez-vous jamais cru à l'existence des choses ? Est-ce que tout n'est pas une illusion ? Il n'y a de vrai que les "rapports", c'est-à-dire la façon dont nous percevons les objets. » Lettre du [9 ?] août 1878, à Guy de Maupassant.

⁴³ Lettre des 5-6 juillet 1852, à Louise Colet, L'histoire s'écrira sans pathos ni *lamartinades* – et la phrase célèbre du Poète inspiré roule dans la voix publique : « On se redit, pendant un mois, la phrase de Lamartine sur le drapeau rouge, "qui n'avait fait que le tour du Champ de Mars, tandis que le drapeau tricolore", etc. », *L'Éducation sentimentale*, Paris, Flammarion, 2003, p. 397-398.

qui rompt précisément avec les assauts disciplinaires contre la frontière marque l'absolu de la littérature.

Jules, l'écrivain en formation de la première *Éducation sentimentale* (1845) faisait précocement dans l'œuvre de Flaubert le constat de la vanité des postures et de la maîtrise :

Chaque époque perdit pour lui quelque chose de la couleur tranchée sous laquelle on a coutume de l'envisager [...] Mais la postérité, qui contemple tout de profil et qui veut des opinions bien nettes pour les faire tenir dans un mot, n'a pas le temps de songer à tout ce qu'elle a repoussé, oublié, omis. [...]

Il vit que tout ce qui élimine raccourcit, que tout ce qui choisit oublie, que tout ce qui taille détruit [...] et que pour les romans historiques par exemple c'était un grand tort de vouloir l'être.⁴⁴

À l'historien Patrick Boucheron le dernier mot, à propos de la polémique allumée entre historiens et écrivains par *Jan Karski* :

Le livre de Haenel est de ceux qui embarrassent [les historiens] parce qu'il porte sur le temps qui passe dans la vie d'un homme et que ce temps (contrairement à celui, si rassurant, de l'opération historiographique qui produit de la vérité par accumulation et dévoilements successifs) file ici vers la radicalité du doute.⁴⁵

L'histoire contrefaite est l'histoire non dévoilée, qui *file* le doute. Comme l'histoire contrefactuelle – mais ce serait une autre histoire.

Bibliographie

- Balzac, Honoré de, *Les Chouans*, Paris, Gallimard, 1972.
 Balzac, Honoré de, *Sur Catherine de Médicis*, Paris, La Table ronde, 2006.
 Boucheron, Patrick, « Toute littérature est assaut contre la frontière », *Annales. Histoire, Sciences Sociales*, 65^e année, 2012/2, p. 441-467.
 Duchet, Claude, « L'illusion historique : l'enseignement des préfaces (1815-1832) », *Revue d'Histoire littéraire de la France*, n° 2/3 (75), 1975, p. 245-267.
 Dumas, Alexandre, *La route de Varennes*, Paris, Éditions Mille et une nuits, 2005.
 Dumas, Alexandre, *Catherine Howard*, Paris, Hachette-BNF, 2015.
 Jablonka, Ivan, *L'histoire est une littérature contemporaine. Manifeste pour les sciences sociales*, Paris, Seuil, 2014.

⁴⁴ G. Flaubert, *L'Éducation sentimentale*, première version, Flammarion, 1980, p. 279, 284.

⁴⁵ P. Boucheron, « Toute littérature est assaut contre la frontière », *Annales. Histoire, Sciences Sociales*, 65^e année, 2012/2, p. 463. Le roman de Yannick Haenel est paru en 2009.

- Flaubert, Gustave, *L'Éducation sentimentale*, Paris, Flammarion, 2003.
- Flaubert, Gustave, *L'Éducation sentimentale*, première version, Flammarion, 1980.
- Flaubert, Gustave, *Œuvres complètes*, III, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 2013.
- Flaubert, Gustave, *Dictionnaire des idées reçues*, Paris, Conard, 1910.
- Lukacs, Georges, *Le roman historique*, Paris, Payot, 1965.
- Marx, William, *L'adieu à la littérature. Histoire d'une dévalorisation, XVIII^e-XX^e siècles*, Paris, Éditions de Minuit, 2005.
- Molino, Jean, « Qu'est-ce que le roman historique ? », *Revue d'Histoire littéraire de la France*, n° 2/3 (75), 1975, p. 195-234.
- Musset, Alfred de, *La confession d'un enfant du siècle*, Paris, Flammarion, 1993.
- Neefs, Jacques, « *Salammbô* : textes critiques », *Littérature*, n° 15 : *Modernité de Flaubert*, 1974, p. 52-64.
- Nora, Pierre, « Histoire et roman : où passent les frontières ? », *Le Débat*, n° 165 : *L'histoire saisie par la fiction*, 2011/3, p. 6-12.
- Philippot, Didier, *Gustave Flaubert. Mémoire de la critique*, Paris, Presses de l'Université Paris-Sorbonne, 2006.
- Real, Elena, « *La route de Varennes. Dumas historien à l'ombre de Victor Hugo* », dans : *Alexandre Dumas père : une façon d'être soi*, sous la dir. de Dolores Jimenez et Elena Real Ramos, Valencia, Universitat de Valencia, 1997, p. 173-182.
- Sainte-Beuve, Charles-Augustin, « *Salammbô*, par M. Gustave Flaubert », *Le Constitutionnel*, les 8, 15 et 22 décembre 1862.
- Vigny, Alfred de, *Cinq-Mars*, Paris, Gallimard, 1980.

Pierre-Yves Kirschleger
Université Paul-Valéry, Montpellier III

Et si la *Vie de Jésus* était vraiment un roman ? Renan entre histoire et littérature

What if the *Life of Jesus* was really a novel? Renan between History and Literature

Ernest Renan's *Vie de Jésus* [*Life of Jesus*] was an extraordinary scandal, a literary event. The book is often compared to Victor Hugo's *Misérables* [*The Wretched*], one of the greatest novels of the 19th century. Renan's work seeks to be scientific, but it is frequently considered to be a masterpiece of literature: Renan uses (and abuses) images, poetic imagination, aesthetic reflections, sensitive handwriting... What if the *Life of Jesus* was really a novel?

Keywords: novel genre, controversy, history, literature, christianism, Ernest Renan

Mots-clés : genre romanesque, controverse, histoire, littérature, christianisme, Ernest Renan

Longtemps « victime de sa polyvalence et de la division du travail dans le champ universitaire », Ernest Renan est revenu « dans l'horizon des chercheurs en lettres et sciences humaines », relevait en 2010 Claire Bompaire-Évesque¹. Il faut dire que Renan est inclassable, et la recherche structurée en disciplines aux fortes identités a peut-être été longtemps mal outillée pour saisir un tel penseur, à la fois philosophe, linguiste et philologue, historien, écrivain...

¹ C. Bompaire-Évesque, « Introduction », *Cahiers de l'Association internationale des études françaises*, n° 62, 2010, p. 11.

« Il n'y a que les enfants et les esprits vides de choses qui s'ennuient. L'intellectuel est toujours en activité », note Renan dans ses cahiers de jeunesse². Des premiers articles dans la presse à *L'Avenir de la science* publiée au soir de sa vie en 1890, l'activité de Renan est en effet débordante. Mais son œuvre la plus connue est l'entreprise à laquelle il va consacrer la moitié de sa vie : vingt ans et sept volumes pour écrire *L'Histoire des origines du christianisme* (1863-1882), prolongée aussitôt par *L'Histoire du peuple d'Israël* en cinq tomes (1887-1893). Et au sein de cette gigantesque fresque, un best-seller³ de renommée mondiale : la *Vie de Jésus* (1863).

Si Renan est destitué de sa chaire du Collège de France en 1864, il y gagne un magistère intellectuel beaucoup plus large, vénéré comme un maître à penser entre 1860 et 1880. La publication de la *Vie de Jésus* soulève en effet une tempête médiatique : dans les douze mois qui suivent, plus de deux cents titres paraissent, dithyrambes ou anathèmes, réfutations ou approbations.

Dans cette production foisonnante souvent issue des milieux chrétiens, « le registre le plus commun de la critique catholique consiste à dénoncer la dangerosité du livre en le qualifiant de roman », relève Nathalie Richard⁴. Cette qualification est avant tout une disqualification. Loïc Artiaga a bien montré comme l'Église catholique a réagi au XIX^e siècle face au développement frénétique de la littérature populaire⁵ : le roman est considéré comme une mauvaise lecture et sa condamnation est d'abord de principe, fondée sur l'idéologie plus que sur l'analyse des œuvres. Mais « l'originalité des arguments », les mêmes que ceux « très généralement opposés au roman laïc contemporain », « tient au fait qu'il n'est, précisément, pas un roman », poursuit Nathalie Richard.

Or un fait étonne : l'identification de la *Vie de Jésus* à une œuvre de fiction n'est pas réservée aux adversaires de Renan. Bien au contraire, nombreux sont les commentateurs, dans le camp même des admirateurs ou des défenseurs de Renan, à oser le terme. Une si large unanimité incite donc à aller voir de plus près cette rhétorique « anti-romanesque »... Ces observateurs n'ont-ils pas perçu une facette mal comprise du livre de Renan, qu'il serait aujourd'hui possible de mieux appréhender grâce aux travaux récents qui ont interrogé les liens complexes entretenus par l'histoire et la littérature ? L'utilisation de formes proprement littéraires est en effet bien présente dans l'œuvre de Renan, qui a écrit plusieurs pièces de théâtre sous la forme de « drames philosophiques »⁶.

² E. Renan, *Cahiers de jeunesse 1845-1846*, Paris, Calmann-Lévy, 1906, p. 199.

³ N. Richard, *La Vie de Jésus de Renan, la fabrique d'un best-seller*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2015.

⁴ N. Richard, *La Vie de Jésus de Renan, la fabrique d'un best-seller*, op. cit., p. 195.

⁵ L. Artiaga, *Des torrents de papier. Catholicisme et lectures populaires au XIX^e siècle*, Limoges, Presses universitaires de Limoges, 2007.

⁶ H. Gouhier, *Renan, auteur dramatique*, Paris, Vrin, 1972.

Pourquoi alors repousser a priori l'usage de formes romanesques ? Et si la *Vie de Jésus* était vraiment un roman ?

Un événement littéraire

« On annonçait depuis plus d'un an que M. Renan allait publier un grand ouvrage où les origines du christianisme seraient enfin expliquées, note le pasteur Eugène Bersier en juillet 1863 ; [...] on avait réussi enfin à faire de cette publication un événement littéraire presque aussi retentissant que l'apparition des *Misérables* de Victor Hugo. »⁷ Mais ce commentateur hostile n'est pas le seul à établir cet étonnant parallèle, *Le Figaro* par exemple en faisant état dans son numéro du 16 juillet 1863 sous la plume du critique Benoît Jouvin. Et pour Barbey d'Aureville, un même sort funeste attend les deux livres : « La *Vie de Jésus*, qui a été les *Misérables* de 1863, aura le sort des *Misérables*, dont les flatteurs d'Hugo eux-mêmes n'osent plus parler ! »⁸

La comparaison avec *Les Misérables* est intéressante à plus d'un titre en effet. La proximité de la parution d'abord, puisque les dix volumes du grand roman hugolien paraissent au cours de l'année 1862. Le retentissement ensuite : les deux livres font l'objet d'un lancement médiatique. Le roman de Hugo est annoncé à grand renfort de publicité, notamment par des morceaux choisis dans les journaux accompagnés de critiques élogieuses ; pour le livre de Renan, l'éditeur a pris le parti de ne pas publier d'extraits dans la presse avant la parution, laissant aux acheteurs le plaisir de découvrir un ouvrage totalement inédit. Mais le livre profite du scandale né de la leçon inaugurale faite l'année précédente par Renan au Collège de France, intitulée *De la part des peuples sémitiques dans l'histoire de la civilisation* :

L'événement moral le plus extraordinaire dont l'histoire ait gardé le souvenir se passa en Galilée. Un homme incomparable – si grand que, bien qu'ici tout doive être jugé au point de vue de la science positive, je ne voudrais pas contredire ceux qui, frappés du caractère exceptionnel de son œuvre, l'appellent Dieu – opéra une réforme du judaïsme.⁹

L'indignation suscitée par cette manière de présenter le Christ est telle qu'elle entraîne la suspension du cours de Renan quelques jours plus tard. Lorsqu'elle

⁷ E. Bersier, « Revue du mois », *Revue chrétienne*, 1863, p. 439.

⁸ J. Barbey d'Aureville, *Les œuvres et les hommes XXIV. Voyageurs et romanciers*, Paris, A. Lemerre, 1908, p. 149.

⁹ E. Renan, *De la part des peuples sémitiques dans l'histoire de la civilisation. Discours d'ouverture du cours de langues hébraïque, chaldaïque et syriaque, au Collège de France*, Paris, Michel Lévy frères, 1862, p. 23.

paraît, la *Vie de Jésus* est donc perçue comme le développement de ce cours, clairement identifiée comme un ouvrage de combat. La leçon du Collège de France a été pour Renan « un piédestal », note son ami Alfred Maury¹⁰. « La chaire où [cette parole] retentissait a été violemment renversée, le bruit de sa chute a réveillé la curiosité, l'attention publique ; l'orateur est supprimé, il est vrai, mais quelle réclame pour le livre », relève un certain Volusien Pagès¹¹. Et dès le premier jour, la foule se presse en effet pour acquérir l'ouvrage.

Les adversaires de Renan contribuent, plus encore que l'éditeur et tous les amis de Renan, au tapage en alimentant une polémique incessante : les ventes du livre explosent, et c'est là un autre élément de comparaison avec *Les Misérables*. Le premier tirage réalisé est de 10 000 exemplaires, mais toutes les espérances sont dépassées. L'ouvrage connaît dix éditions la première année ; en dix-huit mois, 146 000 exemplaires sont mis en circulation. « Ces chiffres, exceptionnels pour le XIX^e siècle, ne sont égalés que par quelques livres religieux, par quelques ouvrages destinés au public scolaire et par quelques œuvres romanesques. Dans la seconde moitié du siècle, seuls *Les Misérables* de Victor Hugo ont valu à leur auteur des gains financiers supérieurs », constate Nathalie Richard¹². Le succès est d'autant plus étonnant que Renan, en contrat avec Michel Lévy depuis 1856, vend entre 2 000 et 4 000 exemplaires par an de tous ses ouvrages confondus. Si le nombre d'exemplaires vendus de la *Vie de Jésus* est comparable à celui des principaux romans à succès, est-ce parce qu'il est une exception ? Ou n'est-ce pas plutôt une conséquence de sa forme populaire et romanesque ?

Renan a bien recherché l'événement littéraire. Tout comme il cherche à tirer des revenus de sa plume, ses enseignements ayant été suspendus ; et de fait, Renan va se classer parmi les auteurs les mieux rémunérés de son temps. Ainsi se comprend la publication en 1864 d'une édition populaire du livre, au format réduit et bon marché, sous le titre *Jésus* : 80 000 exemplaires sont aussitôt vendus. La stratégie de la maison d'édition va dans le même sens ; son catalogue contient nombre d'auteurs à succès ou importants de la littérature et du roman contemporain : les Dumas père et fils, Prosper Mérimée, Champfleury, George Sand et Gustave Flaubert... « Les infatigables éditeurs Michel Lévy frères, au milieu du succès croissant de *Salammbô*, préparent une œuvre retentissante, annonce *Le Journal des livres* quelques jours avant la parution. Il s'agit d'un grand ouvrage de M. Renan, sous ce titre : *La Vie de Jésus-Christ*. Un sujet aussi élevé, traité par le savant professeur du Collège impérial de France, provoquera certainement une ardente polémique. »¹³

¹⁰ *Un témoignage sur Ernest Renan. Le témoignage de L.F.A. Maury*, éd. J. Pommier, Paris, Nizet, 1971, p. 54.

¹¹ V. Pagès, *M. Renan et son école*, Paris, Dentu, 1863, p. 8.

¹² N. Richard, *La Vie de Jésus de Renan, la fabrique d'un best-seller*, op. cit., p. 8.

¹³ « Bulletin littéraire », *Le Journal des livres*, février 1863, p. 1.

La polémique religieuse est en effet l'un des ingrédients majeurs de cet événement littéraire. Le prière d'insérer, écrit par Renan lui-même et publié dans la presse les jours qui précèdent, en joue habilement : « La *Vie de Jésus* de M. Renan paraît définitivement mercredi, 24. [...] Pas un mot de polémique. Le ton calme, et simple, du récit fait ressortir d'une manière étrange la haute figure du fondateur. Quel malentendu si on eût gêné la publication d'un tel livre ! »¹⁴

Même s'il a retenu l'attention de la postérité, le livre de Renan n'est pas un phénomène isolé : il participe au renouvellement des sources de l'incroyance dans la décennie 1860¹⁵. En 1859, le directeur du Muséum de Rouen, Félix-Archimède Pouchet, publie un *Traité de la génération spontanée*, objection décisive contre le Dieu créateur. En 1862, Clémence Royer traduit *L'Origine des espèces* de Darwin, accompagnée d'une préface anticléricale. Les ouvrages précédents de Renan ont tous été mis à l'Index. Au théâtre, une pièce créée en décembre 1862 à la Comédie-Française, *Le Fils de Giboyer* d'Émile Augier, devient le plus grand scandale de l'histoire des spectacles en France au XIX^e siècle en raison de sa teneur politique et anticléricale¹⁶. Ici encore, plusieurs commentateurs font le parallèle avec la *Vie de Jésus*.

Mais comparaison n'est pas raison. Certes, la *Vie de Jésus* peut être inscrite dans une conjoncture littéraire qui la rapproche d'œuvres de fiction, mais précisément, Renan entend faire œuvre de science.

Un ouvrage scientifique ou un roman historique ?

Renan envisage son livre comme un travail scientifique, qui s'appuie largement sur la critique allemande et sur son expérience du terrain acquise lors de la mission archéologique effectuée en Asie Mineure entre octobre 1860 et septembre 1861. La démarche de Renan se situe pleinement dans le cadre scientifique de son époque¹⁷. Il s'agit de reconstruire l'histoire de Jésus, différente de celle proposée depuis des siècles par les Églises, c'est-à-dire dégagée de tous présupposés dogmatiques.

¹⁴ Cité dans *Lettres inédites d'Ernest Renan à ses éditeurs*, Michel et Calmann Lévy, Paris, Calmann-Lévy, 1986, p. 37.

¹⁵ G. Cholvy et Y.-M. Hilaire, *Histoire religieuse de la France (1880-1914)*, Toulouse, Privat, 2000, p. 15-17.

¹⁶ J.-C. Yon, « *Le Fils de Giboyer* (1862) : un scandale politique au théâtre sous Napoléon III », *Parlement[s]*, *Revue d'histoire politique*, vol. h.s. 8, n° 3, 2012, p. 109-122.

¹⁷ N. Richard, « La *Vie de Jésus* de Renan : un historien face à la question des miracles », dans : *Religion et mentalités au Moyen Âge. Mélanges en l'honneur d'Hervé Martin*, sous la dir. de S. Cassagnes-Brouquet et al., Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2003, p. 87-99.

Il repousse ainsi tout élément surnaturel dans le christianisme primitif : « Les sciences historiques, écrit-il l'année précédente, supposent qu'aucun agent surnaturel ne vient troubler la marche de l'humanité. »¹⁸ L'athéisme méthodologique revendiqué doit au contraire permettre d'expliquer « tout ce qui s'est passé sous Auguste et Tibère par les mêmes lois qu[e la science] applique au reste de l'histoire ». L'approche croyante interdit en effet, selon lui, toute lecture critique du texte biblique : or ce point est crucial pour déterminer dans quelle mesure « des données fournies par les Évangiles peuvent être employées dans une histoire dressée selon des principes rationnels »¹⁹. Ainsi Renan présente-t-il ses conclusions : l'Évangile de Matthieu contient « beaucoup de légendes d'un contour assez mou », et aucun des discours rapportés n'y est textuel ; l'Évangile de Marc est plus ancien, « plein d'observations minutieuses venant sans nul doute d'un témoin oculaire » ; la valeur historique de l'Évangile de Luc est « sensiblement plus faible » puisque son auteur compile sans critique ; le quatrième Évangile est une composition métaphysique destinée à « couvrir de l'autorité de Jésus certaines doctrines chères au rédacteur », mais il a l'avantage de ne pas s'appuyer sur les Évangiles synoptiques (VJ, Introduction, 41-46).

Le sujet choisi pose cependant des difficultés particulières. L'historien se trouve confronté à des documents peu nombreux, peu fiables, souvent pleins de contradictions. Se borner à dire avec Josèphe et Tacite que Jésus « fut mis à mort par l'ordre de Pilate à l'instigation des prêtres » serait absurde, estime Renan : « Ce serait là, selon moi, un genre d'inexactitude pire que celui auquel on s'expose en admettant les détails que nous fournissent les textes » (VJ, Introduction, 51).

Pourquoi alors, malgré le manque de données historiques, choisir un angle biographique²⁰ ? Lorsqu'il compose en 1845 un *Essai psychologique sur Jésus-Christ*, Renan se défend de faire une biographie : c'est la doctrine qui l'intéresse. En 1849, dans l'article qu'il consacre aux « historiens critiques de Jésus », sa perspective n'a pas changé : la biographie du Christ lui paraît tout à fait secondaire. Mais en 1863, l'histoire des doctrines chrétiennes voulue par Renan a pris un tour résolument biographique : « J'ai compris, depuis, que l'histoire n'est pas un simple jeu d'abstractions, que les hommes y sont plus que les doctrines » (VJ, Introduction, 53). Renan s'oppose ainsi au mythisme de l'Allemand David F. Strauss, auteur en 1835 d'une célèbre *Vie de Jésus*. Strauss ne nie pas l'existence de Jésus, mais cette dernière n'a pour lui aucune importance dans la fixation du « mythe » christologique. Renan refuse cette interprétation

¹⁸ E. Renan, *La Chaire d'hébreu au Collège de France. Explications à mes collègues*, Paris, M. Lévy frères, 1862.

¹⁹ E. Renan, *Vie de Jésus*, dans : *Histoire des origines du christianisme*, vol. 1, Paris, Robert Laffont, 1995 : Introduction, p. 30 (désormais abrégé en VJ, suivi du numéro de la page).

²⁰ R. D. Priest, « L'évolution du Jésus renanien, 1845-1863 », *Études renaniennes*, n° 116, 2015, p. 191-206.

car elle gomme justement la *personne* de Jésus : le fait historique ne doit pas éclipser le fait biographique. Faire l'histoire des origines du christianisme revient donc à faire l'histoire de Jésus, des apôtres, de saint Paul... et c'est ainsi que Renan nomme les trois premiers volumes de sa série.

Devant ces sources contradictoires ou légendaires, Renan revendique une part d'interprétation. Certes, les historiens ne se privent pas d'utiliser leur intuition, ils interprètent les faits, mais ils ne confondent pas leurs hypothèses et la vérité. Or Renan s'autorise « une part de divination et de conjecture » sans laquelle il est impossible de « faire revivre les hautes âmes du passé » (VJ, Introduction, 54). Renan n'est donc pas l'incarnation de la méthode historique chère aux positivistes : « Si Renan se situe du côté de l'histoire positiviste lorsqu'il s'agit de juger de la possibilité des miracles, souligne Perrine Simon-Nahum, il congédie cette même histoire dès lors que n'est plus seule en cause la relation d'une vérité historique mais le rapport au Christ des premiers chrétiens et au-delà celui qu'entretient avec lui l'homme du XIX^e siècle. »²¹ Renan s'appuie dès lors sur la philologie et ses différents niveaux de lecture pour découvrir, par delà l'histoire, le « sens » de la vie du Christ. Ce faisant, il donne à la vérité un statut plus flexible : « Les détails ne sont pas vrais à la lettre, écrit-il ; mais ils sont vrais d'une vérité supérieure, ils sont plus vrais que la vérité, en ce sens qu'ils sont la vérité rendue expressive, élevée à la hauteur d'une idée » (VJ, Introduction, 51).

Voilà pourquoi les exégètes protestants que cite Renan lui-même sont désappointés à la lecture de la *Vie de Jésus* : au lieu de s'en tenir au seul texte pour reconstituer la vie du Christ, Renan extrapole sans justifier ses interprétations. « Personne n'a abusé comme lui du *peut-être* », s'offusque le pasteur Edmond de Pressensé²². Les exemples de ces valse-hésitations de Renan sont nombreux : « Sur Lysanias, une étude de l'inscription de Zénodore [...] m'a amené à croire que l'évangéliste pouvait n'avoir pas aussi gravement tort que d'habiles critiques le pensent » (VJ, Préface, 11). « Phrase extraordinaire de prudence ! », commente l'historien Charles-Olivier Carbonell²³, où chaque mot donne un coup de frein à l'élan optimiste vers le savoir et la certitude : le maître-mot de cet ouvrage semble « je crois », ou plus souvent même « je ne crois pas ». Renan est avant tout un historien romantique.

²¹ P. Simon-Nahum, « Ernest Renan. Histoire du christianisme et histoire des religions », *De Renan à Marrou. L'histoire du christianisme et les progrès de la méthode historique (1863-1968)*, sous la dir. de Y.-M. Hilaire, Lille, Presses universitaires du septentrion, 1999, p. 43. Voir aussi A. Petit, « Le prétendu positivisme d'Ernest Renan », *Revue d'histoire des sciences humaines*, n° 8, 2003, p. 73-101.

²² E. de Pressensé, *L'École critique et les Apôtres. À l'occasion du dernier ouvrage de M. Renan*, Paris, Meyrueis, 1866, p. 27.

²³ C.-O. Carbonell, *Histoire et historiens. Une mutation idéologique des historiens français 1865-1885*, Toulouse, Privat, 1976, p. 317.

Et il prête d'autant plus le flanc à la critique que toute son érudition reste pour ainsi dire cachée : il ne fait état des débats exégétiques que dans l'introduction, citant quatre livres de référence et deux revues auxquels il renvoie les personnes intéressées ! Dans une lettre à Sainte-Beuve, Renan explique avoir voulu éviter « les termes spéciaux du jargon des écoles allemandes, inutiles presque toujours, [...] et, pour les discussions de détails, j'eusse été amené à répéter Strauss ou d'autres travaux très bien faits. »²⁴ Mais plus encore, il explique « être très succinct » sur « une foule de points » (*VJ*, Introduction, 25). Les adversaires de Renan ont donc beau jeu de souligner cette étrange méthode scientifique, qui tranche sans preuves ni autres formes de démonstration. L'abbé Gratry relève ainsi dix-neuf citations pour vérifier que Jésus parle volontiers des enfants dans ses paraboles, et aucune pour justifier le sentiment d'infériorité de Jésus par rapport à Jean-Baptiste²⁵ ! Telle serait sa méthode : « l'assertionalisme absolu », et certains préfèrent rire de tous les détails donnés par Renan, qui est au courant des lectures de Jésus et semble avoir vécu dans la plus grande intimité de Jésus... Dans la 13^e édition de 1867, Renan réécrit d'ailleurs de nombreux passages et complète son ouvrage d'une préface et d'un long appendice pour répondre aux accusations de légèreté scientifique.

Mais cette faiblesse n'est pas la seule incongruité de l'ouvrage. Le récit est placé sous les auspices d'une étrange dédicace, « À l'âme pure de ma sœur Henriette, morte à Byblos, le 24 septembre 1861 » :

Te souviens-tu, du sein de Dieu où tu reposes, de ces longues journées de Ghazir, où, seul avec toi, j'écrivais ces pages inspirées par les lieux que nous avons visités ensemble ? [...] Tu dors maintenant dans la terre d'Adonis, près de la sainte Byblos et des eaux sacrées où les femmes des mystères antiques venaient mêler leurs larmes. Révèle-moi, ô bon génie, à moi que tu aimais, ces vérités qui dominent la mort, empêchent de la craindre et la font presque aimer. (*VJ*, p. 4)

Pourquoi donner au livre ce caractère autobiographique ? Quel sens cette célébration mystique a-t-elle dans un ouvrage qui se veut scientifique ? Et ce ne sont pas les seuls termes ambigus utilisés par Renan. Dans son introduction, il présente sa mission archéologique comme une « révélation » : « J'eus devant les yeux un cinquième Évangile, lacéré, mais lisible encore, et désormais, dans les récits de Matthieu et de Marc, au lieu d'un être abstrait, qu'on dirait n'avoir jamais existé, je vis une admirable figure humaine vivre, se mouvoir » (*VJ*, Introduction, 53).

²⁴ *Ceuvres complètes d'Ernest Renan*, éd. H. Psichari, Paris, Calmann-Lévy : *Correspondance*, 1845-1892, vol. X, 1961, p. 391.

²⁵ Abbé Gratry, *Jésus-Christ. Réponse à M. Renan*, Paris, Plon, 1864, p. 66.

L'historien ressuscite-t-il les vestiges du passé, ou laisse-t-il parler son imagination éveillée par le charme des paysages découverts ? Doit-on comprendre que le livre est né d'une mystérieuse alchimie entre le paysage et la sensibilité de l'auteur, bien plus que d'un rigoureux travail de recherche ?

Voilà en tout cas suffisamment d'éléments pour conclure à l'échec de la science dans le projet ambitieux de Renan²⁶. En Allemagne même, les théologiens les plus reconnus sont déçus de cette *Vie de Jésus* : « C'est un roman..., écrit le professeur Karl Theodor Keim, éminent spécialiste de l'histoire des origines du christianisme ; ce sont de *Nouveaux Mystères de Paris*, écrits avec rapidité pour amuser, sur un terrain sacré, un public de profanes... Sur toutes les questions graves, le livre est nul scientifiquement. »²⁷

Un beau roman, à défaut d'être un grand roman

Renan est donc « arrivé ainsi à faire un livre d'art autant et plus que d'histoire », selon le mot de Sainte-Beuve²⁸. La *Vie de Jésus* se présente comme un récit chronologique, écrit dans un style simple et agréable pour être accessible. Et Renan ne cache pas le parti-pris esthétique qui l'a guidé.

« L'historien n'a qu'un souci, l'art et la vérité », affirme-t-il (*VJ*, Préface, 9) ; « les textes ont besoin de l'interprétation du goût » ; « la raison d'art en pareil sujet est un bon guide ; le tact exquis d'un Goethe trouverait à s'y appliquer » (*VJ*, Introduction, 54). Pour reconnaître les vraies paroles du Christ, Renan recherche « cette espèce d'éclat à la fois doux et terrible, cette force divine qui souligne ces paroles, les détache du contexte et les rend pour le critique facilement reconnaissables » (*VJ*, Introduction, 46). Ainsi Renan peut-il combiner les textes à son gré, laisser toute liberté à sa fantaisie, corriger les évangiles : « Le caractère de Jésus, loin d'avoir été embelli par ses biographes, a été rapetissé par eux » (*VJ*, 258). L'intensité des émotions compense les défaillances des sources.

Renan est un artiste consommé, et cette qualité lui est unanimement reconnue. Il semble en effet difficile de rien lire qui soit d'une forme plus exquise : Renan sait donner vie aux sujets les plus sévères. Son style est un mélange d'érudition, d'imagination et de poésie, soutenu par une fine et mordante ironie. Ses récits sont toujours animés, dramatiques, aux couleurs chatoyantes. La description de l'enfance de Jésus, sa vie dans la misérable

²⁶ P. Simon-Nahum, « Le scandale de la *Vie de Jésus* de Renan. Du succès littéraire comme mode d'échec de la science », *Mil neuf cent. Revue d'histoire intellectuelle*, n° 25, 2007/1, p. 61-74.

²⁷ Cité par l'abbé Meignan parmi un certain nombre de réactions allemandes : « La *Vie de Jésus* et la critique allemande », *Le Correspondant*, le 25 octobre 1863.

²⁸ Sainte-Beuve, *Causeries du lundi*, Paris, M. Lévy frères, 1866.

masure de son père et dans les rues étroites de la petite ville de Nazareth, au bord des fontaines où les femmes viennent le soir puiser de l'eau, est « un petit tableau à la Rembrandt fort bien réussi » ; un peu plus loin, Renan a des pages délicieuses sur la nature enchanteresse de la Galilée : « Nous goûtons certes ces morceaux exquis taillés à la loupe comme des diamants. »²⁹ La *Vie de Jésus* porte témoignage de la sensibilité de Renan à ces paysages qu'il a visités et qui ont une force magique d'évocation : c'est comme l'apparition du Christ que Renan a vue en ces lieux, devenus pour lui un Évangile vivant.

Qui ne s'oublierait près de lui, écrit l'abbé Loyson, par exemple sur la hauteur de Nazareth, sur les bords du lac de Généraseth, près du puits de Jacob, dans la société de ces femmes chastement éprises de la pensée et de l'œuvre du Christ ! Qui ne subirait, avec elles, l'ascendant du jeune maître, l'attrait de son élévation et même de sa beauté ! À coup sûr, Renan a subi le premier cet attrait, puisqu'il le rend si bien.³⁰

Le roman est un succès, mais du point de vue littéraire il présente pourtant des faiblesses. « Tout le mérite d'écrivain de M. Renan, en lui faisant la part la plus large, est d'être un coloriste assez doux sur un fond de ténuité superficielle », note Barbey d'Aurevilly ; le Jésus qu'il a inventé est « coquet, soigné, presque joli » : il a réussi « le paysage en vignette et le buste en cire »³¹. Edmond About n'a guère goûté « ces petits jardins de la Galilée, où M. Renan joue ses airs de flûte angélique entre la vigne et le figuier », ni le portrait « si rose et si efféminé » du Christ³². Cela rejoint les appréciations de certains adversaires de Renan : son livre ne serait qu'une « draperie littéraire » « luisante » et « soyeuse », « uniforme » et « flasque »³³ au « romantisme mignard »³⁴...

Un autre défaut majeur de l'ouvrage tiendrait aux descriptions, utiles lorsqu'elles apportent un supplément d'information sur la population des contrées concernées, mais omniprésentes, envahissantes, démesurées chez Renan. La description de Jérusalem par exemple, la première fois qu'y arrive Jésus, était un morceau à soigner particulièrement : elle relève malheureusement,

²⁹ E. de Pressensé, *L'École critique et Jésus-Christ*, Paris, Meyrueis, 1863, p. 15.

³⁰ Abbé Loyson, *Une prétendue Vie de Jésus de M. Ernest Renan historien, philosophe et poète*, Paris, Douniol, 1863, p. 72-74.

³¹ J. Barbey d'Aurevilly, *Les œuvres et les hommes IX. Les philosophes et les écrivains religieux*, Paris, A. Lemerre, 1887, p. 118, 129. Voir L. Réat, « Barbey face à Renan ou l'échange impossible », *Études renaniennes*, n° 113, 2012, p. 49-58.

³² E. About, *Salon de 1864*, Paris, Hachette, 1864, p. 76, 111.

³³ J. Félix, *M. Renan et sa Vie de Jésus*, Paris, Douniol-Dillet, 1863, p. 7.

³⁴ Abbé Freppel, *Examen critique de la Vie de Jésus par M. Renan*, Paris, Bray-Palmé, 1863, p. 15. Voir R. Molho, « Le 'Jésus' de Renan, un personnage romantique », *Romantisme*, n° 11, 1976, p. 68-74.

regrette Marcel Proust, davantage du guide de voyage que du roman, rédigée dans un style de Baedeker – du nom de l'éditeur d'une fameuse collection de guides touristiques. Renan veut-il finir dignement un chapitre ? Il a « de ces images de bon élève qui ne naissent nullement d'une impression »³⁵, et Proust cite quelques exemples significatifs à ses yeux : « Quand l'accablante lumière avait fait place à l'innombrable armée des étoiles » ; « Maintenant la barque apostolique va pouvoir enfler ses voiles »... Renan abonde dans son genre et tombe dans la manière : pour Albert Schweitzer³⁶, le kitsch dans lequel sombre Renan s'incarne dans cette mule, « si bonne et si sûre, et dont le grand œil noir, ombragé de longs cils, a beaucoup de douceur » (VJ, 141) !

La philosophie esthétique de Renan : le dilettantisme

Un dernier élément a contribué au succès de la *Vie de Jésus* : malgré ce que répètent ses adversaires, Renan n'a pas de but polémique. Chez lui, l'incrédulité la plus franche est exprimée dans le langage le plus modéré et le plus spirituel : « C'est de cette modération et de cet esprit que nous nous plaignons le plus », écrit le pasteur Pressensé dès 1859³⁷. Une modération exquise, un ton poli et contenu, un langage toujours respectueux, une délicate ironie... Où est le controversiste qui se passionne, s'irrite, s'emporte ? Où sont la verve mordante et cruelle de Voltaire, la passion sauvage de Diderot ? Le dédain est un « fondement inaperçu du renanisme », note Laudyce Rétat³⁸. L'horizon de pensée du controversiste athée était traditionnellement ce christianisme qu'il combattait et détestait : or tout indique que ce n'est plus celui de Renan, et ce changement a quelque chose d'effrayant pour les chrétiens. Ce qu'ils lisent à travers l'ouvrage de Renan, c'est l'effacement du christianisme, comme déjà mort : le critique peut s'y intéresser, s'en moquer même, mais il ne peut plus le prendre au sérieux. Qui donc aujourd'hui blasphémerait contre Osiris, Jupiter ou Minerve ? Renan se penche sur le christianisme comme un érudit sur les religions païennes : il se promène dans l'histoire religieuse de l'humanité comme dans un musée. Renan n'est pas un acteur dans le drame de la vérité religieuse et philosophique : il est un spectateur qui examine, constate, recueille tout avec un égal intérêt, n'affirme rien, ne nie rien non plus...

³⁵ M. Proust, « Préface » de Paul Morand, dans : *Tendres Stocks* [1921], *Nouvelles complètes*, Paris, Gallimard, coll. Pléiade, tome 1, 1992 p. 4-5.

³⁶ A. Schweitzer, *Geschichte der Leben-Jesu Forschung* [1913], dans : *Gesammelte Werke*, Zurich, Ex libris, 1974, tome 3, p. 294.

³⁷ E. de Pressensé, *Revue chrétienne*, juillet 1859, p. 446.

³⁸ L. Rétat, *Religion et imagination religieuse : leurs formes et leurs rapports dans l'œuvre d'Ernest Renan*, Paris, Klincksieck, 1977, p. 417.

La mission libératrice de la science consisterait précisément à affranchir l'homme de l'illusion d'un premier principe. Examinant en 1857 la personnalité de Lamennais³⁹, Renan constate que le plus sûr moyen d'échouer dans la recherche de la vérité est de mettre à sa poursuite de l'ardeur et de la fixité ; Lamennais aurait gâché ses grandes qualités par ce besoin d'absolu. Renan conclut au scepticisme : la vérité serait toute relative, nuancée et insaisissable. L'interprétation donnée par Renan de la mort du Christ serait à cet égard significative de la solution qu'il apporte à ce problème.

Dans ses dernières luttes, Jésus s'exalte jusqu'au fanatisme, mais le rôle qu'il assume est impossible à soutenir, la voie empruntée sans issue : il est temps, conclut Renan, que la mort vienne dénouer une situation tendue à l'excès – dénouement douloureux mais grandiose, qui donne l'immortalité à sa religion :

Repose maintenant dans ta gloire, noble initiateur. Ton œuvre est achevée ; ta divinité est fondée. Ne crains plus de voir crouler par une faute l'édifice de tes efforts. Désormais hors des atteintes de la fragilité, tu assisteras, du haut de la paix divine, aux conséquences infinies de tes actes. Au prix de quelques heures de souffrance, qui n'ont pas même atteint ta grande âme, tu as acheté la plus complète immortalité. (VJ, 257)

Puisque jamais l'idéal ne se réalise qu'en se détériorant, la mort de Jésus scelle sa divinité. Jésus est pour Renan fils de Dieu en ce qu'il fonda la bonne religion de l'humanité, le « culte pur » ; il a été « la plus haute conscience de Dieu » qui ait existé au sein de l'humanité. Ce faisant, Renan révèle quelle est sa philosophie : « Pour ne s'attacher à aucune des formes qui captivent l'adoration des hommes, on ne renonce pas à goûter ce qu'elles contiennent de bon et de beau » (VJ, Introduction, 55). Renan voit tout en artiste et en esthète ; il juge tous les aspects de la vie sous l'angle de l'art et de l'élégance : il est un dilettante raffiné et sceptique⁴⁰.

Conclusion

Le succès de la *Vie de Jésus*, écrit Zola, c'est le succès de *Ruy Blas*, c'est la phrase, le son, la couleur, l'odeur séduisant tout un peuple d'artistes par les sens. Il y a là un effet nerveux, matériel. Quand un rhétoricien a du génie, il est le maître incontesté

³⁹ M.-C. Bénassy, « Renan juge de Lamennais », *Revue d'histoire ecclésiastique*, vol. 99-2, 2004, p. 392-405.

⁴⁰ J.-F. Hugot, *Le Dilettantisme dans la littérature française d'Ernest Renan à Ernest Psichari*, Lille, Atelier de reproduction des thèses, 1984.

des foules, il les prend par leur chair et les conduit où il veut. Un savant fera le vide dans un auditoire, lorsqu'un poète enthousiasmera jusqu'à ses adversaires.⁴¹

Si l'on en juge par l'enthousiasme des foules, alors Renan se range assurément dans la catégorie des poètes plus que dans celle des savants. Malgré son désir d'objectivité, Renan se passe de convaincre scientifiquement et donne à son livre une portée morale et philosophique ; le recours à une langue et des formes simples, la mise en intrigue et la dramatisation du récit, la visée esthétique, tout contribue ainsi à faire de la *Vie de Jésus* un roman.

En brouillant les repères entre critique des sources et interprétation artistique, entre histoire et littérature, le livre-scandale de 1863 devient lui-même une matrice de création : « La *Vie de Jésus* est bien l'amorce, ou l'autorisation, qu'il fallait à la littérature romanesque (et plus tard au cinéma) pour s'emparer du rabbi galiléen et en faire un personnage de fiction à part entière », relève Jean Kaempfer⁴². Mais plus étonnant encore, Renan lui-même inspire des personnages de roman à de nombreux auteurs, comme Paul Bourget, André Thérive, Maurice Barrès, Mary Ward ou Nicolas Ségur⁴³. *Repose maintenant dans ta gloire, noble écrivain. Ta légende est achevée ; ton immortalité est assurée grâce au miracle de la fiction...*

Bibliographie

About, Edmond, *Salon de 1864*, Paris, Hachette, 1864.

Anfray, Clélia C., « Zola, lecteur de Renan », *Nineteenth-Century French Studies*, n° 3 & 4, 2010, p. 199-210.

Artiaga, Loïc, *Des torrents de papier. Catholicisme et lectures populaires au XIX^e siècle*, Limoges, Presses universitaires de Limoges, 2007.

Barbey d'Aurevilly, Jules, *Les œuvres et les hommes IX. Les philosophes et les écrivains religieux*, Paris, A. Lemerre, 1887.

Barbey d'Aurevilly, Jules, *Les œuvres et les hommes XXIV. Voyageurs et romanciers*, Paris, A. Lemerre, 1908.

⁴¹ E. Zola, *Le Roman expérimental*, Paris, Charpentier, 1880 : « Lettre à la jeunesse », p. 84. Voir C. C. Anfray, « Zola, lecteur de Renan », *Nineteenth-Century French Studies*, n° 3 & 4, 2010, p. 199-210.

⁴² J. Kaempfer, « La *Vie de Jésus*, tout un roman... », *Études de lettres*, n° 3, 2005, p. 37-49. Isabelle Saint-Martin s'est pour sa part intéressée aux œuvres picturales que Renan est censé avoir inspiré : « Le Jésus de Renan dans l'art », *Actes de la Journée d'études Le Christ refiguré (1848-1939)*, sous la dir. de B. Foudral et O. Schuwer, mis en ligne sur <http://124revue.hypotheses.org>, consulté le 30/07/2020.

⁴³ Voir le numéro 117 des *Études renaniennes* (2016) entièrement consacré à cette thématique.

- Bénassy, Marie-Cécile, « Renan juge de Lamennais », *Revue d'histoire ecclésiastique*, vol. 99-2, 2004, p. 392-405.
- Bersier, Eugène, « Revue du mois », *Revue chrétienne*, juillet 1863.
- Bompaire-Èvesque, Claire, « Introduction », *Cahiers de l'Association internationale des études françaises*, n° 62, 2010, p. 11-23.
- Carbonell, Charles-Olivier, *Histoire et historiens. Une mutation idéologique des historiens français 1865-1885*, Toulouse, Privat, 1976.
- Cholvy, Gérard et Hilaire, Yves-Marie, *Histoire religieuse de la France (1880-1914)*, Toulouse, Privat, 2000.
- Félix, Joseph, *M. Renan et sa Vie de Jésus*, Paris, Douniol-Dillet, 1863.
- Freppel, Abbé, *Examen critique de la Vie de Jésus par M. Renan*, Paris, Bray-Palmé, 1863.
- Gouhier, Henri, *Renan, auteur dramatique*, Paris, Vrin, 1972.
- Gratry, Abbé, *Jésus-Christ. Réponse à M. Renan*, Paris, Plon, 1864.
- Hugot, Jean-François, *Le Dilettantisme dans la littérature française d'Ernest Renan à Ernest Psichari*, Lille, Atelier de reproduction des thèses, 1984.
- Kaempfer, Jean, « La Vie de Jésus, tout un roman... », *Études de lettres* (Lausanne), n° 3, 2005, p. 37-49.
- Loyson, Abbé, *Une prétendue Vie de Jésus de M. Ernest Renan historien, philosophe et poète*, Paris, Douniol, 1863.
- Meignan, Abbé, « La Vie de Jésus et la critique allemande », *Le Correspondant*, le 25 octobre 1863.
- Molho, Raphaël, « Le 'Jésus' de Renan, un personnage romantique », *Romantisme*, n° 11, 1976, p. 68-74.
- Pagès, Volusien, *M. Renan et son école*, Paris, Dentu, 1863.
- Petit, Annie, « Le prétendu positivisme d'Ernest Renan », *Revue d'histoire des sciences humaines*, n° 8, 2003, p. 73-101.
- Pressensé (de), Edmond, *L'École critique et Jésus-Christ*, Paris, Meyrueis, 1863.
- Pressensé (de), Edmond, *L'École critique et les Apôtres. À l'occasion du dernier ouvrage de M. Renan*, Paris, Meyrueis, 1866.
- Pressensé (de), Edmond, « Revue du mois », *Revue chrétienne*, juillet 1859.
- Priest, Robert D., « L'évolution du Jésus renanien, 1845-1863 », *Études renanien-nes*, n° 116, 2015, p. 191-206.
- Proust, Marcel, « Préface » de Paul Morand, *Tendres Stocks* [1921], *Nouvelles complètes*, Paris, Gallimard, coll. Pléiade, tome 1, 1992, p. 3-12.
- Renan, Ernest, *Cahiers de jeunesse 1845-1846*, Paris, Calmann-Lévy, 1906.
- Renan, Ernest, *La Chaire d'hébreu au Collège de France. Explications à mes collègues*, Paris, M. Lévy frères, 1862.
- Renan, Ernest, *Vie de Jésus* [1867], dans : *Histoire des origines du christianisme*, vol. 1, Paris, Robert Laffont, 1995.
- Renan, Ernest, *Œuvres complètes*, éd. Henriette Psichari, Paris, Calmann-Lévy : *Correspondance, 1845-1892*, vol. X, 1961.

- Renan personnage de roman*, *Études renaniennes*, n° 117, décembre 2016.
- Rétat, Laudyce, « Barbey face à Renan ou l'échange impossible », *Études renaniennes*, n° 113, 2012, p. 49-58.
- Rétat, Laudyce, *Religion et imagination religieuse : leurs formes et leurs rapports dans l'œuvre d'Ernest Renan*, Paris, Klincksieck, 1977.
- Richard, Nathalie, *La Vie de Jésus de Renan, la fabrique d'un best-seller*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2015.
- Richard, Nathalie, « La Vie de Jésus de Renan : un historien face à la question des miracles », dans : *Religion et mentalités au Moyen Âge. Mélanges en l'honneur d'Hervé Martin*, sous la dir. de Sophie Cassagnes-Brouquet et al., Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2003, p. 87-99.
- Sainte-Beuve, Charles-Augustin, *Causeries du lundi*, Paris, M. Lévy frères, 1866.
- Schweitzer, Albert, *Geschichte der Leben-Jesu Forschung* [1913], *Gesammelte Werke*, Zurich, Ex libris, 1974, tome 3.
- Simon-Nahum, Perrine, « Ernest Renan. Histoire du christianisme et histoire des religions », dans : *De Renan à Marrou. L'histoire du christianisme et les progrès de la méthode historique (1863-1968)*, sous la dir. d'Yves-Marie Hilaire, Lille, Presses universitaires du septentrion, 1999, p. 35-45.
- Saint-Martin, Isabelle, « Le Jésus de Renan dans l'art », dans : *Actes de la Journée d'études Le Christ refiguré (1848-1939)*, sous la dir. de Benjamin Foudral et Olivier Schuwer, p. 1-26, mis en ligne sur <http://124revue.hypotheses.org>, consulté le 29/06/2020.
- Simon-Nahum, Perrine, « Le scandale de la Vie de Jésus de Renan. Du succès littéraire comme mode d'échec de la science », *Mil neuf cent. Revue d'histoire intellectuelle*, n° 25, 2007/1, p. 61-74.
- Un témoignage sur Ernest Renan. Le témoignage de L.F.A. Maury*, éd. Jean Pommier, Paris, Nizet, 1971.
- Yon, Jean-Claude, « Le Fils de Giboyer (1862) : un scandale politique au théâtre sous Napoléon III », *Parlement[s], Revue d'histoire politique*, vol. h.s. 8, n° 3, 2012, p. 109-122.
- Zola, Émile, *Le Roman expérimental*, Paris, Charpentier, 1880.

Kamil Popowicz
Université de Varsovie
ORCID 0000-0002-7834-9275

La « sociologie » balzacienne peut-elle être utile à l'analyse de la Pologne postcommuniste ? L'exemple de *Balzakiana* de Jacek Dehnel

Can Balzacian “Sociology” Be Useful for the Analysis of the Post-communist Poland? The Example of *Balzakiana* by Jacek Dehnel

This paper presents a collection of short stories by Jacek Dehnel published under a title *Balzakiana*, where the author attempted to depict modern Poland in the same way that Balzac depicted France of the Restoration period in *The Human Comedy*. The paper raises questions if the Polish author succeeded in his task and more importantly whether such an endeavor was legitimate i.e. are there sufficient parallels between the two countries in these two very different periods of time? The answer is affirmative since striking similarities are noted between French transition from the Revolutionary and Napoleonic period to the restoration of monarchy and Polish transition from communism to democracy. The paper also cites articles from Polish press showing that this parallel has been used by other authors, notably Adam Michnik who reached similar conclusions on his own.

Keywords: Balzac, Jacek Dehnel, *Balzakiana*, French Restoration, Poland, post-communism

Mots-clés : Balzac, Jacek Dehnel, *Balzakiana*, Restauration en France, Pologne, postcommunisme

La question peut paraître saugrenue. Deux siècles et 1 500 kilomètres séparent la France de Louis XVIII de la Pologne de Tadeusz Mazowiecki et Lech Wałęsa. Chercher un rapport entre les deux semble pour le moins « tiré par les cheveux ».

Pourtant des auteurs aussi divers que Adam Michnik et Jacek Dehnel l'ont fait, non sans quelque fondement, comme nous le démontrerons dans notre contribution.

Car des parallèles existent. Dans les grandes lignes, la Restauration en France a tenté à contrecœur d'opérer une synthèse entre les valeurs de l'Ancien Régime et les acquis de la Révolution. Proclamant haut et fort un retour à la monarchie et au règne de la sainte alliance du trône et de l'autel, elle a dû en réalité laisser une place importante à une nouvelle élite bourgeoise issue de la tourmente révolutionnaire. De même en Pologne après 1989 les nouvelles autorités du pays ont voulu renouer avec des traditions de la Seconde République polonaise de l'entre-deux-guerres mais elles ont dû, elles aussi, accepter certains changements socio-économiques durables qui ont eu lieu à l'époque communiste. Dans les deux cas, les pouvoirs officiels en place ont voulu traiter les transformations sociales survenues à l'époque précédente comme illégitimes car résultant des crimes commis par les jacobins ou par les communistes. Et dans les deux cas ils se sont avérés trop faibles pour opérer un véritable « retour en arrière ». Dans les deux pays, un ordre social nouveau a émergé, fruit d'un compromis qui ne satisfaisait personne, dans un peuple divisé en deux camps qui se vouaient une haine souvent héréditaire et passant de génération en génération.

Tout cela aide à comprendre l'attrait que pouvait représenter pour certains intellectuels la comparaison entre la Pologne postcommuniste et la France postrévolutionnaire. Les Polonais vivent-ils alors sans s'en rendre compte à une époque qui évoque celle de la Restauration ? Dans l'espace de ces trente dernières années quelques auteurs ont répondu par l'affirmative.

Comment peut-on analyser une restauration ? On peut certes avoir recours aux œuvres académiques des historiens renommés de la période comme Guillaume de Bertier de Sauvigny¹, Emmanuel de Waresquiel, Benoît Yvert² ou Francis Démier³. Mais pour cela il faut être un véritable spécialiste de l'époque et, qui plus est, les livres énumérés ci-dessus ne sont pas bien connus en Pologne. Pourtant, il y a des auteurs dont les œuvres sont beaucoup plus accessibles, à savoir les grands romanciers français du XIX^e siècle, Stendhal et Balzac qui ont eu, tous les deux, l'ambition de décrire la société de leur temps, une ambition qu'on pourrait qualifier de « sociologique avant la lettre ».

Adam Michnik, rédacteur en chef de *Gazeta Wyborcza*, le plus grand journal polonais dans les années 1990 et 2000, a le premier tenté une approche « stendhalienne » lors de ses analyses de la Pologne. Dans une série de trois longs articles parus entre le 15 avril et le 13 mai 2005 dans son journal, il s'est

¹ G. de Bertier de Sauvigny, *La Restauration*, Paris, Flammarion, 1990.

² E. de Waresquiel, B. Yvert, *Histoire de la Restauration (1814-1830) : naissance de la France moderne*, Paris, Perrin, 1996.

³ F. Démier, *La France sous la Restauration (1814-1830)*, Paris, Gallimard, 2012.

appuyé surtout sur deux romans, *Le Rouge et le Noir* et *Lucien Leuwen* pour décrire la situation sociale et politique polonaise. D'ailleurs, il l'a fait d'une manière nuancée et ambiguë. Il s'est contenté de suggérer les choses plutôt que de les dire ouvertement. Au lecteur avisé de comprendre ses allusions.

Michnik a commencé par citer la scène où Monsieur Leuwen père pose à son fils la grande question :

Serez-vous assez coquin ? Vous serez à même de voir une foule de petites manœuvres ; voulez-vous, vous subalterne, aider le ministre dans ces choses, ou le contrecarrer ? Voudrez-vous *faire aigre*, comme un jeune républicain qui prétend repétrir les Français pour en faire des anges ? *That is the question*. [...] Réfléchissez donc à ceci : jusqu'à quel point vous sentez-vous la force d'être un coquin, [...] je veux dire un homme politique, un Martignac, je n'irai pas jusqu'à dire un Talleyrand. À votre âge et dans vos journaux, on appelle cela être un coquin.⁴

Après les grandes crises liées aux transformations politiques de 1815 et 1899, aussi bien en France qu'en Pologne, les « coquins » cherchaient surtout à faire fortune et se trouver une position sociale, recourant pour cela à « une foule de petites manœuvres » (souvent pas si « petites » que cela). Cette constatation est partagée par la droite et par la gauche et elle n'est pas controversée. Mais le rédacteur de *Gazeta Wyborcza* a poussé le parallèle plus loin en fustigeant le type d'hypocrisie propre à la Restauration. Il a décrit les anciens jacobins et bonapartistes vendus aux Bourbons, feignant la piété et allant à la messe, a montré leur abaissement et leur humiliation, toutes pratiques nécessaires pour pouvoir faire carrière dans ce nouvel ancien régime. Pour Stendhal évidemment c'était justement la coquinerie que devaient apprendre les républicains convaincus, Julien Sorel et Lucien Leuwen. N'était-ce pas scandaleux de les voir se plier devant les ultras ?

Michnik, un intellectuel de gauche, a tout au long de sa carrière journalistique tenté de présenter les hommes politiques de droite comme de nouveaux ultraconservateurs et cléricaux et les postcommunistes reconvertis au libéralisme comme des libres-penseurs et souvent victimes d'une chasse aux sorcières, d'un appel à la vengeance du nouveau pouvoir. En adoptant une telle perspective, il a finalement divisé la classe politique polonaise en rouges et en noirs⁵.

⁴ Stendhal, *Lucien Leuwen*, Paris, Belfrage International, 1994 [1894], p. 298-299, cité en polonais dans A. Michnik, « Czy będziesz dostatecznym łajdakiem ? », *Gazeta Wyborcza*, le 30/04/2005. La scène citée a lieu après la Révolution de Juillet mais Adam Michnik ne semble pas distinguer entre la Restauration et la Monarchie de Juillet.

⁵ Il n'était pas le seul à le faire. L'expression est devenue courante à l'époque, comme en atteste par exemple le livre de W. Dudkiewicz, *Czerwoni i czarni – życiorysy pod włos*, Warszawa, QLCO Agencja Reklamowo-Wydawnicza, 2005.

Mais c'est justement là que son approche stendhalienne montre ses limites. D'abord parce qu'une telle description est trop superficielle et ensuite parce qu'elle est contraire au sentiment de la majorité des Polonais. Il était facile en France vers 1830 d'opposer la Restauration, avec ses hommes politiques inaptes à la gloire du passé, aux journées de 1789 et davantage encore aux victoires napoléoniennes. Face à la petitesse des gouvernements des ultras, on pouvait même oublier les excès de la terreur de Robespierre. Rien de tel n'a eu lieu en Pologne. Bien au contraire, au début du XXI^e siècle tout le monde s'accordait et s'accorde encore aujourd'hui sur le fait que le communisme était un système totalitaire qui fut imposé à la Pologne par l'occupant soviétique, qu'il n'y avait rien de glorieux dans le passé de la Pologne Populaire et que l'an 1989 marquait une libération. Présenter les conservateurs catholiques, adversaires de ce régime, comme les grands méchants de l'histoire était absurde. L'approche stendhalienne des problèmes de la Pologne s'avérait donc erronée et l'analyse de Michnik tendancieuse.

Mais qu'arriverait-il si l'on appliquait à l'analyse de la transformation politique polonaise une autre approche, celle de Balzac ? Balzac était un auteur, plus consciemment « sociologue » que Stendhal et, chose importante, il était un écrivain de droite qui ne cherchait pas dans ses romans à diaboliser la Restauration ni ses chefs. Il est d'ailleurs curieux de constater qu'il n'y avait presque aucune mention de Balzac dans les articles de Michnik et cela ne semble pas avoir été une simple coïncidence.

Une tentative de regarder la Pologne postcommuniste par le prisme d'une « sociologie balzacienne » a été bel et bien effectuée quelques années plus tard et cette fois-ci sous une forme peut-être plus convenable, à savoir sous une forme littéraire. Il s'agit du livre de Jacek Dehnel *Balzakiana* paru en 2008. L'auteur, né en 1980, est un poète, romancier et traducteur surtout de l'anglais. Il est peut-être aussi utile de mentionner que le premier mari de sa grand-mère maternelle était Julian Rogoziński (1912-1980) qui fut un grand traducteur de Balzac⁶. Dehnel avait donc un contact avec cet auteur déjà dans son enfance, ce qui peut expliquer en partie sa fascination à l'âge adulte. *Balzakiana* est un recueil de quatre nouvelles ou mini-romans : « Viande, charcuteries, vêtements, textiles », « Tońcia Zarębska », « L'amour d'un répétiteur » et « Splendeurs et misères d'une artiste de scène à sa retraite bien méritée »⁷. Il s'agit bien sûr d'un pastiche de la *Comédie humaine* à cette différence près que l'action se passe en Pologne dans les années 90 du XX^e siècle et au début des années 2000, en pleine crise de la transformation politique, économique et sociale du pays.

⁶ Julian Rogoziński a traduit en polonais *Les Chouans*, *Modeste Mignon*, *La Maison du chat-qui-pelote*, *Le Bal de Sceaux* et *Pierrette*.

⁷ En polonais : *Mięso wędliny ubiory tkaniny* ; *Tońcia Zarębska* ; *Miłość korepetytora* ; *Blaski i nędze życia artystki estrady na zasłużonej emeryturze*. Toutes les traductions viennent de l'auteur du texte.

La décision de pasticher Balzac de la sorte peut provoquer un haussement de sourcils chez certains lecteurs et mérite peut-être quelque explication. D'un côté, il y a eu dans les années récentes des chercheurs en littérature très sérieux, polonais et étrangers, qui ont critiqué, parfois avec beaucoup de véhémence, les littératures des pays de l'Europe Centrale qui apparemment ne savent pas trouver une voix qui leur serait propre et se contentent de suivre aveuglément les modèles occidentaux. Pour Steven Tötösy de Zepetnek⁸, professeur canadien d'origine hongroise, ou encore pour Ewa Thompson⁹, professeur américaine d'origine polonaise, les auteurs d'Europe centrale, convaincus du caractère périphérique et marginal de leurs cultures, souffrent en fait du « syndrome de subordination coloniale ». Par conséquent, ils décrivent généralement leurs communautés non pas telles qu'elles sont, mais comme les perçoivent les représentants du centre culturel occidental. Ils traitent des sujets liés à leurs histoires et à leurs cultures, mais ils le font d'une manière qui est conforme aux stéréotypes qui existent dans les discours dominants de la culture occidentale. Ainsi le caractère unique et irréductible de leurs identités culturelles se déforme-t-il et se perd-il.

L'accusation est grave, même si aucun de ces chercheurs ne visait Jacek Dehnel personnellement. Décrire la Pologne à la manière de Balzac, n'est-ce pas justement la traiter « de façon conforme aux discours dominants de la culture occidentale » ? (Le même reproche pourrait être fait à Michnik et à son analyse stendhalienne de la Pologne). Cependant, il s'agit en l'occurrence d'un auteur jeune qui avait vingt-huit ans au moment de la publication de son livre et qui, très clairement, cherchait encore à trouver sa voix. On peut rappeler que nombre d'auteurs parfois très grands ont fait leurs débuts dans la littérature en pastichant des auteurs plus anciens. Marcel Proust n'a-t-il pas pastiché Balzac ? Et le jeune Balzac lui-même n'a-t-il pas pastiché Walter Scott ? On peut alors dire que Dehnel a fait tout simplement œuvre d'apprentissage du métier de l'écrivain, ce qui semble diminuer considérablement la portée de l'accusation des professeurs américains.

Du reste, il faut dire que ce pastiche est finalement assez réussi. La première des quatre nouvelles, « Viande, charcuteries, vêtements, textiles » est carrément une réécriture (un *remake*) de *La Maison du chat-qui-pelote* et ceci au point que certains dialogues sont presque identiques. Włodzimierz Ściepko, marchand drapier et charcutier, successeur d'Anatol Dryja, mène une vie aisée avec son épouse Teresa, ses deux filles, Weronika et Joanna (appelée Asia), et ses trois commis. Leur existence monotone est perturbée quand la fille cadette tombe amoureuse d'un artiste peintre, Damian Lipiński. Celui-ci, fasciné par sa beauté,

⁸ Voir : S. Tötösy de Zepetnek, « Configurations of Postcoloniality and National Identity : Inbetween Peripherality and Narratives of Change », *The Comparatist*, Volume 23, May 1999, p. 89-110.

⁹ Voir p. ex. : E. Thompson, « Said a sprawa polska », *Europa (Dziennik)*, n° 65, le 29/06/2005.

fait son portrait qu'il expose dans une galerie d'art où il rencontre un certain succès. L'artiste demande la main de la jeune fille et l'obtient malgré les réticences initiales des parents. Mais au bout de deux années de mariage, Damian perd tout intérêt pour sa femme qu'il trouve sotte et sans culture. Il noue une relation avec une actrice célèbre de séries télévisées, Malwina Kordzik, et lui fait cadeau du portrait d'Asia. Celle-ci, humiliée et désespérée, finit par rendre visite à la maîtresse de son mari pour lui demander son aide. Malwina, amusée par la naïveté de la jeune femme, lui donne des conseils de séduction et surtout lui rend son portrait. Cela déclenche une violente réaction de Damian qui fait une scène terrible à sa femme. Accablée, Asia se suicide. Quant à Weronika, la fille aînée de M. Ściepko, elle épouse Sebastian Krupa, le commis dans le magasin de son père et ils sont très heureux ensemble.

Il est bien facile de reconnaître Théodore de Sommervieux et Augustine Guillaume sous les traits de Damian et d'Asia. Cette nouvelle, la plus balzacienne de toutes, joue cependant le moins bien son rôle de commentaire social. La Pologne qui y est décrite ne ressemble pas beaucoup à la Pologne postcommuniste des années 2000. Comment, de fait, le grand magasin privé d'Anatol Dryja et Włodzimierz Ściepko aurait-il pu subsister et prospérer pendant la période communiste ? Dehnel ne l'explique pas, même s'il fait certaines allusions aux contacts de Ściepko dans le parti et même dans la police secrète communiste. Force est de constater que la stratégie d'une réécriture fidèle de Balzac adaptée à la réalité polonaise n'a pas très bien marché. La plus grande valeur de cette nouvelle se trouve dans le tableau que l'auteur dresse des milieux artistiques et de la bohème qui est effectivement crédible. En revanche, la famille du bon marchand et ses commis semblent être sortis d'une tout autre époque.

Heureusement, la nouvelle suivante « *Tońcia Zarębska* » est de ce point de vue plus réussie car elle n'est plus une simple réécriture d'un roman existant. La protagoniste est issue d'une famille de la petite noblesse terrienne ruinée par la guerre. Les vieux Zarębscy échappent quand même à la nationalisation des terres agricoles par le nouveau régime communiste en 1948 grâce au mariage d'une de leurs filles avec un notable communiste local (cette nationalisation fut d'ailleurs moins radicale en Pologne que dans les autres pays communistes). Cependant, après leur mort, il s'avère qu'aucun de leurs six enfants ne veut s'occuper du patrimoine familial. Les cinq sœurs et un frère vendent la terre et déménagent dans des villes différentes. Pendant des années, ils ne gardent qu'un contact sporadique. Antonina (*Tońcia*) se retrouve à Gdańsk avec sa sœur aînée Felicyta (*Kasia*) qu'elle aime beaucoup mais qui ne l'aime guère. Elle fait des études d'histoire et commence à travailler dans une petite pâtisserie à la gare centrale. Le système communiste ne permet pas de faire fortune dans le commerce mais il permet de petites manœuvres, des combines douteuses qui permettent de se faire un peu d'argent. *Tońcia* fait donc des économies. Quelques décennies plus tard, elle achète un terrain à Dżon l'Idiot, qui ayant

vécu des événements traumatisants pendant la guerre avait perdu l'esprit et ne connaissait plus la valeur de l'argent. Et puis vient l'année 1989, le système change et le capital étranger commence à pénétrer en Pologne. Tońcia vend sa terre à un homme d'affaires américain pour une somme, astronomique à l'époque, de 90 000 dollars.

C'est à ce moment-là que commence une véritable histoire à la Balzac. Tońcia est une vieille fille qui rêve d'une grande famille. Quand elle devient subitement très riche ses sœurs et son frère, qui l'ont délaissée jusqu'alors, resurgissent et commencent à lui emprunter de l'argent. Tońcia ressemble à toute une galerie balzacienne de parents riches mais naïfs abusés par des membres de famille rapaces. Elle est Eugénie Grandet après la mort de son père, elle est le cousin Pons avec sa collection de tableaux. Surtout, elle est le père Goriot tandis que sa sœur Kasia et sa belle-sœur Halina jouent les rôles de Delphine de Nucingen et d'Anastasie de Restaud. « Et elles ont commencé à tirer des capitaux de Tońcia, encore et encore, première arrivée, première servie, avec des moments de répit seulement pour la forme, pour qu'on ne dise pas qu'elles retiraient de l'argent tous les jours comme à la banque. Ah ! Si seulement Honoré de B. pouvait voir ces deux virtuoses ! », s'exclame le narrateur de Dehnel¹⁰.

Évidemment une fois sa fortune épuisée la famille perd tout intérêt pour Tońcia. Et quand celle-ci subit une congestion cérébrale qui la laisse presque infirme, personne ne veut s'occuper d'elle. Sa vieillesse est triste. Elle vit tantôt chez une sœur, tantôt chez une autre, mais tout le monde veut se débarrasser d'elle au plus vite. « Nom de Dieu ! Marylka, mais qu'est-ce qu'elle veut de nous ? », demanda une des sœurs à une des nièces. « J'ai bien peur, ma tante, répondit prudemment Marylka, qu'elle veuille de l'amour »¹¹. Bien que modelée sur des romans de Balzac, la nouvelle « Tońcia Zarębska » décrit la réalité sociale polonaise bien mieux que la nouvelle précédente. C'est ici qu'apparaît enfin le vrai héros de ce recueil, et le vrai héros de Balzac, à savoir l'argent.

« L'amour d'un répétiteur », le troisième texte dans le recueil, met en scène Adrian Helsztyński, l'arrière-petit-fils de Monsieur Antoni Jastrzębiec-Helsztyński, lui aussi issu de la noblesse terrienne et lui aussi ruiné par le régime communiste. Toute la famille voue un culte à cet ancêtre, symbole de l'ancienne splendeur familiale à jamais perdue. Le jeune Adrian, amoureux du passé, mène une vie misérable dans un tout petit appartement qu'il partage avec une mère névrotique. Cela ne l'empêche pas de devenir un dandy, le bachelier le plus galant de Varsovie, un Barbey d'Aurevilly à la polonaise. Chose incroyable, c'est justement grâce à ce style de grand seigneur sans le sou qu'il commence à gagner sa vie. Il se met à donner des leçons de savoir-vivre et de bon goût et il s'avère que dans la Pologne fraîchement postcommuniste et pleine de parvenus

¹⁰ J. Dehnel, *Balzakiana*, Warszawa, W.A.B., 2009, p. 167-168.

¹¹ *Ibid.*, p. 195.

grossiers, il trouve une clientèle. Il devient le précepteur privé d'Andželika Włos, fille unique d'un millionnaire nouveau riche qui a fait fortune dans le commerce de volaille. L'adolescente est une petite sotte qui au début ne s'intéresse pas du tout à ce cours qu'elle considère, à juste titre d'ailleurs, comme un caprice extravagant de son papa. Cependant Adrian parvient à piquer son ambition.

– Je ne veux pas t'enseigner les simples règles de la bienséance, comment donner des fleurs, comment placer des couverts sur l'assiette ou comment répondre à une invitation. Moi, j'enseigne l'art du camouflage : comment paraître bien plus riche, plus doué, plus intéressant et mieux instruit qu'on ne l'est en réalité.

– En-core-plus-riche ? *Oh God* [...].

– Encore plus. C'est d'ailleurs le plus facile. Et pas le plus important dans ton cas. Ce qui est vraiment difficile, c'est de paraître intéressant. Surtout quand on n'est pas du tout intéressant.¹²

Andželika Włos, qui est depuis longtemps en situation de rivalité avec une fille de son école, est soudain séduite par l'idée de la surclasser et de l'humilier. Elle commence à suivre les conseils d'Adrian et bientôt elle devient effectivement une jeune femme raffinée et charmante.

Pourtant, l'histoire se termine mal pour le jeune précepteur parce que, évidemment, Andželika finit par tomber amoureuse de lui. Et comme Adrian n'est pas intéressé, elle se venge. Ici, il est important de préciser que la jeune fille est la nièce de Włodzimierz Ściepko, marchand charcutier de la première nouvelle. Elle fait appel aux contacts de son oncle dans l'ancienne police secrète communiste. Adrian a un « accident » tragique et disparaît. Quant à Andželika, deux ans plus tard, elle épouse un vrai comte.

Cette mésalliance finale est particulièrement intéressante parce qu'elle est très balzacienne. On peut songer par exemple à la demoiselle Anastasie Goriot épousant le comte de Restaud. Le mariage reflète aussi la réalité sociale en Pologne après la transformation politique de 1989. On a vu à l'époque des unions semblables : des oligarques millionnaires postcommunistes entrant dans les familles nobles les plus illustres. Ainsi, par exemple la fille de l'homme d'affaires le plus riche de Pologne a épousé un vrai duc¹³. Pour les postcommunistes, c'était un moyen de légitimer leur position sociale aux yeux de l'opinion publique anticomuniste et pour les aristocrates une manière de retrouver les fortunes que les communistes leur avaient jadis confisquées. Cela constitue aussi un parallèle intéressant entre l'époque de la Restauration en France, du moins telle que l'a décrite Balzac, et l'époque postcommuniste en Pologne.

¹² *Ibid.*, p. 295-296.

¹³ Cf. D. Kania, J. Targalski, M. Marosz, *Resortowe dzieci. Biznes*, Warszawa, Fronda, 2019, p. 232.

« Splendeurs et misères d'une artiste de scène à sa retraite bien méritée », la dernière nouvelle du recueil, raconte l'histoire d'une femme qui a déjà dépassé « l'âge balzacien », Halina Rotter, une chanssonnière retraitée comme elle se présente elle-même ou plutôt une vedette de la musique pop des années 1960 et 1970, désormais complètement oubliée. Sa petite-fille lui présente un certain Darek Sznurkowski, un soi-disant impresario, qui lui promet un retour sur scène. Il lui dit qu'en Russie, il y a en ce moment une véritable mode pour la musique polonaise rétro. Si elle voulait, il pourrait lui arranger un concert à Moscou. Au début, Halina résiste, mais sur l'insistance de sa petite-fille elle finit par céder et après quelques péripéties elle part en Russie. C'est seulement sur place qu'elle découvre la vérité. Sznurkowski est un escroc qui a organisé toute la combine simplement pour séduire sa petite-fille, la naïve Kasia.

Cette nouvelle est probablement la moins réussie du recueil, et aussi la moins balzacienne. On peut avoir l'impression qu'approchant de la fin de son projet, l'auteur était déjà à court d'idées.

Alors comment juger le livre de Dehnel ? D'abord, au niveau du style, on doit constater que c'est un pastiche de très haut niveau. À une époque où la littérature privilégie plutôt toutes sortes d'expériences formelles, Dehnel a offert au lecteur une œuvre ostensiblement classique. On a un narrateur omniscient qui s'adresse parfois directement au lecteur, un sens de l'humour discret, des personnages qui apparaissent dans plusieurs textes (surtout des membres de la famille Włos), des femmes à l'âge balzacien, un vaste panorama des événements historiques, tout ceci emprunté directement et très habilement à Balzac.

Mais la question la plus importante est celle posée dans le titre de cette contribution, à savoir : cette approche balzacienne peut-elle être vraiment utile pour décrire la Pologne postcommuniste ou est-ce seulement une excentricité littéraire sans importance majeure ? Comme on l'a dit, le grand héros du livre de Dehnel c'est l'argent et c'est sans doute cela qui constitue le parallèle majeur avec le cycle de Balzac. Il faut alors comparer les deux transformations qu'ont subies la France et la Pologne non seulement sur le plan politique, mais surtout sur le plan économique. Car c'est là qu'on peut trouver d'étonnantes ressemblances.

La France après 1815 était ruinée par la révolution et par les guerres napoléoniennes, la Pologne après 1989 était ruinée par la Seconde Guerre mondiale suivie par cinquante ans de communisme. Dans les deux cas, cela a donné naissance à une génération assoiffée de gain matériel, qui ne se souciait plus des grandes idées de légitimité ou d'égalité, d'indépendance ou de justice sociale. Tout le monde voulait tout simplement se faire une position dans le nouvel ancien régime et ceci à tout prix.

Comment sont nées les grandes fortunes bourgeoises à l'époque de la Révolution française ? Grâce à une nationalisation des biens suivie par leur rapide privatisation.

En France, le 2 novembre 1789, on a nationalisé les biens de l'Église.

Le 9 février 1792, on a confisqué les biens des nobles émigrés.

Et le 26 février 1794, on a encore mis sous séquestre les biens des gens suspects de sympathies contre-révolutionnaires.

Parallèlement, en décembre 1789, on a créé un papier-monnaie sous la forme des assignats, ce qui a conduit à une hyperinflation. Ainsi, quand on a commencé la privatisation, les bourgeois acheteurs des biens nationaux ont pu entrer en possession d'immenses terrains et bâtiments pour une fraction de leur valeur réelle¹⁴.

Cette histoire s'est répétée en Russie au XX^e siècle ; cela a seulement pris plus de temps.

Le 8 novembre 1917, les bolcheviks ont nationalisé les terres agricoles.

Le 27 décembre 1917, ils ont nationalisé les banques.

En 1918, ils ont nationalisé l'industrie.

Dans les années 1922-1927, ils ont continué la nationalisation des terres agricoles¹⁵.

Cependant, les bolcheviks se sont avérés plus idéalistes que les jacobins. Ils n'ont pas commencé la privatisation tout de suite. Il a fallu attendre 70 ans pour cela. C'est seulement après 1989 que les biens nationaux ont été privatisés et sont passés aux mains des apparatchiks communistes devenus ainsi des oligarques richissimes. Le parallèle entre la France et la Russie est net. Peut-être est-ce surtout en Russie qu'il faudrait écrire un livre comme *Balzakiana* ?

La situation dans les pays d'Europe Centrale a été un peu différente. Là aussi il y a eu une nationalisation des biens dans les années 1940 et leur privatisation dans les années 1990. Là aussi il y a eu une hyperinflation qui a facilité le passage des biens nationaux aux mains des communistes. Il y a eu cependant deux grandes différences. La première c'est la pénétration du capital étranger de grandes corporations multinationales qui sont entrées par exemple sur le marché polonais et qui ont acheté de nombreuses entreprises privatisées par

¹⁴ François Furet a écrit à ce sujet : « En vendant au public, par lots, les biens de l'Église, ils [les révolutionnaires] amarrèrent solidement à la Révolution une grande partie des Français, à travers les acquisitions nouvelles. Dans une première étape (décembre 1789) la Constituante autorise le Trésor à émettre pour quatre cents millions de billets portant intérêt à 5 %, et préférentiellement admis dans l'achat des propriétés ecclésiastiques, devenues biens nationaux. [...] En septembre [1790] l'assignat devient papier-monnaie, sans intérêt, à cours forcé, malgré toutes les voix compétentes qui s'élèvent (Talleyrand, Condorcet, Du Pont de Nemours) pour en prévoir la dévaluation rapide en face de la monnaie métallique. Il va être le grand moyen financier de la Révolution, mais aussi son arme politique : "Les assignats, dit Montesquieu, seront le lien de tous les intérêts particuliers avec l'intérêt général. Leurs adversaires eux-mêmes deviendront propriétaires et citoyens par la Révolution et pour la Révolution". Ainsi la Révolution s'est-elle donné un formidable instrument politique pour intéresser bourgeois et paysans à son avenir ». F. Furet, *La Révolution I : 1770-1814*, Paris, Hachette, Collection Pluriel, 2002, p. 140.

¹⁵ À ce sujet, on peut consulter l'œuvre magistrale de R. Pipes, *The Russian Revolution*, New York, Vintage Books, 1991. Voir spécialement le chapitre 16 : « War on the Village », p. 714-744.

l'État. Cela n'a pas eu lieu en Russie. La deuxième différence est plus importante pour nous. C'est que la Russie n'a pas vraiment vécu une restauration. Les postcommunistes ont gardé le pouvoir économique et le pouvoir politique et continuent à gouverner le pays encore aujourd'hui. Il n'y a donc pas eu ce phénomène du « nouvel ancien régime » qu'on a vu en France en 1815 et dans tous les pays de l'Europe Centrale après 1989.

En France, le 27 avril 1825, on a promulgué la loi du milliard des émigrés visant à rembourser les nobles dépouillés de leurs biens. Au XX^e siècle, les gouvernements de droite d'Europe Centrale ont essayé d'opérer une reprivatization, c'est-à-dire de rendre les biens nationalisés aux descendants de leurs anciens propriétaires, mais sans beaucoup de succès¹⁶.

Néanmoins, ce sont de telles politiques qui ont créé les tensions sociales typiques des moments de restauration : en raison du retour au pouvoir des hommes politiques de droite, les nouveaux riches de gauche, qui ont profité des crises révolutionnaires, considèrent leurs situations comme précaires et cherchent des assurances et des légitimations. Cela mène aux synthèses entre les deux classes ennemies, par exemple sous forme des mésalliances décrites par Balzac et par Dehnel.

En commentant son œuvre, Dehnel a dit :

Cela résume toute l'idée de *Balzakiana* : peut-être est-il possible de décrire la Pologne après 1989 à travers le prisme de Balzac, l'écrivain qui a magistralement dépeint la société française de son temps, étonnamment similaire à la nôtre. Eux, ils ont subi la révolution, Bonaparte et la restauration des Bourbons, chez nous c'était la guerre, la PRL [République Populaire de Pologne] et le tournant de *Solidarność*. Après de tels bouleversements, la société est à la recherche d'une nouvelle hiérarchie et le plus facile est de la fonder sur l'argent.¹⁷

A-t-il réussi à le démontrer dans son livre ? En principe oui, quoiqu'il ne faille pas oublier que son projet était beaucoup moins vaste que celui de Balzac. Balzac a montré les nouvelles élites financières du royaume (le banquier Nucingen) et les agents de la police secrète qui tirent les ficelles (Corentin). Dehnel ne l'a pas fait, se contentant seulement de suggérer entre les lignes comment se sont faites certaines fortunes. Pourtant, il a dit que *Balzakiana* était un projet ouvert. Peut-

¹⁶ Cf. A. Åslund, *How Capitalism Was Built : The Transformation of Central and Eastern Europe, Russia, and Central Asia*, Cambridge University Press, 2007, et spécialement le chapitre 6 : « Privatization : The Establishment of Private Property Rights », p. 164-214. Ce chapitre est consacré à la privatisation de l'économie socialiste et à l'émergence des fortunes des oligarques postcommunistes.

¹⁷ J. Dehnel cité dans M. Radziwon, « Z życia Ściepków », *Gazeta Wyborcza*, le 24/06/2009.

être y reviendra-t-il un jour et écrira-t-il d'autres nouvelles sur le sujet ? On peut en tout cas l'espérer.

Bibliographie

- Åslund, Anders, *How Capitalism Was Built : The Transformation of Central and Eastern Europe, Russia, and Central Asia*, Cambridge University Press, 2007.
- Bertier de Sauvigny, Guillaume de, *La Restauration*, Paris, Flammarion, 1990.
- Dehnel, Jacek, *Balzakiana*, Warszawa, W.A.B., 2009.
- Démier, Francis, *La France sous la Restauration (1814-1830)*, Paris, Gallimard, 2012.
- Dudkiewicz, Wojciech, *Czerwoni i czarni – życiorysy pod włos*, Warszawa, QLCO Agencja Reklamowo-Wydawnicza, 2005.
- Furet, François, *La Révolution I : 1770-1814*, Paris, Hachette, Collection Pluriel, 2002.
- Kania, Dorota, Targalski, Jerzy, Marosz, Maciej, *Resortowe dzieci. Biznes*, Warszawa, Fronda, 2019.
- Michnik, Adam, « Czy będziesz dostatecznym łajdakiem ? », *Gazeta Wyborcza*, le 30/04/2005.
- Pipes, Richard, *The Russian Revolution*, New York, Vintage Books, 1991.
- Radziwon, Marek, « Z życia Ściepków », *Gazeta Wyborcza*, le 24/06/2009.
- Stendhal, *Lucien Leuwen*, Paris, Boining International, 1994 [1894].
- Thompson, Ewa, « Said a sprawa polska », *Europa (Dziennik)*, n° 65, le 29/06/2005.
- Tötösy de Zepetnek, Steven, « Configurations of Postcoloniality and National Identity : Inbetween Peripherality and Narratives of Change », *The Comparatist*, Volume 23, May 1999, p. 89-110.
- Waresquiel, Emmanuel de, Yvert, Benoît, *Histoire de la Restauration (1814-1830) : naissance de la France moderne*, Paris, Perrin, 1996.

Stanisław Świtlik

Université de Varsovie / Université Catholique de Lublin Jean-Paul II

ORCID 0000-0001-7747-136X

La crise démographique dans l'utopie au XVIII^e siècle

Demographic Crisis in the 18th-Century's Utopia

The population number on the Earth has been worrying thinkers since the end of the 17th century. The crisis in which we can identify two averse trends, animated literary and intellectual exchanges during all the 18th century until the publication of Malthusian *Essay* in 1798. Utopia, whose generic construction relies on a social reflection, approaches often the problem theoretically, when it gives voice to populationists and their opponents. The article brings some light on the functioning of the literary and ideological utopia, and on use of this burning subject in philosophical debates.

Keywords: crisis, demography, utopia, populationism, Enlightenment, malthusianism

Mots-clés : crise, démographie, utopie, populationnisme, Lumières, malthusianisme

Comme tous les échanges et débats du XVIII^e siècle, la querelle sur la question démographique divise le camp des esprits éclairés. Ce débat parcourt l'époque des Lumières tout au moins de la Régence jusqu'à la fin du siècle. Pour son terme, on admet la publication en 1798 de l'*Essai sur le principe de population* de Thomas Malthus. Des échos de ces débats résonnent dans les œuvres littéraires, à diverses échelles : cela va de l'œuvre intégralement consacrée à la question jusqu'à de simples mentions au sein d'un texte. Le débat autour de la

population du monde se lie aux concepts et réflexions sur la condition de la société, lesquels animent et structurent la thématique de l'utopie. Il s'agit ici de se demander comment et dans quelle mesure la question démographique, avec la ou les crise(s) qu'elle décrit, influence le contenu de quelques œuvres de genre utopique.

Si l'on s'est déjà intéressé à la question de la démographie dans la perspective du corpus utopique à l'âge classique, il s'agissait plutôt d'une focalisation sur les tensions entre les besoins individuels et les nécessités communautaires animant des sociétés idéales¹. Nous voudrions proposer ici d'analyser les liens qu'entretiennent la démographie avant la lettre², travaillée par la notion de « crise », et quelques textes du corpus utopique. Il ne s'agit pas d'une étude exhaustive mais d'une poignée d'observations issues de l'examen de textes utopiques ; la mise en valeur du sujet démographique, introduit dans les textes littéraires, ainsi que l'élaboration du motif seront l'objet de la présente analyse. Avant de passer au parcours chronologique, voyons les éléments constitutifs de notre réflexion.

Pour définir la notion d'utopie, nous nous appuyons sur la distinction opérée par Jean-Michel Racault, entre l'utopisme, c'est-à-dire « l'ensemble de revendications et d'aspirations nées des crises politico-religieuses de l'époque, d'où émergent des projets [...] de sociétés alternatives »³, et le genre littéraire, qui donne le tableau d'une société fictive mais heureuse, très souvent exposé dans la formule de voyage imaginaire selon le modèle de l'*Histoire des Sévarambes* de Denis Veiras de 1672⁴. Nous nous intéressons aux textes confondant ces deux catégories, en y isolant, comme élément commun, la spéculation philosophique sur une société idéale possible.

Les critiques ont déjà affirmé que le terme de démographie n'apparaît dans les dictionnaires qu'en 1855, au moment même où la discipline prend officiellement valeur scientifique⁵. Les termes phares « population », « dépopulation » désignent l'objet des études de la nouvelle science. La périphrase « le nombre de peuple »

¹ H. Bergues, « La population vue par les utopistes », *Population*, n° 2, 1951, p. 261-286 ; D. Cohen, « Démographie et population », dans : *Dictionnaire critique de l'utopie au temps des Lumières*, sous la dir. de B. Baczko, M. Porret, F. Rosset, Chêne-Bourg, Georg Éditeur, 2016, p. 292-314.

² Bien que les prémices de la démographie apparaissent dès l'Antiquité, son institutionnalisation n'a lieu qu'au XX^e siècle. En France, l'Institut national d'études démographiques (INED) est fondé en 1945.

³ J.-M. Racault, « Regards nouveaux sur la littérature de l'émigration : exil et utopie sous la Révolution française », *TrOPICS*, 2018, p. 124, <https://hal.univ-reunion.fr/hal-02015726/document>, consulté le 21/06/2020.

⁴ J.-M. Racault, *Nulle part et ses environs : Voyage aux confins de l'utopie littéraire (1657-1802)*, Paris, Presses de l'Université de Paris-Sorbonne, 2003, p. 8-13 ; J.-M. Racault, *L'utopie narrative en France et en Angleterre, 1675-1761*, Oxford, The Voltaire Foundation, 2010.

⁵ D. Cohen, *op. cit.*, p. 292.

(« number of the people » en anglais) avec quelques variantes avait servi bien des fois à la science naissante dans la perspective de la « mesure » de son objet. Le terme de « dépopulation » précède même l'arrivée de celui de « population »⁶, en désignant la « diminution ou disparition du peuple », comme, par exemple, chez Montesquieu⁷.

Le terme de « crise », selon le *Dictionnaire* de l'Académie de 1694, relève surtout du contexte médical. La tournure « *Une affaire est dans sa crise* » est employée dans la 4^e édition, en 1762, « pour dire qu'Elle est sur le point d'être décidée de maniere ou d'autre »⁸ sans préciser le substantif qui définirait le sens ; l'adjectif « décisif » pourrait y servir de synonyme⁹. Le sens qui s'approche du nôtre, « le moment périlleux ou décisif d'une affaire », n'apparaît que timidement vers 1760¹⁰. Dans les textes analysés dans cet article, nous n'avons pas trouvé l'occurrence du terme en étudiant le phénomène qui nous intéresse. Cependant, la notion de « crise » se croise avec les difficultés de la démographie naissante. Il s'agit d'une crise vécue par une population, imaginée ou supposée par un représentant de la population, qui met en cause l'avenir de la communauté. Cette crise peut être entendue doublement. D'un côté, il y a des interprétations affirmant que le nombre des hommes sur la Terre diminue : par conséquent, il faut éliminer tous les obstacles à l'accroissement démographique, qui doit être favorisé à tout prix. De l'autre, les conceptions opposées stipulent que l'humanité est menacée par le surpeuplement accéléré. Les deux perspectives décrivent une situation extrêmement difficile qui risque à long terme d'anéantir la population.

Il semble que les prémices de la controverse se trouvent dans l'erreur de calcul sur la population des anciens Romains, commise par Juste Lipse en 1598,

⁶ Son premier emploi, mais isolé (*hapax*), se trouverait seulement dans l'intitulé du chapitre XLIV « Des concessions & privileges pour la population des villes », dans : *La métropolitie* d'Alexandre Le Maître, Amsterdam, Balthes Boekholt, 1682, p. 142-143 ; d'après D. Cohen, *op. cit.*, p. 291.

⁷ I. Tamba, « Histoires de démographe et de linguiste : le couple population/dépopulation », *Linx*, n° 47, 2002, p. 162. L'auteur qualifie de « vrai labyrinthe lexical » le passé du terme « population » qui montre les irrégularités de l'évolution linguistique.

⁸ « Crise », dans : *Dictionnaire de l'Académie française. Quatrième Édition. T. 1*, 1762, <https://artflsrv03.uchicago.edu/philologic4/publicdicos/query?report=bibliography&head=crise>, consulté le 23/06/2020. Dans notre article, l'orthographe originale des sources anciennes a été conservée.

⁹ Cet adjectif figure déjà dans le *Thrësor de la langue française de Nicot* (1606) avec une explication en latin : « *Ce point est decisif de la matiere, Hic articulus causae erit decretorius, Hoc caput in causae summam erit decretorium* ».

¹⁰ B. Courbon, « À propos d'un constituant lexical de la modernité : aspects sémantiques du mot crise », *Éla. Études de linguistique appliquée*, n° 157, 2010, p. 49-74 ; N. Ordioni, « Le concept de crise : un paradigme explicatif obsolète ? Une approche sexospécifique », *Mondes en développement*, n° 154, 2011, p. 137-150.

reprise par Issac Vossius en 1685¹¹ et répétée par William Whiston dans sa *New Theory of the Earth* en 1696¹², mais son véritable début pour la littérature se situe dans l'œuvre romanesque de Montesquieu. Dans les *Lettres persanes* de 1721, il y a une série de missives où Rhédi et Usbek échangent sur la diminution de la population depuis l'Antiquité en s'appuyant sur la description des mondes musulman et chrétien¹³. Outre les « causes physiques » venant de la nature, comme la famine ou la catastrophe naturelle, la dépopulation est due à des « causes morales », non seulement à la guerre, mais surtout à l'état des mœurs, ce qui donne lieu à une critique sévère de la limitation des facteurs naturels par l'entretien des eunuques et le fonctionnement du sérail dans l'islam d'une part, et à celle du statut privilégié des religieux célibataires, « eunuques prêtres », des pratiques d'avortement et de l'interdiction du divorce dans la chrétienté, d'autre part. Il est frappant que très peu de ces idées soient articulées à propos de la communauté des Troglodytes dont la description est faite par Usbek à Mirza. L'un explique à l'autre qu'à cause de sa « méchanceté », ce peuple primitif est devenu la « victim[e] de [ses] propres injustices »¹⁴. En dépit de cette décadence, les deux familles vertueuses, échappées de cette catastrophe sociale, établissent une nouvelle entité communautaire qui grandit en cultivant la vertu. La question démographique n'est donc que timidement esquissée pour pointer l'importance de la vertu pour l'accroissement du peuple et pour fustiger la dégénérescence des mœurs. Le livre XXIII de l'*Esprit des lois* (1748) reprend les idées du roman, en traitant de l'état et du nombre de la population au temps des Romains.

Le débat s'amplifie au début des années 1750, moment d'« une véritable irruption d'idées »¹⁵, avec l'échange de deux penseurs écossais, David Hume et Robert Wallace. L'interaction entre les deux Écossais s'inscrit dans la Querelle des Anciens et des Modernes. Hume soutient, dans son essai *Of the Populousness of Ancient Nations* (1752), que l'humanité s'accroît toujours, depuis le temps des Grecs et des Romains, quand il y a un bon gouvernement¹⁶ : il n'y aurait donc

¹¹ Sur la vie de cet érudit, voir l'article de M.-E. Ducreux, « Les premiers essais d'évaluations de la population mondiale et l'idée de dépopulation au XVII^e siècle », *Annales de démographie historique*, 1977, p. 421-438.

¹² J. Dupâquier, « Démographie », dans : *Dictionnaire européen des Lumières*, sous la dir. de M. Delon, Paris, Presses Universitaires de France, 1997, p. 366-373.

¹³ Il s'agit des lettres CXII-CXXII ; Montesquieu, *Lettres persanes*, Paris, Bibliothèque Larousse, 1918, p. 182-199.

¹⁴ *Ibid.*, Lettre XII, p. 46.

¹⁵ A. Fage, « Les doctrines de population des encyclopédistes », *Population*, n° 4, 1951, p. 609.

¹⁶ « [...] ... every wise, just, and mild government, by rendering the conditions of its subjects easy and secure, will always abound most in people, as well as in commodities and riches.... If everything else be equal, it seems natural to expect that, wherever there are most happiness and virtue, and the wisest institutions, there will also be the most people », cité d'après R. Luehrs, « Population and Utopia in the Thought of Robert Wallace », *Eighteenth-Century Studies*, n° 3,

aucune différence entre les temps anciens et modernes. En revanche, avec la critique des religions monothéistes, héritée de Montesquieu, Wallace prône la conception populationniste dans sa *Dissertation on the Numbers of Mankind in antient and modern Times* (1753), et situe l'âge d'or de l'humanité entre la chute de Troie et les conquêtes d'Alexandre de Macédoine¹⁷.

La correspondance entre les Écossais éclairés et les penseurs français ainsi que les traductions de leurs écrits ont contribué à la propagation des idées sur l'état de la population en France¹⁸. C'est à ce moment-là que le terme « population » passe en français¹⁹. En 1754, le chevalier de Jaucourt traduit l'ouvrage de Wallace²⁰. Dans l'article « France » de l'*Encyclopédie*, il affirme hautement que « les provinces se dépeuplent excessivement »²¹. Le camp des encyclopédistes suit l'enseignement de Montesquieu et favorise nettement les arguments de Wallace. Leurs « doctrines de population »²² prônent la suppression des contraintes existantes (célibat, monastères) entravant l'accroissement du peuple.

À partir des années 1770, le camp populationniste voit apparaître des adversaires, disciples de Hume²³. Même si, avec l'affaiblissement des autorités religieuses et politiques, les espoirs populationnistes pour l'ordre naturel restent toujours valables, on discute davantage de l'état de surpeuplement²⁴ dans les milieux scientifiques : les Français Boesnier de l'Orme (1724-1793) et Claude-François-Joseph d'Auxiron (1728-1778), le Vénitien Giammaria Ortes (1713-1790) proposent de poser des bornes à l'accroissement pour éviter la gêne universelle de l'humanité²⁵. Le débat philosophique s'en imprègne rapidement.

1987, p. 320 ; l'auteur souligne le caractère amical des échanges (« amiably », p. 321) qui serait un modèle pour les philosophes.

¹⁷ *Ibid.*, p. 325 ; dans une autre de ses œuvres, *Various Prospects* (1761), Wallace modifie son avis déclarant l'absence de l'âge d'or dans l'histoire de l'humanité, p. 330.

¹⁸ Voir le chapitre « The Philosophes », dans : J. J. Spengler, *French predecessors of Malthus; a study in eighteenth-century wage and population theory*, New York, Octagon Books, 1965, p. 212-263, 284-285.

¹⁹ « Ce n'est qu'en 1752, dans *Political Discourses* de Hume, qu[e H. Le Bras] relève ce qui, d'après le contexte, pourrait bien être la première attestation du terme anglais » ; I. Tamba, *op. cit.*, p. 160.

²⁰ R. Wallace, *Essai sur la différence du nombre des hommes dans les temps anciens et modernes, dans lequel on établit qu'il étoit plus considérable dans l'Antiquité*, trad. L. de Jaucourt, Londres, s.n., 1764.

²¹ L. de Jaucourt, « France », dans : *Encyclopédie ou Dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers*, Paris, 1757, t. 7, p. 282.

²² A. Fage, *op. cit.*, p. 609.

²³ J. Dupâquier, *op. cit.*, p. 366-373.

²⁴ Le terme « surpopulation » ne daterait cependant que de 1901, de même pour le « surpeuplement ». L'adjectif « surpeuplé » fait son apparition en 1876 selon *Le trésor de la langue française*.

²⁵ A. Sauvy, « Deux techniciens précurseurs de Malthus : Boesnier de l'Orme et Auxiron », *Population*, n° 4, 1955, p. 691-704 ; H. Overbeek, « Un démographe prémalthusien au XVIII^e siècle : Giammaria Ortes », *Population*, n° 3, 1970, p. 563-572.

Dans l'imposant ouvrage *De la félicité publique* de 1772, le marquis de Chastellux résume les arguments des deux « savans Écossais » afin de pencher ouvertement pour les idées de Hume qu'il cherche même à dépasser²⁶. Déjà en 1764, les propos de Montesquieu dans les *Lettres persanes* et ceux de Wallace deviennent l'objet de la critique voltairienne dans l'article « Population » du *Dictionnaire philosophique*²⁷. Un autre signe avant-coureur : en 1761, dans *Various Prospects of Mankind, Nature and Providence*, Robert Wallace réfléchit au phénomène de surpeuplement mais le considère peu probable, selon sa philosophie, car la justice divine, en acceptant l'imperfection de nature humaine qui fragilise la population, a remédié à la crise²⁸. Ces arguments qui, certes, s'opposent ou se contredisent, sont surtout la preuve de l'existence d'un dialogue, parfois violent, entretenu entre les deux camps.

La communauté des Tahitiens décrite par Diderot dans le *Supplément au Voyage de Bougainville* de 1772 montre que le philosophe reste fidèle à ses convictions populationnistes. Le vieillard de Tahiti met en évidence la règle imposée par la Nature et contenue en elle. S'adressant à Bougainville, l'insulaire revendique devant le chef de l'expédition la nécessaire croissance de la population : « accorde aux bons et simples Taïtiens de se reproduire sans honte à la face du ciel et au grand jour. [...] Ils pensent que le moment d'enrichir la nation et la famille d'un nouveau citoyen est venu, et ils s'en glorifient. Ils mangent pour multiplier, et ils n'y trouvent ni vice, ni honte »²⁹. L'indigène Orou cherche à persuader l'aumônier qu'« [un] enfant qui naît occasionne la joie domestique et publique : c'est un accroissement de fortune pour la cabane et de force pour la nation ; ce sont des bras et des mains de plus dans Taïti [...]. Ainsi tu vois que plus la famille du Taïtien est nombreuse, plus il est riche »³⁰. Ainsi, les relations extra-conjugales sont promues et toutes les formes de célibat, comme chez Montesquieu, critiquées.

Si le terrain de l'utopie, entendue non seulement comme « une société imaginaire », mais aussi comme « une terre imaginaire », favorise l'expression

²⁶ F.-J. de Chastellux, *De la félicité publique, ou Considérations sur le sort des hommes dans les différentes époques de l'histoire*, Amsterdam, Marc Michel Rey, 1772, t. I, p. 18, n. 1 : « Depuis que ce chapitre a été écrit nous avons trouvé la même observation [sur le nombre des Égyptiens dans l'Antiquité] dans la dissertation de Mr. Hume sur la population des nations anciennes. Nous aurons par la suite plus d'une occasion de faire usage de cet excellent ouvrage » ; t. II, p. 112-128.

²⁷ Voltaire, « Population », dans : *Dictionnaire philosophique*, Paris, Cosse et Gaimtier-Laguionie, 1838, p. 792-797.

²⁸ A. Sippel, « Under a perfect government [...] the earth would soon be overstocked : Measure and Excess in Robert Wallace's *Various Prospects of Nature, Mankind and Providence* (1761) », *XVII-XVIII*, n° 71, 2014, p. 49-64.

²⁹ D. Diderot, « Supplément au Voyage de Bougainville », dans : *Œuvres*, Paris, Gallimard, 1951, p. 1002.

³⁰ *Ibid.*, p. 1012.

des espoirs populationnistes, il peut également servir de laboratoire pour faire réfléchir le lecteur, par la force de la fiction, sur le problème jusque-là jugé hypothétique ou impossible. Les limites naturelles dans lesquelles l'utopie est obligée de s'enfermer, comme les bords de l'île, une autre planète, la surface de la lune, l'intérieur de la Terre, deviennent une barrière cristallisant la tension qui s'accroît dans la perspective d'une surpopulation.

Dans l'utopie insulaire développée dans son roman *Mikołaja Doświadczynskiego przypadki* [*Aventures de Nicolas Doswiadczynski*], Ignacy Krasicki, poète et écrivain polonais, s'inscrit dans la logique populationniste. Le guide Xioo explique au voyageur les coutumes de l'île Nipu. Le protoplaste des utopiens, Zootès, au commencement de son entreprise, se retrouve dans la nécessité de remédier au dépeuplement du lieu : « Venu, probablement comme toi, d'une terre étrangère, avec sa femme et deux enfans, dans cette île, qui n'était alors qu'un désert, il travailla de ses propres mains à fertiliser le terrain. L'Être-Suprême bénit son travail : il parvint à la plus extrême vieillesse, et vit, avant sa mort, la quatrième génération »³¹. Les utopiens demeurent donc en accord avec les lois de la Nature, tout comme les Tahitiens de Diderot.

Les pays imaginaires où règnent la stabilité et la félicité apparentes sont placés dans des espaces isolés, comme le veut le principe d'autarcie utopique. Le nombre des habitants demeure adéquat à la place délimitée par la Nature, mais paradoxalement l'intelligence des utopiens a anticipé la possibilité d'une crise, ce qui s'explique d'ailleurs l'idée de bonheur permanent des communautés idéales. Xioo, arrivé dans ses explications à la notion d'impôt, justifie cette mesure, envisagée comme une précaution dans une société établie sur la propriété de la terre, et aborde la question d'une crise du surpeuplement :

Notre population pourrait s'accroître à un tel point que le terrain nous manquât pour l'entretien des habitans de l'île, puisque nous empêchons les émigrations. C'est une sollicitude que nous laissons à nos descendans, avec nos exemples, notre système de gouvernement et d'économie rurale. L'Être-Suprême a proportionné la grandeur de la terre au nombre d'habitans qu'elle doit nourrir.³²

Déjà chez Diderot, où le spectre de la dépopulation domine assurément dans le dialogue entre A. et B., il est possible de repérer des éléments des conceptions opposées envisageant le cas où le nombre d'insulaires dépasserait l'espace limité de l'utopie, en mettant en danger son existence : la question jusque-là sous-entendue est formulée : « [...] que deviennent-ils en se multipliant sur un espace qui n'a pas plus d'une lieue de diamètre ? »³³. Même si les guides

³¹ Nous employons les citations de la première traduction française de Lavoisier : I. Krasicki, *Aventures de Nicolas Doswiadczynski*, trad. J.-B. Lavoisier, Paris, Nicolle, 1818, p. 153.

³² *Ibid.*, p. 155-156.

³³ D. Diderot, *op. cit.*, p. 996.

utopiens de Tahiti et de Nipu terminent leurs discours sur un ton optimiste, la crainte d'un danger démographique y est sérieusement envisagée quoique repoussée à un avenir lointain.

Un des rares textes utopiques qui ne se contente pas seulement d'émettre des propositions portant sur l'accroissement de la population mais met en place le phénomène lui-même est l'*Icosameron* de Giacomo Casanova³⁴. Ce voyage imaginaire de 1788 raconte comment, après l'arrivée imprévue dans le centre de la Terre, un frère et une sœur, inspirés par « la nature »³⁵, entament une relation incestueuse qui engendre rapidement quarante générations de leurs enfants ! De chaque union naîtra un nouveau couple qui imitera l'exemple de ses parents, conforté par la fidélité réciproque. De très régulières grossesses rythment la vie de cette société des Alfrède, d'autant plus que toutes les femmes accouchent au même moment ! Même si le lecteur est en droit de se demander dans quelle mesure la représentation de Casanova n'est pas un détournement ironique et dérisoire des leçons des encyclopédistes, le fameux aventurier devenu ici penseur s'explique, dans la défense de son œuvre : « [...] Dans une propagation naturelle, qui mit devant les yeux d'Édouard quatre millions d'individus tous sortis en quatre-vingt[s] ans de son union avec Élisabeth, j'ai voulu insinuer les effets de la tendresse, et de la fidélité conjugale, et démontrer que la polygamie est la principale cause que notre monde est si mal peuplé [...] »³⁶. Le précepte du *Supplément* attaqué, Casanova va plus loin en pointant le danger réel du surpeuplement pour la cité représentée. On passe ici d'une version de crise à l'autre : de l'état de population trop peu nombreuse à celui où le surnombre devient menaçant. La fécondité des Alfrède, non gênée par les obstacles traditionnels, pose bientôt la question du terrain à occuper, car la place à l'intérieur de la Terre est bornée par ses frontières : c'est un monde physiquement clos.

La crise du surpeuplement créée par l'ordre naturel trouvera une solution grâce à la Nature même. Les jeunes Alfrède se révoltent contre le principe du mariage incestueux, institué par leur protoplaste. Celui-ci profite des circonstances et modifie les règles des unions, ce qui a une conséquence immédiate sur la population : la régularité des naissances baisse de moitié. La crise provisoirement résolue, l'avertissement concernant le nombre excessif des utopiens demeure toujours valable.

³⁴ G. Casanova, *Icosameron ou histoire d'Édouard et d'Élisabeth qui passèrent quatre vingts un ans chez les Mégamicres habitants aborigènes du Protocosme dans l'intérieur de notre globe*, Paris, Éditions d'Aujourd'hui, 1986 ; nous ne nous risquons pas à affirmer qu'il s'agit de l'unique voyage imaginaire décrivant le phénomène de surpeuplement en cours dans le corpus utopique du XVIII^e siècle, mais il le reste l'unique que nous ayons réussi à trouver dans nos recherches.

³⁵ *Ibid.*, t. I, p. 231.

³⁶ G. Casanova, « Confutation de deux articles diffamatoires parus dans la gazette de Iéna », dans : *Histoire de ma vie*, Paris, R. Laffont, 1993, t. II, p. 1052.

L'une des auditrices du récit casanovien pressent l'avenir des Alfrède. La complication des alliances familiales et l'effondrement des usages conjugaux préalablement établis aboutiront aux conflits politiques. Madame Rutgland avoue à la mère des utopiens : « Ce sera, ma chère amie, à peu près, tout comme chez nous, et je suis bien fâchée de devoir vous prédire la guerre aussi entre vos enfans »³⁷. Le peuple constitué dans un monde idéal selon les meilleures conditions matérielles possibles ne saurait échapper aux malheurs inscrits dans la nature humaine. Les amours contrariés, les conflits d'ambition, des calamités intérieures donc, suffisent pour limiter la population.

Le danger exposé comme imminent, les textes utopiques ne prescrivent pas vraiment de remède. Les Alfrède enfermés sous la Terre semblent devoir sombrer dans la décadence inévitable : les utopiens sont ainsi voués à l'autodestruction. Le pressentiment d'une catastrophe sanglante se trouve déjà dans l'échange entre A. et B. chez Diderot, sur l'île des Lanciers.

- B. [...] que deviennent-ils en se multipliant sur un espace qui n'a pas plus d'une lieue de diamètre ?
- A. Ils s'exterminent et se mangent ; et de là peut-être une première époque très ancienne et très naturelle de l'anthropophagie, insulaire d'origine.
- B. Ou la multiplication y est limitée par quelque loi superstitieuse ; l'enfant y est écrasé dans le sein de sa mère foulée sous les pieds d'une prêtresse.
- A. Ou l'homme égorgé expire sous le couteau d'un prêtre, ou l'on a recours à la castration des mâles...³⁸

L'utopie face à cette crise peut devenir victime de sa propre autarcie. Le seul remède serait de quitter l'espace utopique pour décharger l'accumulation démographique, à condition que la cité idéale occupe géographiquement un emplacement qui ne l'interdit pas. Contrairement aux espaces clos ou isolés, comme le souterrain, il est possible d'envoyer les insulaires devenus trop nombreux en dehors du territoire utopien pour établir des colonies et ainsi démarrer la conquête d'un autre espace. Aux environs chronologiques de la publication de *l'Essai* par Malthus, l'utopie semble se tourner vers cette solution, présente déjà chez More³⁹ et Wallace⁴⁰.

³⁷ G. Casanova, *Icosameron...*, *op. cit.*, t. IV, p. 277-278.

³⁸ D. Diderot, *op. cit.*, p. 996.

³⁹ Raphaël Hythlodée raconte « [...] si l'île entière se trouvait surchargée d'habitants, une émigration générale serait décrétée. Les émigrants iraient fonder une colonie dans le plus proche continent, où les indigènes ont plus de terrain qu'ils n'en cultivent ». La description des méthodes brutales de conquête, mais disculpée par la « juste » cause, suit. Th. More, *Utopie*, trad. V. Stouvenel, éd. J.-M. Tremblay, Chicoutimi, Cégep de Chicoutimi, 2002, p. 43.

⁴⁰ R. B. Luehrs, *op. cit.*, p. 332.

La mesure de l'espace disponible sur l'Île Hospitalière est encore un enjeu conscient chez les utopiens de l'œuvre de 1795 ou 1796, *Découvertes dans la mer du Sud*⁴¹. Fort de son propos, l'utopien insulaire explique à Monsieur de Grisalva, voyageur perdu : « La terre où nous sommes est plus que suffisante pour subvenir à tous nos besoins. Quand bien même notre colonie s'accroît de moitié tous les ans, elle trouveroit encore pendant un siècle au moins de quoi subsister sans beaucoup de travail. Notre île a 45 lieues de long sur 28 de large [...] »⁴².

Fidèle à la leçon des encyclopédistes, la colonie, tout comme le Tahiti du *Supplément*, est organisée socialement sur le principe d'augmentation de la population⁴³ : les lois « favorable[s] à la population »⁴⁴ sont bien précises. Le peuplement de l'île semble une urgence : « Toutes ces loix au surplus n'étoient que provisoires ; elles étoient nécessitées par les circonstances impérieuses d'un premier établissement »⁴⁵. On y décrète même « le dénombrement de tous les habitans de la colonie »⁴⁶ pour mesurer l'accroissement et gérer efficacement les mariages : les grossesses restent contrôlées par l'administration insulaire. On y divise la population en quatre groupes : « gens mariés », « ceux qui devoient l'être dans le mois aux termes de la loi », « les adultes » et « les enfans »⁴⁷.

La croissance de la population est considérée comme un des garants de la félicité des insulaires. Mais l'état de bonheur avec ses limites bien définies dit également, une fois encore, la crainte d'un dépassement lointain dans l'avenir, chez les utopiens. La réflexion des insulaires demeure spéculative et envisage une perspective de conquête et d'expansion de l'autarcie utopique, pour alléger une densité pressentie de l'île : « Si un jour notre population devient considérable, nous enverrons des colonies sur ces petites îles, les pères y établiront leurs enfans, nous y élèverons des forts pour nous protéger contre les insultes des peuples ravisseurs ; où [*sic*] nous y formerons des manufactures pour nous mettre en état de n'avoir besoin de personne [...] »⁴⁸. Monsieur de Grisalva, en observateur attentif de l'utopie, n'émet qu'une prévision accueillie avec enthousiasme : « Il nous prédit que notre archipel seroit un jour peuplé

⁴¹ J.-M. Racault remarque le peu d'attention que la critique a consacré à ce texte. J.-M. Racault, « Regards nouveaux sur la littérature de l'émigration : exil et utopie sous la Révolution française », *TrOPICS*, Université de La Réunion, 2018, p. 132, <https://hal.univ-reunion.fr/hal-02015726/document>, consulté le 21/06/2020.

⁴² [Anon.], *Découvertes dans la mer du Sud. Nouvelles de M. de la Peyrouse, jusqu'en 1794. Traces de son passage trouvées en diverses Isles et terres de l'Océan Pacifique ; grande île peuplée d'émigrés français*, Paris, Evrard, s.d., p. 205.

⁴³ J.-M. Racault, « Regards nouveaux... », *op. cit.*, p. 135-136.

⁴⁴ [Anon.], *Découvertes dans la mer du Sud*, *op. cit.*, p. 220.

⁴⁵ *Ibid.*, p. 222.

⁴⁶ *Ibid.*, p. 229.

⁴⁷ *Ibid.*, p. 256-257.

⁴⁸ *Ibid.*, p. 206.

d'une multitude immense de citoyens et que la colonie alloit être la souche d'un peuple nombreux et florissant. Puisse cette heureuse prédiction avoir tout son accomplissement »⁴⁹.

Dans son analyse de l'île, Grisolva fait l'hypothèse de la corrélation entre le régime politique et le nombre de citoyens, le bonheur de la communauté ne pouvant se trouver garanti, dans l'état républicain, que par la stricte observance de mesures quantitatives restrictives :

Si quelqu'un veut avoir l'idée de ce que c'est qu'une république parfaite, qu'il n'aille pas la chercher dans Platon ni ailleurs, l'île Hospitalière lui en fournira le modèle véritable. [...] Une institution si singulière et qui rapproche les hommes si près de la nature seroit sans doute absurde, impraticable même, chez un peuple nombreux, quand bien même il ne seroit pas corrompu. Mais dans un pays où la population ne s'élève point au-delà de treize cens personnes, y compris les enfans, elle a des effets admirables, et elle durera aussi longtems que le nombre des habitans pourra le comporter ; aussi, quant à présent elle n'est que provisoire.⁵⁰

Datée de la même époque⁵¹, la réflexion utopique du Marquis de Sade fait écho à ce raisonnement, mais en prônant nettement l'interdit de l'accroissement démographique. Dans les lignes du pamphlet intercalaire de *La Philosophie dans le boudoir*, intitulé « Français, encore un effort si vous voulez être républicains », l'aristocrate déclassé dévoile ironiquement le lien paradoxal entre l'existence, la nature et le fonctionnement du régime politique d'une part, et le nombre de la population d'autre part :

[...] on ne peut nier qu'il ne soit extraordinairement nécessaire, extrêmement politique de mettre une digue à la population dans un gouvernement républicain ; par des vues absolument contraires, il faut l'encourager dans une monarchie ; là les tyrans n'étant riches qu'en raison du nombre de leurs esclaves, assurément il leur faut des hommes ; mais l'abondance de cette population, n'en doutons pas, est un vice réel dans un gouvernement républicain [...].⁵²

⁴⁹ *Ibid.*, p. 282-283.

⁵⁰ *Ibid.*, p. 358-359.

⁵¹ Jean Deprun date la rédaction de l'œuvre selon trois étapes : avant la chute de l'Ancien Régime, « l'automne 1793 » et « après le 9 Thermidor », d'après J.-Ch. Abramovici, « Présentation », dans : D. de Sade, *La Philosophie dans le boudoir*, Paris, Éditions Flammarion, 2007, p. VIII.

⁵² D. de Sade, « Français, encore un effort si vous voulez être Républicains », dans : *La Philosophie dans le boudoir*, Londres, s.n., 1795, https://fr.m.wikisource.org/wiki/La_Philosophie_dans_le_boudoir/Tome_II/Fran%C3%A7ais, consulté le 23/06/2020.

En avançant, dans l'esprit du matérialisme extrême, que l'accroissement de la population va à l'encontre de la nature dans laquelle l'homme n'a pas de statut plus privilégié qu'un animal, Sade s'oppose à la conception populationniste, inspirée de la théodicée de Wallace, pour affirmer les pratiques libertines qui empêchent la propagation⁵³.

Dans le discours libertin, le Marquis adresse un conseil pragmatique aux républicains désirant garder leur pouvoir, éviter la crise et garantir la stabilité intérieure de l'État, en actualisant un souvenir de catastrophes possibles causées par le surpeuplement :

Gardez-vous de multiplier trop un peuple dont chaque être est souverain, et soyez bien sûrs que les révolutions ne sont jamais les effets que d'une population trop nombreuse [...], laissez dire aux monarchistes qu'un état n'est grand qu'en raison de son extrême population, cet état sera toujours pauvre si sa population excède ses moyens de vivre, et il sera toujours florissant, si, contenu dans de justes bornes, il peut trafiquer de son superflu [...].⁵⁴

La pensée de la crise démographique, entendue comme la diminution progressive de l'humanité ou comme l'accroissement excessif de celle-ci, traverse tout le siècle des Lumières. Les textes utopiques réfléchissant sur la société idéale suivent de près les échanges philosophiques du débat, y étant également des espaces de dialogue, sinon d'affrontement. La concordance des idées et des images sous la plume des philosophes et des écrivains traduit la préoccupation des gens de lettres pour le bonheur et la stabilité d'une communauté. Si les conceptions populationnistes demeurent triomphantes dans la première moitié du XVIII^e siècle, elles reculent nettement dans la seconde sans s'effacer entièrement. L'enthousiasme du populationniste fait place aux craintes du phénomène dont Malthus donnera une description rigoureuse dans son *Essai* en 1798. Abordant la difficulté démographique plus ou moins ouvertement, l'utopie témoigne aussi de la crise qui guette la cité idéale et dont les philosophes voudraient la sauver.

Bibliographie

« Crise », dans : *Dictionnaire de l'Académie française. Quatrième Édition. T. 1*, 1762, <https://artflsrv03.uchicago.edu/philologic4/publicdicos/query?report=bibliography&head=crise>, consulté le 23/06/2020.

⁵³ Sade va jusqu'à la revendication de l'infanticide ; voir J.-M. Rohrbasser, J. Véron, « The Marquis de Sade and the Question of Population », *Population*, n° 3, 2019, p. 247.

⁵⁴ D. de Sade, « Français, encore un effort si vous voulez être Républicains », *op. cit.*

- [Anon.], *Découvertes dans la mer du Sud. Nouvelles de M. de la Peyrouse, jusqu'en 1794. Traces de son passage trouvées en diverses Isles et terres de l'Océan Pacifique ; grande isle peuplée d'émigrés français*, Paris, Evrard, s.d.
- Bergues, Hélène, « La population vue par les utopistes », *Population*, n° 2, 1951, p. 261-286.
- Chastellux, François-Jean de, *De la félicité publique, ou Considérations sur le sort des hommes dans les différentes époques de l'histoire*, Amsterdam, Marc Michel Rey, 1772, t. I.
- Casanova, Giacomo, « Confutation de deux articles diffamatoires parus dans la gazette de Iéna », dans : *Histoire de ma vie*, Paris, R. Laffont, 1993, t. II, p. 1049-1076.
- Casanova, Giacomo, *Icosameron ou histoire d'Édouard et d'Élisabeth qui passèrent quatre vingts un ans chez les Mégamicres habitans aborigènes du Protocosme dans l'intérieur de notre globe*, Paris, Éditions d'Aujourd'hui, 1986.
- Cohen, Déborah, « Démographie et population », dans : *Dictionnaire critique de l'utopie au temps des Lumières*, sous la dir. de Bronislaw Baczko, Michel Porret, François Rosset, Chêne-Bourg, Georg Éditeur, 2016, p. 292-314.
- Courbon, Bruno, « À propos d'un constituant lexical de la modernité : aspects sémantiques du mot crise », *Éla. Études de linguistique appliquée*, n° 157, 2010, p. 49-74.
- Diderot, Denis, « Supplément au Voyage de Bougainville », *Œuvres*, Paris, Gallimard, 1951.
- Ducieux, Marie-Elisabeth, « Les premiers essais d'évaluations de la population mondiale et l'idée de dépopulation au XVII^e siècle », *Annales de démographie historique*, 1977, p. 421-438.
- Dupâquier, Jacques, « Démographie », dans : *Dictionnaire européen des Lumières*, sous la dir. de Michel Delon, Paris, Presses Universitaires de France, 1997, p. 366-373.
- Fage, Anita, « Les doctrines de population des encyclopédistes », *Population*, n° 4, 1951, p. 609-624.
- Jaucourt, Louis de, « France », dans : *Encyclopédie ou Dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers*, Paris, 1757, t. 7, p. 282.
- Krasicki, Ignacy, *Aventures de Nicolas Doswiadczynski*, trad. J.-B. Lavoisier, Paris, Nicolle, 1818.
- Le Maître, Alexandre, *La métropolité*, Amsterdam, Balthes Boekholt, 1682.
- Luehrs, Robert, « Population and Utopia in the Thought of Robert Wallace », *Eighteenth-Century Studies*, n° 3, 1987, p. 313-335.
- Montesquieu, *Lettres persanes*, Paris, Bibliothèque Larousse, 1918.
- More, Thomas, *Utopie*, trad. Victor Stouvenel, éd. Jean-Marie Tremblay, Chicoutimi, Cégep de Chicoutimi, 2002.
- Ordioni, Natacha, « Le concept de crise : un paradigme explicatif obsolète ? Une approche sexospécifique », *Mondes en développement*, n° 154, 2011, p. 137-150.

- Overbeek, Hans, « Un démographe prémalthusien au XVIII^e siècle : Giammaria Ortes », *Population*, n° 3, 1970, p. 563-572.
- Racault, Jean-Michel, *L'utopie narrative en France et en Angleterre, 1675-1761*, Oxford, The Voltaire Foundation, 2010.
- Racault, Jean-Michel, *Nulle part et ses environs : Voyage aux confins de l'utopie littéraire (1657-1802)*, Paris, Presses de l'Université de Paris-Sorbonne, 2003.
- Racault, Jean-Michel, « Regards nouveaux sur la littérature de l'émigration : exil et utopie sous la Révolution française », *TrOPICS*, Université de La Réunion, 2018, <https://hal.univ-reunion.fr/hal-02015726/document>, consulté le 21/06/2020.
- Rohrbasser, Jean-Marc, Véron, Jacques, « The Marquis de Sade and the Question of Population », *Population*, n° 3, 2019, p. 237-256.
- Sade, Donatien de, « Français, encore un effort si vous voulez être Républicains », *La Philosophie dans le boudoir*, Londres, s.n., 1795, https://fr.m.wikisource.org/wiki/La_Philosophie_dans_le_boudoir/Tome_II/Fran%C3%A7ais, consulté le 23/06/2020.
- Sade, Donatien de, *La Philosophie dans le boudoir*, présentation de J.-Ch. Abramovici, Paris, Éditions Flammarion, 2007, p. I-XXVII.
- Sauvy, Alfred, « Deux techniciens précurseurs de Malthus : Boesnier de l'Orme et Auxiron », *Population*, n° 4, 1955, p. 691-704.
- Sippel, Alexandra, « Under a perfect government [...] the earth would soon be overstocked: Measure and Excess in Robert Wallace's *Various Prospects of Nature, Mankind and Providence* (1761) », *XVII-XVIII*, n° 71, 2014, p. 49-64.
- Spengler, Joseph John, *French predecessors of Malthus; a study in eighteenth-century wage and population theory*, New York, Octagon Books, 1965.
- Tamba, Irène, « Histoires de démographe et de linguiste : le couple population/dépopulation », *Linx*, n° 47, 2002, p. 159-168.
- Voltaire, « Population », dans : *Dictionnaire philosophique*, Paris, Cosse et Gaimtier-Laguionie, 1838, p. 792-797.
- Wallace, Robert, *Essai sur la différence du nombre des hommes dans les temps anciens et modernes, dans lequel on établit qu'il étoit plus considérable dans l'Antiquité*, trad. L. de Jaucourt, Londres, s.n., 1764.

TABLE DES MATIÈRES

Marie Blaise, Małgorzata Sokołowicz, Sylvie Triaire
Crise de la littérature et partage des disciplines. Introduction 5

Première partie :

Crise des disciplines : paradoxes, conversions

Marie Blaise
Le Moyen Âge : Passés recomposés et (in)disciplines 16

Dariusz Krawczyk
*Quelle voix choisir ? L'art de l'octonaire et deux poètes protestants :
Antoine de la Roche Chandieu et Joseph Du Chesne* 31

Deuxième partie

Dire l'ailleurs dans le partage des disciplines : des mythes aux savoirs

Dorota Szeliga
*Entre discours littéraire et discours scientifique – un dilemme de l'auteur :
Les Observations de Pierre Belon du Mans* 46

Małgorzata Sokołowicz
*Le roman colonial : la crise de la littérature exotique et l'essor
de l'ethnographie* 61

Izabella Zatorska
*La littérature entre science et ésotérisme : Petrusmok. Mythe
(1951) de Malcolm de Chazal* 74

Troisième partie**Littérature et sciences humaines : tensions et tentations**

Sylvie Triaire

Histoire et littérature : position, disposition, contrefaçon 90

Pierre-Yves Kirschleger

*Et si la Vie de Jésus était vraiment un roman ? Renan entre histoire
et littérature 105*

Kamil Popowicz

*La « sociologie » balzacienne peut-elle être utile à l'analyse de la Pologne
postcommuniste ? L'exemple de Balzakiana de Jacek Dehnel 120*

Stanisław Świtlik

La crise démographique dans l'utopie au XVIII^e siècle. 132

Ce volume, fruit d'une journée d'étude sur le partage des disciplines qui s'est tenue à Varsovie en décembre 2019 dans le cadre d'un projet de recherche franco-polonais sur les crises dans la littérature, s'intéresse aux rapports que cette dernière entretient, dans le temps long (du Moyen Âge à la période contemporaine), avec d'autres disciplines ou champs de savoir. Ces rapports, faits de partages, de collaborations ou de tensions, s'ils se théorisent prioritairement au XIX^e siècle lorsque se constituent les « disciplines » fondatrices de nos universités et de nos pratiques de recherche, existent préalablement à ce moment de partition des disciplines. Les textes réunis ici permettent de le vérifier, depuis la Renaissance jusqu'à la littérature contemporaine. Il y est question des circonstances historiques et des infléchissements esthétiques au fil desquels la littérature a tissé des liens avec la pensée et les discours religieux ou historiques, a accompagné l'émergence de ce qui se constituait comme sociologie ou ethnographie, a préparé des disciplines nouvelles, comme la démographie, mais toujours, pour chaque spécificité ou spécialité, en réinvestissant ces savoirs nouveaux d'une dimension humaniste et poétique.

La crise de la littérature se jouerait-elle dans la capacité de réinvestissement, propre à la littérature, de ce qui semble lui échapper et s'autonomiser ?